

Éloge de l'instant

Du même auteur
(hors travaux scientifiques)

Dix milliards de neurones (Prix Jean-Rostand 1980)
La pensée universelle, 1980

Héraclite ou l'intuition de la science
Chez l'auteur, 1982

Voyage en pays présocratique
Publibook, 2007

Mini-traité du moi
Publibook, 2007

Une courte histoire du réel
Publibook, 2007

Fondements d'une philosophie sauvage
En préparation

Jardin de philosophie sauvage
Inédit

Tous ces ouvrages sont accessibles, partiellement
ou *in extenso*, sur le site : philosophiesauvage.free.fr
(autre accès : www.philosophiesauvage.com).

Alain Sournia

Éloge
de l'instant

BOD

Books on Demand

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une reproduction collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2010 Alain Sournia

Édition : Books on Demand, 12/14, Rond-point des Champs Élysées, 75008 Paris, France.

Imprimé par Books on Demand GmbH, Norderstedt, Allemagne

ISBN : 978-2-8106-1132-4

Dépôt légal : avril 2010.

Photographie de couverture : "Waterdroplet" 2004 par D. Medvedeva sur Internet (Wikimedia Common/English Wikipedia)

Sommaire

Présentation... 10

A défaut de définitions cohérentes de l'instant, du temps et de la durée, le cadre de travail sera le plus large possible et l'esprit obstinément heuristique : "pour découvrir". Cet essai sera une exploration. Il s'agit de renouveler le sujet et de "l'actualiser" au regard des connaissances scientifiques d'aujourd'hui.

Trois inconnues majeures... 15

Piste d'envol idéale pour l'évasion de ce que nous nous représentons comme le temps et comme la réalité... La notion d'instant est auréolée, embuée, voilée par une charge émotionnelle et (ou) poétique qui dissuade l'étude. La métaphysique est, de fait, géographiquement très proche de l'instant, ainsi que la quête de l'éternité ou du divin.

Les magies de l'instant... 21

Quand il ne sert pas de passe-partout dans la vie quotidienne, le mot "instant" exerce des vertus quasi magiques. Est-ce un tout petit morceau du temps ou bien lui échappe-t-il ? Subjectif ou objectif ? On le dit éternel, sésame d'un grand Tout. Ce courant d'air serait la réalité suprême. Et l'instant critique, celui qui décide ? Vieux problème du "changement". Finalement, l'instant ne serait-il que poésie ?

Au temps des dieux... 36

Les anciens Grecs avaient un mot pour le "moment opportun" : kairos, ainsi qu'un dieu biface, Kairos, rival de son frère Chronos le Temps. "Énergie créatrice du kairos (...) à la jonction du rationnel et du réel". De leur côté, les Romains honoraient en Janus, également à deux visages, les "passages" spatiaux ou temporels. Un non-Temps, l'Instant contre le Temps..., ça n'est donc pas nouveau ?

Questions de physique... 46

Une durée ou pas ? Les limites physiques de la divisibilité de l'instant ne sont autres que les limites de la connaissance et de la pensée humaines. Atome de temps. Que vaut un instant psychique ? Incursion des lois quantiques dans la vie de tous les jours, dans le monde que l'on dit "macroscopique". Il n'y a pas d'instant-zéro. Deux sens physiques ? Instant et information. Théorie des catastrophes.

La mort est-elle un instant ?... 66

Pour une cellule, la mort est un long processus. Aux échelles supérieures d'organisation, il en est de même chez les Vertébrés, homme compris : "On meurt par degrés et par morceaux". Accompagnement rituel dans le tantrisme (jusqu'à 49 jours). Mort d'un être vivant, mort d'une étoile. Les instants sont des holons.

La parole au poète... 72

Paul Valéry ambitionnait de fournir une méthodologie nouvelle de la connaissance, toutes disciplines confondues. On peut tirer de ses innombrables notes une théorie assez complète, néanmoins contradictoire, de l'instant.

Dimanche matin... 76

Où l'on voit un banquier matérialiste et prétentieux, au cours d'une innocente promenade, agressé par un instant de haute tenue poétique et métaphysique.

L'évasion du cardinal de Retz... 84

Récit d'une évasion rocambolesque qui a manqué de renverser le jeune Louis XIV. Imprévu et impondérable. Créativité de l'instant. Humour de l'instant. Déterminisme et probabilisme de l'événement historique.

À Cordoue au XIIème siècle... 101

Deux grands courants philosophico-religieux séculaires confluent en Andalousie au XIIème siècle. Ils convergent dans l'œuvre oubliée d'Ibn Tufayl, puis s'opposent chez deux penseurs célèbres, Averroès et Ibn Arabi, l'affaire d'un instant de l'année 1180.

Quelques instants... 113

Brèves analyses d'instant de toutes sortes, une cinquantaine, puisés dans la vie quotidienne.

L'impossible ménagerie... 148

Il semble que diverses espèces d'instant ont été rencontrées dans les chapitres précédents. Peut-on les caractériser : instant-éternité, instant-miroir, instant-papillon, instant-choix, instant-décision, instant historique, instant déclic, instant-poésie ?... Cela n'est pas satisfaisant.

Options mentales... 156

Le jeu des structures mentales. Linéarité et spatialisation du temps. Durée. Succession et causalité. La logique d'Aristote n'est qu'*une* logique. Tête-à-tête avec le moi. Hasard et nécessité dans les circuits de neurones.

Où est le mystère ? 167

Renoncer à une classification zoologique. Un morceau du fonctionnement du monde, de durée éminemment variable, considéré à un niveau d'organisation systémique donné. Le Temps personnifié et universel n'a d'autre existence que celle de figure mentale ; ce qui existe, ce sont des paillettes de durée.

Éloge de l'instant... 184

L'instant, encore une espèce menacée. Au diable l'éternité ! Contradictions ? si l'on veut. L'un et l'autre, ni l'un ni l'autre, monisme et dualisme. L'élan retrouvé de Kairos. Rajeuni, le mythe ! Chassez la métaphysique, elle revient au galop.

Notes et références... 191

Présentation

Aux grands mots les grands remèdes. "Instant" est un mot bien trop puissant pour que l'homme puisse songer à le provoquer en usant des approches conventionnelles.

Or ma pensée, ou ce qui en tient lieu, veut croiser le fer avec l'instant —et elle vous sollicite à titre de témoin. Lubie ou obsession ? Cela remonte à ma tendre et secrète enfance —exemple personnel choisi par commodité—, à cet univers primordial d'esprit et de matière indifférenciés, seulement peuplé d'instant qui s'appelaient et se répondaient les uns aux autres. Pas question de partir en quête de ce monde oublié, je ne pourrais que le reconstituer avec les termes et avec les procédés rationnels qui composent l'équipement garanti et homologué de l'*Homo sapiens* au stade adulte. Au mieux, cela ferait du mauvais Bachelard, du mauvais Bergson ou du mauvais Valéry ; inutile de s'y frotter. Bachelard sera souvent cité, néanmoins, car on lui doit une courageuse et belle *Intuition de l'instant* ⁽¹⁾.

C'est une autre tâche qui semble s'imposer : **renouveler le sujet**, enfin, par une approche rationnelle mais débarrassée autant que faire se peut des tabous culturels, sans aucune de ces cloisons dites épistémologiques qui veulent séparer et hiérarchiser les diverses activités de l'esprit. Des choses prodigieuses, certes, ont été dites sur l'instant dès l'Antiquité, qui seront citées en temps voulu : s'en tenir là impliquerait que l'humanité n'a rien pensé ni rien trouvé par la suite, ni même depuis l'époque des auteurs modernes nommés ci-dessus. Que diable ! l'instant devra bien dévoiler quelques-unes de ses facettes au cours de l'épreuve.

Il existe, en toute rigueur, une autre hypothèse qui dissuaderait d'entreprendre cette tâche : et si l'instant était de statut purement philosophique ou poétique ? Ceci rendrait vain

tout exercice dans une autre supposée discipline ou activité de l'esprit.

Cette hypothèse est toutefois écartée ici de plein droit en tant que contraire à la **philosophie sauvage** (²).

Éviter les "**approches conventionnelles**" ? Elles consisteraient, en préambule, à déployer un contexte historique, des définitions et des postulats, à honorer quelques grands maîtres et, surtout, à délimiter un cadre c'est-à-dire restreindre le sujet. Or agir ainsi, ce serait d'avance perdre la partie. En effet, toutes les tentatives l'ont montré, on ne peut parler de l'instant sans référence —ou sans non-dit— à une panoplie d'autres mots de puissance égale et d'aussi lourde ambiguïté tels que : le **temps**, la **durée**, l'**éternité**, la **conscience**, la **vie**, la trilogie **passé-présent-futur**, l'**être**, bien d'autres. Ces jeux amusent encore mais ils ne conduisent qu'à d'éblouissants embrouillaminis.

Comment alors procéder ? "Parler, c'est tomber dans la tautologie" dit J.L. Borges (³). Eh bien, crainte de tautologie, apprêtons-nous à parler de l'instant sans le définir au préalable, sans définir davantage les éléments de la panoplie ci-dessus, en particulier le temps —ce dont on va s'expliquer dès le premier chapitre. Que cet Éloge soit une **exploration**. Entrons d'emblée dans le jeu avec l'assurance de la fillette qui vient rejoindre ses compagnes sautant à la corde. Contrairement à l'usage d'une Introduction, le sujet n'est pas défini au préalable mais quelques mots-clefs ou postulats, **en caractères gras**, sont posés comme des repères.

A propos de jeux, avez-vous pratiqué celui dit du pousse-pousse ou du taquin ? Détrôné aujourd'hui par le cube d'Ernö Rubik, c'était un petit cadre qui tenait dans la main, fait de cases mobiles et numérotées que l'on déplaçait une à une pour ranger finalement tous les numéros dans une séquence convenue. Les enfants n'ont pas le monopole de ce passe-temps. Ainsi est-on redevable à Bachelard lui-même, dans l'ouvrage cité (⁴), de la brillante, trop brillante présentation du sujet. La longue citation qui suit reproduit intégralement le résumé, donné dans les premières pages, de ce que cet auteur considère comme "les deux doctrines" ; une seule liberté a été prise ici, celle de porter en gras deux propositions :

"Pour M. Bergson [*Essai sur les données immédiates de la conscience*], la vraie réalité du temps, c'est sa durée ; **l'instant n'est qu'une abstraction, sans aucune réalité.** Il est imposé de l'extérieur par l'intelligence qui ne comprend le devenir qu'en repérant des états immobiles. Nous représenterions donc assez bien le temps bergsonien par une droite noire, où nous aurions placé, pour symboliser l'instant comme un néant, comme un vide fictif, un point blanc.

Pour M. Roupnel [dans *Siloë* (5)], **la vraie réalité du temps, c'est l'instant** ; la durée n'est qu'une construction, sans aucune réalité absolue. Elle est faite de l'extérieur, par la mémoire, puissance d'imagination par excellence, qui veut rêver et revivre, mais non pas comprendre. Nous représenterions donc assez bien le temps roupnelien par une droite blanche, tout entière en puissance, en possibilité, où soudain, comme un accident imprévisible, viendrait s'inscrire un point noir, symbole d'une opaque réalité."

[Il faut insérer ici un paragraphe fait de la toute première phrase du livre de Bachelard :] L'idée métaphysique décisive du livre de M. Roupnel est celle-ci : *Le temps n'a qu'une réalité, celle de l'Instant* [c'est Bachelard qui souligne]. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants.

[Reprenons] Il faut d'ailleurs noter que cette disposition linéaire des instants reste pour M. Roupnel aussi bien que pour M. Bergson un artifice de l'imagination. M. Bergson voit dans cette durée déroulée dans l'espace un moyen indirect pour mesurer le temps. Mais la longueur d'un temps ne représente pas la valeur d'une durée et il faudrait remonter du temps extensible à la durée intensive. Là encore, la thèse discontinue s'adapte sans difficulté : on analyse l'intensité par le nombre des instants où la volonté s'éclaire et se tend, aussi facilement que l'enrichissement graduel et fluent du moi."

Ne vous laissez pas intimider : le professeur Bachelard joue seulement au taquin. Comme on le voit, l'exercice consiste à déplacer des pièces de manière à obtenir une disposition d'ensemble qui satisfasse l'esprit, et voilà bien, exactement, **ce à quoi nous ne nous jouerons pas ici.** Que le lecteur veuille bien se préparer aux considérations les plus diverses, sauf à des constructions de type philosophique au sens restrictif du terme ; c'est, bien sûr, la "philosophie sauvage" qui sera pratiquée ici.

Il existe, précisément, des "philosophies de l'instant" qui, sous des perspectives diverses, procèdent de la manière suivante : (a) assigner une place privilégiée au concept d'instant en tant que condensé ou quintessence de "temps" ou de "présent" puis (b) adosser là-dessus une métaphysique (par exemple : existentielle) ou bien une éthique (par exemple : épicurienne, stoïcienne, hédoniste). Il y a de quoi lire là-dessus car cela remonte, pour le moins, à Aristippe le Cyrénaïque, V-IV^e siècles avant notre ère (6). Dont acte : c'est noté.

On se gardera, de même, de poser en préalable que l'instant est doté ou n'est pas doté de **durée**. Aurait-on là-dessus quelque idée, voire conviction, il faudrait la fourrer dans sa poche en entendant la parole du maître : "La durée est faite d'instants sans durée". Nous ne supposons pas davantage que l'instant est un point, ou plus que cela ou moins que cela, sur la ligne de la durée. Nous ignorons et voulons ignorer si le temps prime sur l'espace ; si l'être préexiste au temps ; s'il existe des atomes de temps. En revanche, ce que l'homme a derrière la tête sur ces sujets lorsqu'il utilise la notion d'instant..., cela nous essaierons de le démêler. Et puis, que diable, parvenu en l'an 2010, on se doit de **renouveler les clichés**, d'inclure les connaissances qui faisaient défaut aux grands penseurs mentionnés plus haut, de tâter d'un certain nombre de théories ou approches qu'ils ignoraient semblablement et dont ils auraient fait délice ou carnage ; par ordre alphabétique, lâchons les mots suivants : **bifurcation, catastrophe, chaos, temps de Planck, décohérence, information, système, holons...**

Un impératif pour cet essai : la **sérendipité**. L'histoire de ce mot remonte à un conte persan ; des Anglophones en ont fait quelque usage, suffisamment pour qu'on le voie réapparaître dans notre langue quand il s'agit de désigner cette heureuse attitude : ouverture et disponibilité d'esprit rendant celui-ci réceptif à la découverte (7). De sens voisin mais d'usage réservé, en épistémologie : heuristique. Bien entendu, cette belle attitude ne pourra pas être tenue indéfiniment. L'expérience montre que l'on se résout, à un moment ou un autre, soit à abandonner la partie, soit à prendre position ; prendra-t-on position sur l'instant ? quand ? en quels termes ? On le verra bien, cela relève précisément de l'heuristique.

Il n'y en a pas moins une progression résolue dans cet essai :

- Entendons-nous d'abord sur la manière de traiter *Trois inconnues majeures* : le temps, la charge poétique, la dimension métaphysique.
- Qu'est-ce qui nous fascine dans l'instant, qu'est-ce qui nous déroute ? *Les magies de l'instant*.
- Une sorte d'excursion archéologique *au temps des dieux*.
- Une approche spécifiquement *physique* parce que l'instant est trop longtemps resté entre les seules mains des gens de lettres.
- Porte de l'éternité, en principe, *La mort* est-elle un instant ? (genre : multiple).
- Pour un point de vue traditionnellement opposé, *la parole au poète*.
- Trois études d'instant à des échelles de temps variées :
 - une minute, au cours d'un *Dimanche matin*, dans le genre dit psychologique,
 - un morceau de la vie d'un homme, le *Cardinal de Retz*, genre dit historique,
 - un siècle, à *Cordoue*, genre dit philosophique.
- Un choix d'expériences personnelles brièvement rapportées : *Quelques instants*. (Ces expériences ont été involontaires.)
- Y a-t-il plusieurs espèces d'instant ? A première vue, une véritable *Ménagerie* !
- Des *Options mentales* président à toute conception de l'instant.
- En fin de compte, *où est le mystère* ?
- Un peu de ménage s'imposait. Ceci fait, *éloge de l'instant* !

Trois inconnues majeures

Pourrons-nous vraiment parler de l'instant sans savoir ce qu'est le temps ? C'est que ce dernier constitue un gros morceau, un énorme morceau ! Déjà énigme pour Aristote ⁽⁸⁾ : "La bonne question est de savoir ce que serait le temps si l'âme n'existait pas", il l'est resté chez les philosophes modernes, Heidegger inclus. Par ailleurs, les découvertes du XXème siècle ayant amené les physiciens à reconsidérer leurs grandeurs et leurs principes les plus vénérables, le temps est devenu un acteur notoire sur la scène scientifique ; une note ⁽⁹⁾ regroupe quelques références de lectures indispensables et récentes sur ce sujet.

Peut-être même faudrait-il commencer par là, "régler la question" du temps avant de finasser sur ce qui lui serait anecdotique ? Mais tout de même, ne peut-on être captivé par la figure de l'instant, au point de prétendre batailler un peu avec elle, sans pour autant se sentir de taille à attaquer le gros morceau ?

D'ailleurs, on peut fort bien soutenir qu'il est impossible... de parler du temps. C'est ce qui ressort implicitement de nombreux écrits des genres les plus divers, et ce qui est quelquefois démontré explicitement. Plutôt que l'aveu tant ressassé d'Augustin d'Hippone, voici la démonstration oubliée d'un scientifique. Il s'agit d'un chercheur de la première moitié du siècle dernier, P. Lecomte du Nouÿ (1883-1947), pluridisciplinaire surtout biologiste qui fit aussi œuvre de philosophe. Sous ce dernier aspect, il est sans doute contestable dans sa dialectique mais n'en fait pas moins des trouvailles parce que, comme physicien, il est au fait des découvertes révolutionnaires de ses derniers prédécesseurs et de ses contemporains : de Gibbs et

Boltzmann à Minkowski et Schrödinger. Voyons donc ce qu'il dit du temps (il en distingue, par ailleurs, deux espèces dont il faudra reparler) :

On a beaucoup dit, beaucoup écrit sur le temps. Pour en parler, il a fallu employer des mots courants, usuels, forgés dans un autre but. Il en est résulté des quiproquos, des paradoxes, des discussions sans fin. La plupart des mots utilisés pour définir un objet, une force, une tendance, impliquent nécessairement la notion de temps, puisqu'ils évoquent des mouvements, des relations, des successions. Le verbe "être", dont on ne saurait se passer, entraîne l'idée d'existence, et l'idée d'existence impose la notion de temps. Tous les mots sont donc inadéquats, car on ne peut proprement définir qu'au moyen de mots qui n'évoquent pas des idées englobant le défini.

[...] L'existence même de la matière est inséparable du temps, du seul fait qu'on a prononcé le mot "existence". *On peut concevoir un objet existant instantanément* [Les italiques sont de l'auteur et il insiste en répétant plus loin :] Rien ne peut exister instantanément puisque le mot exister implique en lui-même la notion de temps. Par conséquent, rien ne peut, par définition, exister en dehors du temps. ⁽¹⁰⁾

Réunissez les deux passages, agitez, laissez déposer, il en résulte une mixture indissociable de trois casse-tête dont les deux premiers comptent parmi les plus notoires de toutes les philosophies : l'être et le temps ; avec les majuscules, cela donne l'œuvre majeure d'un monstre sacré, *L'Être et le Temps*.

Le troisième casse-tête impliqué dans la citation ci-dessus, la rencontre des deux autres, constitue le sujet même de notre histoire l'instant. Naît-il de cette confluence ou bien la provoque-t-il ? Nous l'apprendrons peut-être.

C'est sur des bases aussi incertaines que va reposer notre travail. Nécessairement, il sera question du temps, au gré des pages : nous verrons bien. Désolé, c'est à prendre ou à laisser et que ceci soit bien convenu au départ, on entreprend résolument traiter de l'instant sans savoir ce qu'est le temps.

Or, à mieux y regarder, une telle démarche n'a rien de rédhibitoire, elle ne choque que notre vénération pour la notion de temps. Oui, c'est bien par ce bout-là qu'il faut prendre l'affaire :

c'est l'instant qui peut nous instruire sur le temps et non l'inverse. Le premier étant tenu pour un fragment du second ou, du moins, inscrit dans celui-ci (quand bien même il s'en échappe), il est plus économique et plus prudent pour la pensée de commencer par les fragments.

*
* *

Autre handicap, appelons-le la charge poétique de la notion d'instant. Plusieurs éléments y concourent, que le chapitre suivant va essayer de caractériser. Je n'ai certes rien contre la poésie (au contraire : tout *pour* !) mais ce halo, pour ne pas dire guimauve, qui en est venu à enrober l'instant dissuade maintenant la raison d'y mettre le nez. Un ami auquel je confiais mon nouveau sujet de cogitations s'étonne et ne peut dissimuler une déception : toi, dit-il, un scientifique...

L'instant inspire la pensée, inspire la plume, il les inspire même trop.

Comme si le seul fait de suspendre l'action, de contester ou défier la marche du temps, de se donner l'illusion d'arrêter la pensée (alors que le pensoir tourne de plus belle)... ; comme si — c'est fort possible — cet état mental était source de poésie, introduisait une dimension numineuse et, chez le croyant, provoquait inévitablement une bouffée de foi.

L'universitaire et critique littéraire G. Poulet (1902-1991) a laissé quatre inestimables volumes d' "Études sur le temps humain", le dernier consacré nommément à l'instant ⁽¹⁾. Toute la littérature française se trouvant analysée en un foisonnant survol et l'auteur disposant lui-même du don poétique, point besoin de références supplémentaires. En revanche, c'est dans le volume en question qu'il faut relever quelques passages attestant d'une indéniable perversité de la poésie ou, s'il faut une concession, attestant des méfaits de la confusion des genres. D'emblée, le sujet est présenté comme inaccessible :

Il faudrait inventer une mesure pour l'instant. Car ses dimensions varient. Tantôt il se trouve réduit à son instantanéité même : il n'est que ce qu'il est et, en deçà, au-delà, par rapport au passé, à l'avenir, il n'est rien. Et tantôt, au contraire, s'ouvrant sur tout, contenant tout, il n'a plus de limites. [...] La mesure de l'instant va donc de la nullité à la totalité, de l'extrême condensation à l'extrême expansion. [...] L'instant a toutes les mesures et toutes les démesures. Qui saura jamais concevoir une mesure de l'instant ?

Immédiate est la réponse aux derniers mots de cette citation : Plein de gens, de métiers divers, savent donner une mesure de l'instant ! Telle est, d'ailleurs, la matière du présent essai comme son postulat : l'instant se prête à l'étude au même titre que tout "objet", guillemets de rigueur, dans les représentations du monde par l'homme. Ce postulat est celui de la "philosophie sauvage" dont cet essai est à la fois produit et démonstration. Extrait du Manifeste ⁽¹²⁾ : "On peut parler de tout mais pas n'importe comment. L'abolition des frontières entre les divers domaines de connaissance n'est pas sans dangers pour le respect des règles de travail, eu égard aux séductions (nonobstant leurs vertus) de l'association, de la métaphore, de l'analogie. La littérature et la poésie, en particulier, tout en demeurant dans le mode verbal, tendent à cultiver l'analogie pour l'analogie et, au lieu de la dépasser, mettre à profit sa charge émotionnelle. On peut parler précisément et objectivement de l'incertain : en disant précisément et objectivement en quelles) partie(s) du système considéré et en quel(s) procédé(s) logique(s) il est incertain."

Voilà comment cet essai compte s'affranchir du second handicap. Mais voyons comment G. Poulet, dans son "Étude" si éthérée, accommode du même coup le temps, l'instant et la durée :

Contrairement à ce que l'on suppose, le temps ne va pas du passé au futur, ni du futur au passé, en traversant le présent. Sa vraie direction est celle qui va de l'instant isolé à la continuité temporelle. La durée n'est pas, comme le croyait Bergson, une donnée immédiate de la conscience. Ce n'est pas le temps qui nous est donné ; c'est l'instant. Avec cet instant donné, c'est à nous de faire le temps. ⁽¹³⁾

Voilà qui est démonstratif en matière de confusion des genres ou, pour le dire plus gentiment encore, de bluff poétique. Voilà comment le présent essai ne veut pas procéder, au risque d'y perdre en beauté poétique.

*
* *

En troisième lieu mais qui pouvait être aussi bien présenté en seconde position, l'écueil métaphysique. En effet, il n'y a pas loin du sens poétique à la métaphysique (meta- : au-delà, derrière la nature) et au sentiment religieux, si l'on peut parler ainsi de ces dimensions. C'est le même auteur, sans besoin de chercher plus loin, qui en fournit un clair indice :

Une foule d'événements, une foison de sentiments, un enchevêtrement de destins se pressent en un minimum de durée. Tout est là, ramassé, non encore déroulé. Donc instant riche, pleine mesure, totalité d'un moment en qui se concentre le temps. — Mais il y a aussi des instants pauvres. Ils ne révèlent rien, sinon leur indigence. Pour exister, pour se succéder, ils ont besoin d'une intervention d'en haut. Il faut qu'un pouvoir créateur et conservateur s'oblige à les tirer du néant où d'eux-mêmes ils tombent.

[*A la page suivante, le pas a été franchi :*]

D'instant en instant, Dieu fait sans cesse de moi un autre. ⁽¹⁴⁾

Invitation au mysticisme : un croyant contemporain ⁽¹⁵⁾ vient de consacrer un ouvrage à "ce point de convergence où notre vie semble se joindre à sa source".

Revenons à Bachelard qui, plusieurs années après son *Intuition de l'instant*, a produit un article d'une dizaine de pages intitulé "Instant poétique et instant métaphysique" (reproduit dans le même volume). Il est bien clair que le centre d'intérêt est voisin mais différent et l'on ne s'étonnera pas de lire que "la poésie est une métaphysique instantanée". Fort bien —et fort beau. Il n'empêche que, pour qui demeure dans le sujet initial, la nouvelle proposition peut être inversée, et non sans profit. En effet, cela donne quelque chose du genre : l'instant est une expérience

poétique de tout ce que, par ailleurs, nous cherchons à appréhender sous le terme de métaphysique.

Cette inversion se voit pleinement justifiée, dans ce second essai de Bachelard, quelques pages plus loin ; autrement dit, l'auteur enchaîne sur ses vues précédentes. Et le voilà parlant de "relation harmonique de deux contraires" ; et d'antithèses ; et d'ambivalence. Le voilà posant dogmatiquement que "l'instant poétique est la conscience d'une ambivalence". Tout l'article (me) semble pétri, en un jargon assez pontifiant, de cette confusion des genres dénoncée plus haut. Mais que ceci ne nous fasse pas négliger le mot important qui vient d'apparaître, *ambivalence*. Laissons-le germer entre les pages et prenons rendez-vous, pour en reparler, au dernier chapitre.

Les magies de l'instant

Incontestablement, l'instant occupe une position stratégique. "Entre" ou bien "à-côté" ou bien "au-delà" du temps et de la durée, de la pensée et de l'action, de la réalité et de l'illusion, par sa seule présence il fait douter de toutes ces notions. L'instant est vertigineux, il donne le tournis, il bluffe. Comme on le dit d'une jolie femme : elle fait tourner les têtes et elle le sait bien, la mâtine ! L'instant est un magicien.

Toute définition de l'instant est restrictive, le limite, le mutile. Il en est ainsi, sous une acception qui se veut physique, dans le *Petit Littré* de 1874 : "La partie de temps infiniment petite qui est considérée comme actuelle et ne faisant qu'un point dans la durée". Semblablement et tout juste un siècle après, sous l'angle de la psychologie, l'édition 1974 du *Petit Robert* : "Durée très courte que la conscience saisit comme un tout". En fait, à y regarder plus près d'un tant soit peu, l'une et l'autre de ces définitions sont fumeuses au sens propre. Que peut bien être une partie de temps "infiniment petite", comment la conscience fait-elle un tout avec une "durée très courte" ? Encore faudrait-il savoir ce que sont le temps, la durée et la conscience ; et il faudrait le savoir sans le recours à ces figures de rhétorique qui servent à noyer le poisson, de l'antanaclase à la tautologie^(*).

Non, on ne peut pas travailler comme cela. Mais par quoi commencer, à défaut de pouvoir remonter au "big bang" ou aux sources de la pensée ? C'est le *Trésor de la langue française* ⁽¹⁶⁾ qui nous fournit un point de départ remarquable.

(*) Antanaclase : utilisation du même mot dans deux sens différents. Tautologie, au sens commun : répétition d'une même idée sous deux formes différentes ; en logique positiviste : proposition dont la vérité ne dépend pas du choix des termes.

Théologien, astronome, mathématicien, économiste et autres au XIV^{ème} siècle, Nicole d'Oresme a beaucoup cogité sur le mouvement et la vitesse. (Mais saluons au passage ses découvertes trop méconnues : avant Galilée la loi d'accélération du mouvement, avant Descartes la représentation graphique en coordonnées x/y , avant Voltaire la métaphore du dieu-horloger). Dans son *Livre du ciel et du monde* (écrit en français !), l'instant est "un très petit espace de temps", et voilà un point de départ possible.

Cette acception physique a perduré, parmi d'autres, jusqu'à nos jours. Elle a été étendue au monde psychique, par exemple chez Victor Cousin, penseur éclectique et ministre, cinq siècles plus tard dans son *Cours d'histoire de la philosophie moderne* ⁽¹⁷⁾ : "L'acte de volonté le plus simple est l'instant indivisible, c'est-à-dire l'unité du temps". Le langage moderne courant conserve cette conception à travers ses innombrables emplois du mot "instant" dans la chronologie de la vie quotidienne : donnez-moi un instant, pas un instant à perdre, l'instant suivant, pendant un instant, etc. Ces morceaux de temps prennent souvent une coloration affective : instant capital, douloureux, privilégié, sublime, etc. ; instants de joie, de doute, de panique, d'extase, de pitié, etc. Dans tous ces usages, l'instant se comporte comme un auxiliaire du temps : il en est la mesure unitaire et aide à en préciser le déroulement. Auxiliaire dévoué d'un temps linéaire de toute confiance, notons bien cela.

Il en va tout différemment lorsque le champ de l'attention se rétrécit et vient à se focaliser sur l'instant lui-même en son contenu, en son "vécu". Tout bascule alors. Ce n'est plus du tout d'un morceau de temps qu'il s'agit, bien au contraire. L'instant devient antagoniste ou rival du temps, il le provoque, il le dément, il le nie ; c'est ce que nous allons tenter de détailler quelque peu dans ce chapitre.

Tâche héroïque car l'instant —la chose, comme si c'en était une, et le mot— a bien des facettes. Par la multiplicité de celles-ci, par leur versatilité, par leur évanescence, l'instant est magique. Plus que cela, il exerce des sortilèges parce que l'invoquer, c'est figer du même coup d'autres éléments de la scène ou du discours. Ainsi, parler de l'instant, c'est supposer savoir ce qu'est le temps,

or les deux sont complices et la célèbre formule de Saint Augustin s'applique, en fait, dans les deux cas : chacune des deux notions est, intuitivement, aussi claire que pratique mais, rationnellement, inexprimable. La formule des Confessions est : "Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette question je l'ignore." ⁽¹⁸⁾.

Sortilège... ou *charme* dans les deux sens du mot (sans parler de l'arbre appelé charme, un homonyme). Manier la notion d'instant, c'est en faire miroiter la beauté —et le poète en fera mille usages— mais c'est d'abord, selon la linguistique, céder à un pouvoir magique. Ce biais philologique nous rappelle que la notion d'instant est dangereuse. Ses méfaits ? Ils se trouvent sous la plume des penseurs les plus respectés. L'un de ceux-ci (la discrétion est de rigueur) dit de l'instant : "Élément temporel primordial". Qu'est-ce que ceci laisse entendre ? Eh bien, tout ce que vous voudrez. Il dit aussi : "Tout ce qui est simple, tout ce qui est fort en nous, tout ce qui est durable même, est le don d'un instant." Cela est beau, cela est puissant mais, dans le monde de la raison, cela ne veut rien dire. De même pour cet aphorisme d'un philosophe contemporain assez en vogue (discrétion encore) : "Pour peu qu'il soit vécu, un instant cesse d'être fuyant. Il devient unique et s'inscrit dans l'inoubliable." Le contenu affectif, la portée humaniste de telles formules sont considérables, leur apport rationnel est simplement nul. Du bluff, les amis ! Mais admirez le coup.

Auparavant, il convient d'identifier les magies de l'instant car celles-ci sont manifestement diverses et, de plus, semblent bien comporter des aspects contradictoires —situation qui, on le sait, ne peut laisser le roseau pensant indifférent. Ce tour d'horizon devra toutefois omettre, par incompétence du guide, le point de vue par trop ésotérique des logiciens : "Comme l'a bien vu Russell lui-même, l'instant est une classe d'équivalence qui renferme les événements reliés par une relation symétrique transitive" ⁽¹⁹⁾...

Au préalable, quel statut : subjectif ou objectif ?

C'était à craindre : l'un ou l'autre, l'un et l'autre.

A la tombée du jour, le soleil n'a besoin de personne pour se coucher. Que je l'observe ou non dans le secret espoir d'un rayon vert, il va franchir la ligne d'horizon, même si je cesse de regarder. La ligne d'horizon, précisons-le, ne découle nullement de ma présence, elle est imposée par la rotondité de la Terre et les lois physiques, sa position est définie par l'altitude du point géographique sur lequel, accessoirement, je suis assis. On peut photographier le coucher du soleil, et l'on ne s'en prive pas.

Par ailleurs, dans les moments de contemplation tous azimuts, dans ces passages à vide où tout devient si dense, dans ces interrogations éperdues, bien sûr que le sujet est l'acteur principal, même s'il est pris en flagrant délit d'évasion.

— "Pas bien malin", direz-vous, "il ne faut pas mettre dans le même sac le physique et le psychologique, le réel et le vécu !"

Mais l'instant est loin de se contenir en cette alternative.

Il y a des instants anodins. Il en est de proprement fascinants tels ceux où précisément, sujet et objet s'estompent. Il n'est plus alors question de sujet ou d'objet, nous sommes amenés aux portes d'une logique qui n'est pas celle d'Aristote : faut-il dire sujet *et* objet, ou plutôt *ni* sujet, *ni* objet ? Moi et monde, le monde et moi... Toute séparation comme toute dimension perdent leur crédibilité.

Dans ces coordonnées devenues incertaines, la conscience de soi ne peut que vaciller. C'est la rencontre du "je" et du "moi". C'est alors que le même Augustin d'Hippone s'écrie : "L'éternité n'est rien d'autre que la parfaite possession de soi en un seul et même instant" ⁽²⁰⁾. Entre nous, possession de soi... Qui donc est possédé ?

On comprend que ces moments vertigineux aient donné lieu à une sorte de culte, qu'une éthique ait pu y trouver sa référence. "Sois heureux un instant, cet instant c'est ta vie" dit le poète persan Omar Khayyām ⁽²¹⁾ vers l'an mille, en même temps que le code de la chevalerie des soufis : "Le serviteur de Dieu n'a à chaque moment d'autre préoccupation que celle de l'instant même où il se trouve. [...] La *Futuwwah* consiste à prendre conscience de la valeur de la situation où l'on se trouve à chaque moment" ⁽²²⁾.

A-t-il une durée ?

Posons ici, pour savoir de quoi l'on parle : une durée sépare ou distingue deux états successifs, chacun des deux étant dûment défini par un ensemble de caractéristiques. Si la durée est autre chose que cela, je ne saurais en parler. En d'autres termes, la durée sera ici traitée comme quelque chose de quantitatif, à l'exclusion de conceptions abstraites même puissamment inspirées comme la suivante : "La durée n'est [du verbe "être" pris à l'absolu, comme dans "exister"] que par son ouverture à l'éternité au cœur de l'instant" (23).

Nous avons tous connu de sales instants, de ceux dont nous disons après coup qu'ils ont duré un siècle ; nul doute que ces moments-là se sont étendus sur un morceau de temps mesurable, même très petit. Certains n'ont duré qu'un clin d'œil, exactement, mais une durée très courte, voire extrêmement courte, reste une durée ; à propos du clin d'œil précisément, voir p. 118. Rien à voir avec une durée "virtuelle" (si l'on sait ce que cela veut dire), encore moins avec ce point sur la ligne du temps, dont tout le monde parle mais qui demeure une construction mentale, comme l'équateur. Mais il y a plus magique encore : une non-durée, un quelque chose dans le non-temps. Car tout cela se dit, nous l'avons déjà vu par quelques citations et nous le verrons encore.

Pour les instants dont la durée se mesure en unités sonnantes et trébuchantes (ceci pour ne pas dire "scientifiquement", qui est bête), cette durée varie considérablement. Cela commence probablement à la dizaine de nanosecondes qui est l'ordre de grandeur pour les transmissions synaptiques (voir : Entre deux neurones, p. 136) car un instant peut se traduire par une fugitive représentation mentale ou par la contraction d'un seul muscle. Et cela va jusqu'à l'année ou au siècle pour les instants des sociétés et des peuples. Certes, selon le sens commun, un instant ne saurait durer une année mais, que diable ! Nous sommes convenus de garder l'esprit ouvert.

A-t-il même une existence ?

Voici un exposé professionnellement philosophique de la question :

Si l'on pense le temps, tout d'abord, à la manière inaugurale d'Aristote, au livre IV de la *Physique*, sur le fondement et sur le modèle à la fois du mouvement dans l'espace, alors on peut se fonder sur l'image du point de départ et du point d'arrivée du mouvement, et concevoir l'instant lui-même, comme le fait Aristote, comme la "limite" de temps déterminés, avant et après, début et fin. Le modèle physique du "temps des choses" et du mouvement permet, presque par définition, de donner une teneur de réalité à l'instant.

En revanche, si l'on part, pour penser le temps, de notre conscience, toujours prise, comme le montre Saint Augustin dans les *Confessions*, entre un passé qui vient de passer et un avenir qui devient présent, l'instant ne peut plus se concevoir que comme une abstraction pure, sans aucune consistance propre. ⁽²⁴⁾

On dit du point géométrique qu'il n'a pas de surface et cela n'empêche pas les points d'être les maîtres du jeu en géométrie. On peut fort bien dire que le point géométrique n'a pas d'existence, c'est affaire de mots, cela n'empêche nullement de pratiquer la géométrie. Eh bien, de même, on posera ici que :

- (1) L'instant a, ou non, une existence selon le sens du mot et la subtilité du raisonnement, peut-être aussi selon le type d'instant considéré (au cas où des types viendraient à être distingués).
- (2) Cette question est vaine ou, du moins, absolument accessoire pour la présente étude.

Fugitivité et éternité

"Celui qui, grâce à la puissance de ses souvenirs et de son imagination, est en état de se représenter le plus vivement le long passé de sa propre vie, sera plus clairement conscient que les autres de l'identité du temps présent en tout temps. Peut-être même cette proposition est-elle plus exacte au rebours".

Cette "identité" prête, pour le moins, à réflexion. Schopenhauer, car c'est lui ⁽²⁵⁾, va poursuivre mais marquons un arrêt afin de décider s'il faut, ou non, inverser la proposition. Si oui, celle-ci devient quelque chose comme : celui qui est plus clairement conscient que les autres de l'identité du temps présent en tout temps, celui-là, grâce à la puissance de ses souvenirs et de son imagination, sera en état de se représenter le plus vivement le long

passé de sa propre vie" [et il se le représentera plus vivement que celui qui est moins conscient de l'identité posée]. Oui, ça marche mais c'est moins intéressant, cela relève de l'évidence et, au demeurant, c'est difficilement vérifiable. Dans les deux tournures, le centre d'intérêt réside dans cette "identité du temps présent en tout temps", comme la suite va le montrer.

En effet, l'auteur poursuit : "En tous cas, cette conscience plus claire de l'identité de tout temps présent est une obligation essentielle de la vocation philosophique. Par son moyen, on conçoit ce qui est le plus fugitif, —le "maintenant"— comme la seule chose durable."

Voilà bien un paradoxe, c'est par l'insaisissable, le fugitif que nous aurions accès au durable, au permanent ? C'est un fait que, dans la pratique du quotidien, nous pouvons parler en un instant de toute la vie, comme nous pouvons engager toute notre vie en un instant. Des destins se sont joués, des vies ont basculé sur l'échange d'un regard. Un instant peut donner la vie, un autre la transformer et le dernier l'annulera. Il y a aussi tous ces témoignages de personnes qui, ayant frôlé la mort, ont vu défiler à ce moment le film intégral de leur vie passée, disent-ils.

Cette confluence est exprimée par mille et une formules qui associent "instant" et "éternité". En voici seulement deux exemples autorisés puisque émanant de deux universitaires, l'un français et l'autre allemand : "L'instant est le croisement du temps et de l'éternité" (L. Lavelle dans un lexique courant de philosophie²⁶). Et "ce n'est qu'en existant entièrement dans le moment concret où nous situe notre condition d'êtres historiquement conditionnés que nous percevons quelque chose d'une présence éternelle" (Karl Jaspers²⁷). Hélas, que d'inconnues, que de bluff encore —avouons-le donc— sous ces brillantes formules ! Le premier des deux philosophes cités développe son apophtegme dans un autre ouvrage (²⁸) et c'est la catastrophe : "Car l'instant est bien une rencontre de l'éternel et du temporel. Il participe à la fois de l'éternité dont il se détache et du temps qu'il commence à produire". Dans une telle phrase, c'est le mot "rencontre" qui semble le plus solide, gardons-le en mémoire.

On ne s'étonnera pas alors de rencontrer l'instant, dûment doté d'une triple personnalité physique, morale et métaphysique, comme pivot d'un système philosophique :

Pour caractériser la vie sensible, on dit communément qu'elle est dans l'instant. On entend alors par instant l'abstraction de l'éternel qui, si elle se donne pour le présent, en est la parodie. Le présent est l'éternel ou plutôt l'éternel est le présent, et le présent est la plénitude. [...] L'instant désigne aussi le présent sans passé ni avenir ; c'est en cela que consiste l'imperfection de la vie sensible. L'éternel désigne aussi le présent sans passé ni avenir, et c'est en cela que consiste la perfection de l'éternel. [...] Ainsi compris, l'instant n'est pas à proprement parler l'atome du temps, mais l'atome de l'éternité. Il est le premier reflet de l'éternité dans le temps et, pour ainsi dire, sa première occasion de l'arrêter. [...] Dès que l'esprit est posé, l'instant est donné. Aussi peut-on dire à bon droit de l'homme en manière de blâme qu'il vit uniquement dans l'instant, lorsqu'il vit ainsi par une arbitraire abstraction. La nature n'est pas dans l'instant. ⁽²⁹⁾

Apothéose de l'instant, délire verbal caractérisé chez le révérend pasteur nonobstant séducteur. Celui-ci pouvait faire l'économie de son angoisse mais —en parodiant Montherlant— le drame de l'angoissé, c'est qu'il se trouve des raisons de l'être ; autre sujet !

Unique, non reproductible ?

Ici, les deux manières caricaturales de voir l'instant, objectivement ou subjectivement, se rejoignent. D'un côté, nous ressentons bien l'instant comme unique, et cela contribue à nous le rendre émouvant. Et quand nous y réfléchissons, "objectivement", toutes les raisons disent également unique cette conjonction de tant de composantes et de probabilités. Un certain dieu antique dont nous parlerons plus loin portait une longue chevelure car l'instant est chose à saisir.

Tous les couchers de soleil se ressemblent, peuvent nous causer une même sensation de "numineux" mais il est assuré, dur comme fer, qu'on n'en a jamais vu ni photographié deux semblables. De même, tous les précieux moments de contemplation / plénitude ont un petit air de famille mais ce n'est jamais la même chose exactement.

On peut expérimenter sur l'instant et l'on peut reproduire une expérience : il se passera toujours la même chose, mais "pas exactement" (voir "Effondrement", p. 122).

Alors ? Les instants sont tous uniques mais ils semblent aussi ressortir d'un certain nombre de catégories, comme cela va se confirmer dans cet Éloge.

L'instant et le Tout

En parlant d'instant et d'éternité, nous naviguions selon ce que l'on appelle la dimension temporelle. Or l'instant invite à des voyages encore plus extraordinaires au cours desquels plusieurs, sinon toutes les dimensions sont parcourues. Cela se traduit, dans le compte rendu des voyageurs, par des mots que l'on peut dire trans-dimensionnels : plénitude, totalité, absolu, Un, Tout, grand Tout, etc. On rencontrera aussi la formule archétypique du micro- et du macrocosme par laquelle l'instant se fait, en quelque sorte, un modèle réduit de l'univers, un condensé de toute une vie. Sous la plume de William Blake ⁽³⁰⁾ :

Voir un monde dans un grain de sable
Et un paradis dans une fleur sauvage
Tenir l'infinité dans la paume de sa main
Et l'éternité en une heure unique.

Et sous celle du poète-philosophe déjà cité : "Il ne nous semble pas que l'individu soit aussi nettement défini que l'enseigne la philosophie scolaire : on ne doit parler ni de l'unité, ni de l'entité du moi en dehors de la synthèse réalisée par l'instant."

L'instant, c'est la réalité ?

Deux des magies identifiées ci-dessus se résument chacune par un mot : éternité, totalité. Rapprochons les deux mots : il n'en faut pas davantage pour attribuer à l'instant une troisième propriété qui est aussi une notion-clef : le réel, la réalité. Car si tout est dans l'instant et pour toujours, c'est que l'on est au cœur des choses. "Il n'y a de vérité qu'instantanée. Celui qui a compris cela est sur le chemin de la vérité absolue" disait Gandhi ⁽³¹⁾, confirmé par un philosophe occidental ⁽³²⁾ avec la lourdeur d'un arsenal de concepts : "Le réel n'est pas ce qui se conserve mais ce qui à chaque

instant est présent, offrande de l'être sur fond d'éventuel non-être qui ne vaut que dans l'instant où il est, pas en tant qu'il a été ou pourrait être dans l'avenir".

Entre deux mondes...

Les poètes ont particulièrement travaillé cet aspect. Ainsi Baudelaire, étudiant avec rigueur une aventure survenue dans sa chambre (33), non seulement fournit les caractéristiques de chacun des deux mondes, mais désigne l'instrument du changement. En l'occurrence, le passage d'un monde à l'autre s'effectue comme sur deux voies :

- *du temps au non-temps (rétrospectivement dans le récit, donc vers la fin du texte) : par le laudanum (de l'opium en solution alcoolisée),*
- *du non-temps au temps : par un coup frappé à la porte.*

Ci-dessous, les deux transitions sont soulignées.

"Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement spirituelle...

"Les meubles doués d'une vie somnambulique [...]. Les étoffes parlent une langue muette...

"Ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant connaissance et que je savoure, minute par minute, seconde par seconde ! Non ! Il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes ! Le temps a disparu ; c'est Éternité qui règne, une éternité de délices !...

"Mais un coup terrible, sourd a retenti. [...] C'est un huissier [...]

"Le parfum d'un autre monde est remplacé par une fétide odeur de tabac [... et de] moisissure.

"Un seul objet me sourit : la fiole de laudanum [...]

"Le Temps règne en souverain maintenant [...]. Les secondes maintenant sont fortement et solennellement accentuées [... chacune disant] "Je suis la Vie, l'insupportable, l'implacable Vie"...

"Le temps règne ; il a repris sa brutale dictature..."

En dépit de sa brièveté et de sa fragilité, l'instant serait, en ce monde de changement permanent qui déconcertait tant les Anciens, la référence ! Ce paradoxe n'est pas innocent dans la

fascination exercée. Il révélerait ce dessous des cartes que l'humanité soupçonne depuis qu'elle parle et qu'elle pense. Reprenons l'*Introduction* de K. Jaspers : "Nous n'avons qu'une seule réalité, ici et maintenant. [...] Nous nous dérobons à notre tâche lorsque nous nous absorbons dans le passé ou l'avenir. L'éternel ne nous est accessible qu'à travers la réalité présente."

De telles considérations devraient tout de même laisser l'honnête homme évasif car elles supposent que l'on sait ce qu'est le réel ou bien que l'on connaît des critères pour le repérer. Mais l'usage est de négliger de telles vétilles ou de faire la pirouette : "La réalité de l'instant doit être éprouvée et non pas définie". ⁽³⁴⁾

De la contemplation à la décision

Les paragraphes qui précèdent semblent voués principalement à l'instant subjectif (ou vécu ou psychologique), à l'instant gratuit en quelque sorte qui, s'il actionne un kaléidoscope dans la tête de l'homme, n'altère pas pour autant d'un souffle ni d'un iota son environnement matériel. Est-ce tout ?

Non point ! Car le même substantif désigne également — choisissons par prudence un mot commun et polyvalent — le déclic qui vient résoudre une situation incertaine et orienter impérativement le cours des événements. Eh oui, cela aussi est un instant — et peut-être allons-nous découvrir d'autres sens encore. De ces instants opérationnels, les historiens et les écrivains sont familiers et nombre d'entre eux sont orfèvres en la manière de les analyser. En effet, ils trouvent là les articulations de leur récit ou, si l'on préfère, les points de repère, bifurcations et carrefours de l'histoire qu'ils nous content ou de l'Histoire qu'ils nous enseignent ; en même temps, ils célèbrent le sempiternel mystère du déterminisme. J. Monod, en exergue de son livre fameux ⁽³⁵⁾, rappelle dûment sa dette aux premiers philosophes occidentaux par une brève citation de Démocrite : "Tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard et de la nécessité". Coïncidence ? Cet exergue se compose de deux citations dont la seconde est extraite des dernières lignes du mythe de Sisyphe tel que rapporté par Albert Camus ⁽³⁶⁾ : "A cet instant subtil où l'homme se retourne sur sa vie, Sisyphe, revenant vers son rocher, contemple cette suite d'actions sans lien qui devient son destin [...]".

Quoi qu'il en soit du hasard, l'instant en est bien le déclic. Développer ce point exposerait à l'anecdotisme et aux clichés de l'histoire à quat' sous. Voyons seulement ce que disent quelques-uns de nos auteurs, à commencer par le poète-philosophe : "La réalité décisive"..., "l'instant simple et criminel de la décision". Puis Jaspers : "Chaque jour est précieux : un instant peut décider de tout." Ni l'un, ni l'autre ne semblent s'inquiéter de cette stupéfiante duplicité qui ressort de leur étude : il y aurait des instants contemplatifs mais d'autres seraient criminels !

L'instant et le changement

Deux millénaires avant que Leibniz ne demande pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien, les Présocratiques se sont étonnés que ce quelque chose soit toujours changeant ⁽³⁷⁾. Immédiatement, Platon mettait dans la bouche de Socrate :

C'est de la translation, du mouvement et de leur mélange réciproque que se forment toutes les choses que nous disons exister, nous servant d'une expression impropre puisque rien n'est jamais et que tout devient toujours. Tous les sages, l'un après l'autre, à l'exception de Parménide, sont d'accord sur ce point [...]. Rien n'est un en soi, une chose devient toujours pour une autre et il faut retirer de partout le mot "être" [...]. ⁽³⁸⁾

Ce passage, à noter sans s'y attarder, est un condensé des débats passionnés de l'époque. On peut douter que Socrate eût lui-même cette conviction et, à l'inverse, tout ce que dit Parménide... mais ceci est une autre affaire. L'idée sous-jacente du changement est reprise dans un autre Dialogue à propos de... l'instant lui-même, et c'est fulgurant :

L'instant semble signifier quelque chose comme le point de départ d'un changement dans les deux directions [c'est-à-dire, dans le contexte : entre le mouvement et le repos]. Ce n'est pas en effet de l'immobilité encore immobile que part le changement, ni du mouvement encore mù qu'il se produit ; mais il y a cette étrange entité de l'instant qui se place entre le mouvement et le repos, sans être dans aucun temps, et c'est là que vient et de là que part le changement, soit du mouvement au repos, soit du repos au mouvement. ⁽³⁹⁾

Aux temps modernes, Paul Valéry, poète-philosophe, nourrissait un gros soupçon : "Puisque les choses changent, c'est donc qu'on ne les perçoit qu'en partie. On appelle temps cette partie, toujours cachée, de toute chose" ⁽⁴⁰⁾. Or l'instant dit, tour à tour, que tout change et que tout demeure. Remarquons que "changement" est un de ces mots à double sens dont nous reparlerons :

— la constatation que le monde change. Exemple dans la phrase courante : "Quel changement ! On ne se reconnaît plus !"

— le processus par lequel les choses changent. Des gens du théâtre diront : "Le changement de décor entre l'acte II et l'acte III demande plusieurs minutes".

De son côté, l'instant peut être soit gratuit, comme un regard sur les choses, soit agissant, comme un mécanisme.

Léonard de Vinci et l'instant

On a tant vanté le génie universel de Léonard que, inévitablement, des doutes se sont élevés sur l'authenticité ou la portée de ses découvertes, sur le modernisme de sa pensée ⁽⁴¹⁾. Cependant, si un trait lui reste incontesté, c'est sa pluridisciplinarité, qui vient ici à point. Comment le Visionnaire voit-il l'instant ? L'un de ses biographes l'expose.

... Il développe aussi une certaine idée, qui lui est chère depuis longtemps, et qui repose sur la notion selon laquelle un instant furtif, saisi au bon moment par l'artiste et l'homme de sciences, peut révéler, à lui seul, l'essence d'un être ou d'un phénomène naturel. Il soutient qu'en art, comme en science, on doit tenter de capter cet instant, l'interrompre, puis bien l'examiner, car il renferme à la fois le passé et l'avenir, tout en étant le présent même. A ce propos, Kenneth Clark parle de la "célérité surhumaine de l'œil" du Vinci, qui permet à son esprit de conserver intacte et précise telle impression immédiate. L'historien d'art Sydney Freedberg dit de La Joconde qu'elle est "une image où instant fugace et pose éternelle sont comme suspendus".

Revenant à [l'idée] du mouvement de l'eau, considéré comme illustration et, parfois, comme métaphore des forces vitales, de l'harmonie rythmique et de l'unité de la nature, Léonard écrit : "Dans les fleuves, la vague que tu touches est la dernière de celles qui passent et la première de celles qui viennent. Ainsi va le présent." Il n'existe pas, dans

tous les écrits du Vinci, une formulation plus juste, ni plus concise, de sa théorie sous-jacente selon laquelle un simple instant peut révéler l'essence d'un être ou d'un phénomène. Si on ajoute à cela le conseil adressé aux peintres, qui doivent saisir du même coup l'homme et le dessein de son âme, on se retrouve avec une théorie de l'art complète, résumée en deux phrases.

En peinture, rappelle-t-il, cette doctrine doit inciter l'artiste à porter toute son attention au mouvement des muscles faciaux, en particulier ceux qui entourent la bouche. Il convient d'observer toutes les parties du corps avec une pareille curiosité, y compris le torse et les membres, car leur posture et l'attitude en général révèlent bien des choses. Tels gestes trahissent la pensée intime. C'est dans l'esprit que le mouvement débute. Ainsi, chaque peinture représentant un être humain est, ou doit être, une étude psychologique. Cet enseignement culminera avec *La Joconde*, mais durant la période milanaise, le meilleur exemple de son application, le plus accompli, est sans conteste *La Cène*, commandée à Léonard par Ludovic le More et les Dominicains, pour le réfectoire du couvent de Santa Maria della Grazie.

Le moment choisi par l'artiste pour immortaliser l'événement est l'un des plus cruciaux de toutes les Écritures. Le Christ vient juste de formuler sa prophétie : "En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira." Cette phrase, si elle est prononcée sur un ton des plus calmes, produit sur les convives l'effet de la foudre tombée sur place. Il s'agit d'une scène d'une telle intensité dramatique, qu'elle nous en apprend davantage que ne le feraient des heures de film. Chacun des hommes présents offre de lui-même un portrait psychologique immédiat, qui semble révéler ses pensées intimes, y compris celles qui lui viendront plus tard. Et bien qu'ils partagent une même réaction de surprise, les apôtres expriment celle-ci d'une manière qui est propre à chacun. Comme l'écrivait le Vinci : "Telle figure est [d'autant] plus réussie qu'elle révèle, par ses gestes, les passions de l'âme." De fait, on a l'impression de connaître chacune de ces personnes, même si on la voit pour la première fois. Et on a beau connaître par cœur ce passage de l'Évangile, chaque apôtre acquiert à nos yeux une identité, une matérialité qu'on n'avait pas soupçonnées jusque-là.

S. B. Nuland : *Léonard de Vinci* (42)

Il y aurait une conclusion logique à ce survol des sortilèges : l'instant agite tant d'inconnues que ce que l'on peut faire actuellement de plus sûr, de plus raisonnable, de plus utile avec lui,

c'est... de la poésie ! (retour au premier chapitre), ceci dit sans nulle offense à cet art. Bien au contraire, redisons ici la noble tâche qu'est celle du poète ou de l'écrivain d'ajouter une couche de beau au spectacle du monde, en même temps que la gageure d'exprimer l'ineffable. Simplement, la tâche que l'on s'est assignée ici est autre ; on peut la dire scientifique, elle est surtout complémentaire.

D'un point de vue pratique, il est d'ores et déjà clair que... la situation n'est pas claire ! que "instant" rassemble des acceptions trop différentes et sous-entend des postulats éventuellement contradictoires. N'excluons donc pas que, vers la fin, un périlleux exercice de classification vienne s'imposer.

Au temps des dieux

Qui ignore la maxime *Gnothi seauton* (Connais-toi toi-même) erronément attribuée à Socrate mais qui remonte aux légendaires Sept Sages de la Grèce (peut-être Thalès), deux siècles auparavant⁽⁴³⁾, sans parler des Chinois qui leur sont contemporains ? Bon ; mais qui connaît la maxime d'un autre de ces Sages, Pittacos : *Kairon gnothi* ou *Gignóske kairon* (Connais l'instant propice = Saisis l'occasion) ? Cette maxime-là n'a pas eu la faveur des temps, bien que transmise par le poète latin Ausone puis par l'incontournable Diogène Laërce⁽⁴⁴⁾. Cependant, quelle est la portée d'une formule aussi sommaire, dans l'ignorance du contexte ? Ce peut n'être qu'une devise morale à bon marché, comme Pittacos en donne quelques exemples. Et ce mot rare que nous allons épilucher quelque peu, *kairos* (καίρος), est-il "d'époque" (autour de 600 avant J.-C.) ou bien tardif, en quelque sorte rétroactif (les premiers siècles de notre ère) ?

Les circonstances prescrivent de commencer l'histoire par celle d'un dieu dont le nom est fait du même mot : *Kairos* (Καίρος, avec une majuscule).

Les Pythagoriciens de première souche, c'est-à-dire les disciples et contemporains de Pythagore qui vivaient dans les diverses communautés implantées dans le sud de l'Italie par le maître, lui-même émigré des côtes de l'Asie Mineure vers 500 avant J.-C., ces premiers Pythagoriciens donc semblent avoir honoré, entre autres, un certain dieu *Kairos* dont on ignore les antécédents, s'il en eut. On croit aussi savoir que, dans la numérologie ésotérique de la secte, le chiffre 7 avait nom de "Kairos". Une telle divinité faisait-elle partie du panthéon local quand Pythagore débarqua à Crotona, dans la Calabre d'aujourd'hui ? Ou bien ce dernier l'apportait-il dans ses bagages

depuis l'Égypte ou la Chaldée qu'il est supposé avoir visitées auparavant ?

Toujours est-il que Kairos, attesté un peu plus tard, est un dieu grec mais des moins connus, disons même en voie de disparition. Vous pouvez consulter dix dictionnaires de mythologie sans le rencontrer ; ce qui est rapporté ici résulte de plusieurs visites à la Bibliothèque nationale ⁽⁴⁵⁾. Kairos ne figure pas dans la *Théogonie* d'Hésiode —c'est dire que la recherche commence mal. Pourtant, il était fils de Zeus (qui, c'est vrai, n'était pas chiche de sa semence) et il avait son autel dans le sanctuaire d'Olympie aux côtés de celui d'Hermès, comme put encore le voir, au second siècle de notre ère, le célèbre géographe Pausanias ⁽⁴⁶⁾.

A quoi le dieu ressemblait-il ? On a conservé de lui une demi-douzaine de représentations dont la plus connue (et la plus accessible ?) est une statue du musée de Turin. L'ensemble converge sur un portrait-robot assez fiable, à savoir : androïde jeune, rapide (éventuellement ailé aux épaules ainsi qu'aux pieds), à la longue chevelure. Celle-ci a son importance, nous allons le voir, et laisse une ambiguïté : il s'agit soit d'un visage "normal" surmonté d'une touffe de longs cheveux, soit d'une tête à deux faces, modèle Janus, dont l'une est chevelue et l'autre chauve. Dans les mains, souvent, une balance et un douteux rasoir.

Venons-en à la compétence, aux attributions du dieu. Elles sont claires. "Kairos" personnifie une notion quotidienne, le kairos : le moment opportun, l'occasion à saisir. La description ci-dessus cautionne la métaphore encore actuelle selon laquelle l'occasion est à saisir aux cheveux —ou bien s'échappe à jamais.

Et voilà pour ce qui est du dieu Kairos, du moins aujourd'hui ⁽⁴⁷⁾ : une curiosité très mineure dans le panthéon grec, une rareté dans la langue grecque ancienne avec une seule citation dans le dictionnaire de Bailly.

*

**

Qu'en est-il maintenant de la notion quotidienne que l'on vient d'évoquer ? Son emploi par les Sept Sages, au VII^e siècle av. J.-C., est bien vague, comme on vient de le voir. Elle apparaît à la même

époque chez Homère sous une forme adjectivale (*καιρός*) pour qualifier l'endroit approprié (où frappe la lance, par exemple) ou le moment approprié (pour prendre la parole, par exemple). Le même Hésiode qui, on l'a vu, ne reconnaît pas le dieu Kairos, utilise *kairos*, au moins une fois, dans sa maxime "L'idéal : juste ce qu'il faut quand il faut" (⁴⁸).

Un à deux siècles plus tard, le substantif *kairos* avait acquis droit de cité dans tous les domaines. Lisez la belle thèse de Mme M. Trédé (⁴⁹) et vous serez convaincus du même coup, si besoin est, que philologie et paléographie sont aussi des humanismes. L'historien Thucydide dont la motivation fut de "dévoiler les ressorts cachés de l'action" a utilisé 57 fois le mot dans son œuvre. Son non moins célèbre contemporain Hippocrate utilise le même principe dans son "Art du temps pour gérer les crises et les jours critiques", c'est-à-dire saisir le point d'inflexion où la maladie évolue favorablement ou défavorablement pour le malade, et appliquer telle prescription au temps propice (⁵⁰). Autres usages : chez les stratèges, chez les hommes politiques, chez les hommes de loi. Mme Trédé rappelle aussi le contexte de la juste mesure, si cher aux Grecs ; d'autre part, elle développe l'étymologie du *kairos* à partir d'une racine "KER", couper, trancher (le rasoir de tout à l'heure ?) : côté décisif de l'instant, dont nous reparlerons.

Histoire, médecine., fort bien direz-vous, mais la philosophie de ces temps s'est-elle penchée sur la notion de *kairos*, à commencer par Pythagore puisque ce mage-mathématicien vénérait un dieu Kairos et passe pour avoir lui-même créé le nom de "philosophe" (⁵¹) ? Comme on le sait, Pythagore lui-même n'a rien laissé d'écrit que l'on puisse même qualifier de "fragment" ; ce sont ses adeptes qui se sont mis à écrire, puis des dizaines d'autres Présocratiques, de sorte que, même si l'homme Pythagore reste semi-légendaire, une tradition pythagoricienne a animé pendant des siècles le bassin méditerranéen tout entier. Et c'est ainsi que des choses très sensées ont été avancées à cette époque sur l'instant —mais oui— et les notions connexes. M'échoit le privilège et le plaisir de les exhumer sous vos yeux.

Une ou deux générations après Pythagore, le plus notoire et le plus explicite de ses successeurs, Philolaos (autour de ~450), laisse quelques mots aussi puissants qu'énigmatiques rapportés

deux siècles après par un certain Athénée dit le Mécanicien. Le *kairos* ne serait rien moins que "la borne [ὄρος] de la philosophie" et "la Raison [Logos] des actions" ; le traducteur ⁽⁵²⁾ écrit respectivement "étalon de la philosophie" et "explication du monde", je préfère serrer au plus près les mots grecs.

N'est-ce pas là un point de départ magistral ?

Au même siècle, le cinquième avant notre ère, naissait la rhétorique publique. Un exercice prisé, dénommé "double-dit", consistait à défendre une thèse puis, tout aussi méthodiquement, démontrer le contraire ; on sait que les Sophistes ont abusé du procédé. Or l'un de ces doubles-dits, peut-être inspiré d'Euripide, expose, en substance, que rien n'est tout à fait bien ni mal. "De tout ce qui se produit, le *kairos* se saisit et lui donne soit une valeur, soit l'autre" ⁽⁵³⁾. Baste ! dira-t-on, c'est l'occasion qui fait le larron. Nous en reparlerons dès le chapitre suivant.

Puis..., surprise : rien d'autre pendant les deux siècles que clora la mort de Socrate (~399). Les Présocratiques n'ignorent pas le mot mais ne s'y arrêtent pas ; c'est qu'ils fouettent nombre d'autres chats, sans doute. Gorgias et Protagoras, qui ne sont pas des moindres parmi ces premiers philosophes, écrivent fugitivement "*kairos*" sans rien en dire ; pourtant, Gorgias a composé un *Traité du non-être* (jugez de l'audace !), ouvrage perdu dont quelque chose comme le *kairos* aurait été la clef ⁽⁵⁴⁾. Plus surprenant encore, leur héritier Platon qui a dûment collationné et mûri tout le corpus présocratique, Platon lui-même, mythophile professionnel, emploie le mot commun *kairos* dans une demi-douzaine de ses Dialogues, sans s'y arrêter ⁽⁵⁵⁾. Comment a-t-il pu laisser filer une telle "occasion" (un tel *kairos* !), disons : pourquoi n'a-t-il pas exploité un mythe aussi puissant ? Un dieu même, encore honoré à l'époque, était pourtant à sa disposition.

Victime du rationalisme grec, le *kairos* semble se laisser "instrumentaliser" dans le strict opportunisme recommandé par Hésiode (Fais ce qu'il faut quand il faut) et les oracles de Delphes (Rien de trop !). Mais une graine germe.

Sauf omission, le premier commentaire consistant sur le moment opportun est apporté par Jamblique au IV^{ème} siècle de notre ère. Toutefois, le propos se cantonne à l'éthique des relations inter-individuelles : on ne se comporte pas de la même

manière en n'importe quelle circonstance avec n'importe qui ; ceci donne, en généralisant : on ne fait pas n'importe quoi n'importe quand. Jamblique évoque les notions voisines : ὦρα la bonne heure (mais aussi un homonyme, la sollicitude) ; πρέπω convenir ; ἀρμόδιος ajusté, convenable.

C'est un siècle plus tard encore, avec Proclus, que le *καίρος* fait un bond prodigieux. Qui est donc ce Proclus ? Ou plutôt, que diable apprend-t-on aujourd'hui à l'école et à l'université ? Personnellement, j'ai dû découvrir "tout seul" son existence à l'âge de 67 ans et la citation qui suit se niche en petit texte au plus secret des 1 639 pages d'un volume de La Pléiade... Proclus donc, dont le nom latin ne doit pas faire illusion, est né à Byzance en 412 après J.-C., a passé la seconde moitié de sa vie à Athènes où il est mort en 485 ; toute son œuvre, si méconnue, de théologien, astronome, physicien et autre est écrite en grec. Ce qu'il dit ⁽⁵⁶⁾ :

Le *moment opportun* est un non-temps, afin que la perfection qui provient de lui ne descende pas jusqu'aux âmes et en général jusqu'aux choses qui sont mues ; car les choses éternelles sont meilleures que celles dont l'acte est mesuré par le temps, et il n'est pas responsable des pires, ni cause des meilleures. Si les Pythagoriciens l'ont appelé *moment opportun*, c'est parce que le temps est cause de l'opportun et du convenable. Car le *moment opportun* est tel qu'il répartit, selon l'opportunité, ce qui est utile et convenable pour chaque chose.

Nous ne manquerons pas de ressortir cette citation mais, à la première ligne, l'expression de "non-temps" est très singulière. Des choses de cette forme se disent depuis les Présocratiques ; c'est Parménide, un Présocratique majeur, qui a inventé (sauf erreur) le non-être ^(*) ; "le Parménide" de Platon est le texte de référence de tous les Néoplatoniciens ; Proclus a établi sa réputation sur une étude magistrale de ce Dialogue et il est alors

(*) "Non-être" appartient au langage de nos philosophes modernes. Comment Proclus disait-il "non-temps" dans sa langue ? Sans créer de mot nouveau, il écrit : "Μὴ χρόνος ἐστίν". Mot à mot : pas temps est [le moment opportun]. Ça colle.

devenu le directeur de l'école néoplatonicienne d'Athènes. Cinquième siècle après J.-C., nous y sommes.

Poursuivons, ou plutôt, cherchons à poursuivre. Tout ce qui vient après, il faut se résoudre à le constater, c'est un silence, un incroyable silence de quinze siècles, jusqu'à l'ouvrage de Mme Trédé (voir plus haut). Un autre philosophe contemporain, E. Moutsopoulos, qui a produit une cinquantaine d'articles sur le *kairos* depuis les années 1960, l'atteste : "mot rayé du vocabulaire philosophique" ⁽⁵⁷⁾. Chez le second auteur, il n'est plus question du dieu, sauf sur un point particulier que nous allons noter, et encore moins question de moment opportun. Le *kairos* a fait place à la "kairicité", un concept dont je n'ai pu trouver le sens dans deux recueils du professeur Moutsopoulos et de ses collègues ⁽⁵⁸⁾ —sinon la définition impénétrable d'une "structure restructurante de la réalité objective conditionnée par la présence de l'homme". En revanche, on y commente Bergson, Husserl, Hegel et le néo-hégélianisme, on y distingue un être-état d'un être-étant et d'un plus-être, et l'on nous offre un feu d'artifices de néologismes : kairification, kairoaxiologie, spatio-kairicité... ⁽⁵⁹⁾.

Mais j'ai failli oublier le théologien P. Tillich (1886-1965) qui assied la prééminence du Christ dans l'histoire universelle sur cette magnifique définition du *kairos* : "un grand moment où quelque chose de neuf pourrait être créé" ⁽⁶⁰⁾ ; un peu grandiose, tout de même, car des myriades de petits *kairos* ne surviennent-ils pas tous les jours ?

Voici le point particulier annoncé, qui nous ramène contre toute attente aux temps des dieux : *Kairos* est "en lutte impitoyable contre *Chronos*", son frère, tous deux étant fils d'*Aiôn*, le Temps, et concourant dans leur rivalité à pérenniser le règne de leur père ; toutefois, les filiations divergent grandement, *Aiôn* étant aussi donné dans d'autres ouvrages comme le fils de *Chronos*. Ce rappel mythologique est curieux, voire émouvant sous la plume des ontologistes.

Cependant, il y a plus curieux, proprement bouleversant, quand on vient à pêcher dans ce fatras de philosophie moderne des mos tels que "insertion de l'instant critique" ⁽⁶¹⁾. Retour-surprise du *kairos* antique —et retour inespéré de l'instant ! Mais alors..., les obscurités s'éclaireraient mutuellement, l'opposition des

deux frères Kairos et Chronos serait cette dialectique de temporalité et d'intentionnalité dont parle aussi E. Moutsopoulos ? Est-ce le dieu biface qui inspire cet auteur dans l'une de ses dernières conférences ⁽⁶²⁾ : "Plus qu'un simple moment opportun, le kairos est un moment décisif dans le sens d'un moment de décision et d'action. [...] Mesure autant que valeur, le kairos s'affirme comme création intentionnelle de la conscience à la recherche de la nature du réel" ?

Tout de même..., on sait le destin tragique de certains dieux ou demi-dieux. Eh bien, y eut-il destin plus atroce et plus ignoré que celui de Kairos : tomber aux mains des hommes et finir empaillé, c'est-à-dire conceptualisé par les plus perfides d'entre eux, les philosophes ?

*

* *

Il faut parler —et l'on verra pourquoi— d'un autre dieu antique, non grec celui-là, aux fonctions apparemment très prosaïques. Il est dit d'un modèle unique, sans parenté avec aucune des divinités tant occidentales qu'orientales, un doute subsistant du côté des Étrusques. Il s'agit de Janus.

L'énumération de ses titres et qualités le révèle comme un membre des plus éminents du panthéon romain, devenu accessoire pour la postérité. C'est le plus ancien dieu romain, avant cela roi du Latium aux temps de l'Âge d'Or, dédicataire de l'une des Sept Collines, familier de Saturne, vénéré pendant plus de dix siècles en tant que, d'une part, père des dieux et des temps, d'autre part "dieu des portes", ce second titre appelant à réhabilitation.

Certes, le nom commun *janus* signifie porte. Certes aussi, les attributs du personnage en question étaient ceux d'un vulgaire portier : bâton et clef. Certes enfin, Janus gardait les portes de la ville : entendez les Portes, monuments en forme d'arc. Il veillait aussi sur les passages dans les habitations privées (on ne nous dit pas trop de quelle manière) mais, dans celles-ci, il avait place parmi les divinités tutélaires ou Lares, dans le coin intime des Pénates, sur l'étagère réservée aux divinités domestiques.

Faut-il le rappeler ? On distinguait Janus Patulicius (littéralement, "ouvert", comme on le lit aujourd'hui sur les magasins) et Janus Clusius (fermé) ; sur le Forum de Rome, le temple du dieu était ouvert en temps de guerre et fermé en temps de paix.

"Dieu des passages et des commencements" disent les ouvrages spécialisés. Janus a apporté aux hommes leurs plus anciennes découvertes : le langage, la navigation, le commerce et d'autres ; on lui attribuait même le commencement du monde, autrement dit le rôle de démiurge. Une parenté lui était reconnue avec Hermès à travers les attributions de messager des dieux ; une ambiguïté Hermès/Janus est habituelle sur les pièces de monnaie.

Pour l'ensemble de ces raisons, Janus avait deux visages — et c'est tout ce qu'en a retenu, aujourd'hui, la mémoire populaire. Le public cultivé, celui qui a lu Arthur Koestler, connaît également Janus en tant que symbole de la structuration hiérarchique de l'univers. Afin d'éviter toute confusion, voici, pour mémoire, de quoi il est question : "Les membres d'une hiérarchie ont, comme le dieu Janus, deux faces qui regardent en sens opposés : la face tournée vers le niveau inférieur est celle d'un tout autonome ; la face tournée vers le haut, celle d'une partie subordonnée. Visage du maître, visage du serviteur. Cet "*effet Janus*" est une caractéristique fondamentale des sous-ensembles dans tous les types de hiérarchies" (⁶³).

*

* *

Ainsi Kairos et Janus semblent-ils partager une fonction — restons vague — dans la dimension temporelle, en même temps que, physiquement, ils sont tous deux bifaces. Voilà contredit le dogme selon lequel Janus a ceci de particulier dans le panthéon romain qu'il est sans équivalent chez les Grecs. De plus, un rapprochement des deux divinités, en même temps qu'une confrontation des deux notions de moment opportun (pour Kairos) et de passage (pour Janus), sont instructifs.

La sagesse populaire nous répète qu'une occasion est chose précieuse, qu'elle ne se présente pas deux fois. Elle est, de par le culte d'un Kairos, un don divin. De l'autre côté de l'Adriatique, un Janus est célébré à la première heure du jour, le premier jour de la semaine et le premier mois de l'année, comme il est invoqué pour tout événement majeur dans le cours de la vie —la vie du Romain comme celle de Rome.

Rapprochons les deux divinités comme on manipulerait deux figurines. On dirait qu'elles ont quelque chose en commun, outre le bicéphalisme. Surgit l'étincelle, c'est-à-dire que quelque chose de plus survient. Mais oui ! le "bit", Binary Unit of Information, plus connu en son multiple l'octet, l'octet naguère vendu au kilo (1 000 octets) et maintenant par mega- et giga-octets. Une information qui s'inverse (ouvert/fermé, +/-, 0/1) et une information potentielle qui se concrétise ou pas (l'occasion saisie ou non saisie), c'est le même déclic dans le cours du temps. Merci aux deux dieux, même s'ils ne se connaissent pas, de venir ainsi, par leur rencontre, éclairer le mystère de l'Information.

Le moment opportun, ce qu'il peut y avoir de plus concret dans la durée... "Le moment opportun est un non-temps", nous a dit Proclus. Car il y aurait du non-temps. En écho peut-être aux travaux de M. Moutsopoulos, on retrouve accrochée sur le voile d'Internet ⁽⁶⁴⁾ l'idée que Kairos s'ajoute ou s'oppose à Chronos, celui-ci représentant le temps linéaire ; on aimerait en savoir plus. Mais voilà suffisamment d'indices accumulés, à cet endroit de notre exploration, pour que nous quittions l'Antiquité nantis d'un viatique précieux : en deux mots, pour ce que l'on sait du temps, l'instant serait ce point particulier du temps *où le temps échappe au temps* mais où aussi le temps acquiert une forme.

Au terme de l'étude rapportée plus haut, Mme Trédé prenait congé de Kairos, le dieu, et de kairos, le moment opportun, avec un brin de mélancolie :

On ne retrouvera plus l'énergie créatrice du *kairos* tel que l'avait conçu le V^e siècle grec, au cœur de l'action humaine la plus pratique, à la jonction du rationnel et du réel. Cet élan du *kairos*, symbole d'un temps optimiste et dynamique, élan où convergent la joie de l'acte et l'évidence rationnelle des moyens et des fins, est désormais perdu.

On peut associer Janus à cette évocation de temps révolus, ceux où l'on célébrait sous un patronage divin la coïncidence tantôt heureuse, tantôt fatale, de l'action humaine et de la "physique" au sens premier : la nature. Or l'instant n'est-il pas... l'instant de cette coïncidence ?

Un tel mystère, effectivement, relève bien de la compétence des dieux. Il ne plane pas moins sur les connaissances modernes. Chapitre suivant !

Questions de physique

La physique dont on va parler ici est celle des premiers philosophes occidentaux : la φύσις (*phusis*) grecque, la nature, "ce qui pousse" d'après une hypothétique racine PHU, tout ce qui nous environne et suscite en nous sensations et réflexions. Ceci inclut les aspects dits physiques dans la classification actuelle des sciences. Comme on sait, les caprices du langage ont voulu que les "physiologues" du VI^{ème} siècle de l'ère pré-chrétienne deviennent nos "philosophes", que les physiciens modernes aient pris distance par rapport à la nature folâtre, enfin que la vocation initiale de la philosophie, c'est-à-dire le goût d'un certain savoir-sagesse... Ne me laissez pas divaguer et médire. Ce chapitre, donc, est voué au monde que l'on dit physique et ne fera qu'évoquer les aspects subjectifs ou psychologiques de l'instant, son "vécu" en particulier. Autrement dit, parler de l'instant comme si nous n'étions pas là pour en parler, voilà le point de vue et la gageure.

D'emblée surgit la première difficulté.

Qui se frotte à un sujet, quel qu'il soit, relevant des sciences réputées exactes doit préalablement déceler toute ambiguïté et, le cas échéant, prendre les mesures nécessaires. Affirmer un postulat, avancer une ou des hypothèses, oui ; manier une même notion dans des sens différents selon les points du discours comme cela se pratique dans d'autres domaines, voilà qui est proscrit ⁽⁶⁵⁾. Bien ! De quel instant donc va-t-on parler ? Car il y a, pour le moins, deux instants physiques : soit une très courte longueur de temps comme dans la définition de Nicole Oresme, soit un repère sur un supposé axe passé-présent-futur comme, le plus souvent, chez Bachelard. Soit, nous les aborderons dans cet ordre, sans exclure de rencontrer d'autres formes.

Notons que, parmi les formes grammaticales, l'ambiguïté ci-dessus est propre au substantif *instant*. Elle n'intervient pas dans l'adjectif *instantané* ni dans l'adverbe *instantanément* qui excluent le moindre écoulement de temps ; pas d'ambiguïté non plus pour le substantif *instantané* utilisé naguère en photographie —sauf si "le sujet a bougé", comme on le disait alors !

*
* *

Commençons par la durée. Sans doute l'homme moderne ne sait-il pas mieux que Saint Augustin définir le temps ; au contraire, il a plutôt accumulé des connaissances qui lui compliquent encore la tâche. En revanche, notre espèce a considérablement progressé dans son art de le mesurer et, notamment, de délimiter de très petites portions de temps. L'unité légale du temps n'est plus représentée par une révolution de la Terre autour du Soleil mais par 9 192 631 770 périodes d'une certaine radiation d'un certain isotope d'un certain atome (le césium 133), ces quelque dix milliards d'événements infimes s'étendant sur une seconde.

Or donc, et cette question est très sérieuse, les physiciens modernes ont-ils donné une valeur numérique de l'instant ? En quelque sorte, oui. Leur vocabulaire, tout d'abord, s'est enrichi afin de répondre à ce besoin : les sous-unités de la seconde descendent à l'attoseconde (10^{-18} seconde), la zeptoseconde (10^{-21}) et l'yoctoseconde (10^{-24}). Expérimentalement, le record de la plus petite durée mesurée, s'il n'a pas encore été battu depuis l'année 2004, est de 100 ou 250 attosecondes, au vu du comportement d'un électron de laser UV.

La durée de vie attribuée aux antiparticules est de l'ordre de l'yoctoseconde ; au-delà se trouvent les particules dites virtuelles parce que nous ne pouvons pas produire assez d'énergie pour les faire apparaître. C'est en yoctosecondes que se mesurerait, si la chose était possible, ce que les physiciens appellent l'épaisseur du présent, un facteur inversement proportionnel à la vitesse de la lumière et qui limite la propagation de l'information dans l'univers ⁽⁶⁶⁾ ; en pratique, si l'on peut dire, l'épaisseur du présent serait donc quelque chose comme la durée de vie de l'antimatière.

Une autre donnée, elle purement théorique, est le "temps de Planck", pour lequel a été proposé un nom de concept à allure de particule, le chronon. Il s'agit du temps que mettrait un photon pour parcourir... la "distance de Planck", évidemment, soit $1,6 \times 10^{-35}$ mètre. Avec le temps de Planck et la distance de Planck, les physiciens parviennent aux confins de leurs capacités, là où tout se tient (indétermination...) et où plus rien ne tient (les lois vacillent). Le temps de Planck est la valeur virtuelle découlant de la théorie —encore à construire depuis l'échec présumé des supercordes—, la mythique théorie unitaire qui, pour accommoder les quatre forces, concilierait relativité, quanta et vitesse de la lumière. Au fait, le temps de Planck est d'environ 5×10^{-42} ou 10^{-44} seconde, quelque chose comme une parcelle d'yoctoseconde avec une vingtaine de zéros après la virgule. Fort bien, mais il n'est pas assuré que cette infime durée constitue la limite de divisibilité du temps, sujet qui laisse les spécialistes peu loquaces ⁽⁶⁷⁾.

Telles sont les limites physiques actuelles de l'instant, disons mieux : les limites de la physique actuelle sur la question de l'instant. Cette nuance précise que, tout simplement, les lois actuelles de la physique ne permettent pas de voir au-delà ; il en va de même du célèbre "big bang" : on peut reconstituer avec rigueur l'état de l'univers dès les premières et infimes fractions de son histoire, mais le big bang proprement dit est virtuel car il désigne un instant où les lois physiques n'ont plus ou pas encore cours.

Une autre réserve doit être émise sur ce domaine de la connaissance. La précision et l'extrême petitesse des valeurs ne peut leur conférer aucune degré de "réalité", pas plus que la leur contester. Ces valeurs sont celles obtenues par les scientifiques dans leur recherche d'une représentation la plus simple et la plus cohérente possible de l'univers : pour une meilleure économie de la pensée, aurait dit Ernst Mach ("Denkökonomie"). Une manière d'étalonner l'univers dans un système de constantes universelles doublement précaires en leur constance comme en leur universalité...

Aux confins de la physique, de la chimie et de la biologie, l'étude des réactions enzymatiques sait descendre très bas sur l'échelle des durées : jusqu'à la femtoseconde ou milliardième de microseconde (10^{-15} s), grâce à la "spectroscopie femtoseconde" ;

ainsi, depuis 1999 (prix Nobel à A.H. Zewail), il existe une femtochimie. En pratique, "le plus court laps de temps observé expérimentalement en chimie est la femtoseconde. Cette précision permet une bonne compréhension des mécanismes réactionnels, comme ceux existant par exemple lors de la photosynthèse" ⁽⁶⁸⁾.

Ainsi, l'instant en tant que durée fait l'objet de mesures aussi poussées que possible dans les sciences actuelles les plus prestigieuses. De cette constatation, on ne déduira aucunement que les chercheurs concernés sont habités, voire hantés par le problème de la divisibilité du temps : sans doute certains le sont-ils mais c'est à eux qu'il revient de le dire, en fouinant un peu dans leur inconscient si nécessaire. Il demeure que la divisibilité du temps pose problème, tout comme celui de la divisibilité de la matière. Toutes deux titillent en nous la notion d'infini car s'il y a une limite à la division du très petit, c'est que celui-ci est de nature finie, seul le très grand restant candidat à l'infini. Il y aurait alors deux sortes d'infini... Ici quelques rappels s'imposent.

Démocrite inventeur de l'atome... c'est lassant ⁽⁶⁹⁾. On nous dit moins que, avant lui, Anaxagore voyait la matière comme composée d'une variété d'atomes en proportions diverses selon les corps ; atomisme bancal cependant puisque "il y a toujours un plus petit", disait-il. Et ce que l'on ne nous dit jamais, c'est que des écoles atomistes existaient en Inde depuis deux siècles ; que ce sont elles qui ont inventé, non seulement l'atome de matière, mais l'atome de temps ! S'il faut mettre papiers sur table, comme disait Pascal : Kanada (~VIII^{ème} siècle) fondateur légendaire du *vaisheshika*, Gosala (~VI) réformateur de l'*avijika*, Jaina (~VI, un peu plus ancien que Bouddha) pour qui "des atomes de temps appelés instants (*samaya*) correspondent chacun au temps nécessaire à un atome de matière pour traverser un point d'espace" ⁽⁷⁰⁾.

Ces atomes de temps associés à des atomes de matière — pas plus "scientifiques" les uns que les autres, bien sûr — c'est pour le moins amusant ; pour d'autres, ce serait troublant, prémonitoire, révélateur d'une science secrète antique... Le fait est que, aujourd'hui, la gravitation quantique (à boucles ?) ainsi que la théorie des cordes impliquent des atomes d'espace-temps dont les dimensions seraient celles des distance et temps de Planck ⁽⁷¹⁾.

Pour conclure sur la divisibilité de l'instant, ses limites ne sont autres que celles de la connaissance. L'instant se divise aussi loin que l'homme peut le diviser avec ses instruments et ses théories. Sous réserve de résultats théoriques ou expérimentaux tout récents, la limite inférieure aujourd'hui concevable par l'esprit humain pour la durée de l'instant est de $5,391 \cdot 10^{-44}$ seconde. Cette durée est une fraction infime de la plus courte durée actuellement mesurable expérimentalement (soit 10^{-16}) : une fraction qui s'écrit avec une trentaine de zéros après la virgule (10^{-28} environ).

Pour reprendre le parallèle précédent, il en va de même de la divisibilité de la matière : que sont les quarks et qu'y a-t-il "au-dessous" des quarks et gluons ? A ces confins de la connaissance, il serait diablement intéressant de confronter, dans un langage supposé commun, les notions de savoir et de doute en physique (chez les "chercheurs") et en métaphysique (chez les "penseurs").

À l'opposé, peut-on envisager pour la durée de l'instant une limite-plafond, une valeur maximale ? Ceci sera abordé plus loin en divers endroits.

*

* *

Et la psychologie ? A-t-elle cherché à définir un "instant psychique" ? Est-elle parvenue à le mesurer ? Ces questions ne lui sont pas étrangères mais semblent achopper actuellement sur les difficultés de communication entre disciplines ⁽⁷²⁾. En fait, si l'on y regarde de plus près, deux sortes de difficultés bien réelles se posent :

(1) Ce que nous pouvons considérer comme instant psychique, cela passe par ce que notre conscience peut et veut considérer comme tel. Or la conscience (au fait, qu'est-ce que la conscience, de quelle conscience s'agit-il s'il est vrai qu'il y en a plusieurs ?)..., la conscience ne constitue qu'une partie de la vie psychique.

(2) Les mécanismes et les contraintes de la perception veulent que des milliers ou millions d'informations unitaires soient intégrées par le cerveau avant de devenir un fait conscient. Ceci ne vaut pas

seulement pour l'image délivrée sur écran de télévision (un grand nombre de points et lignes, comme on sait), mais pour toute image visuelle ; et ceci ne vaut pas seulement pour la perception visuelle, mais pour toutes les perceptions sensorielles. En conséquence, des phénomènes de deux catégories se côtoient : physico-chimique d'une part, neurologique d'autre part. Pour donner un ordre de grandeur : "l'intégration des états du noyau [cortico-thalamique] donnant lieu aux états conscients prend un temps fini de l'ordre de 200-500 millisecondes" (⁷³). Les psychophysiologistes parlent aussi d'une "épaisseur du présent" et d'un "quantum de durée" (⁷⁴), peut-être synonymes, qui seraient immensément longs pour les physiciens : entre le dixième et le centième de seconde.

Corollaire des points (1) et (2) : dans l'instant psychique, pour ce que cette expression peut signifier, l'échelle de temps est comme distendue, si distendue que toute reconstitution d'un instant psychique est nécessairement déformée. Ainsi, des travaux récents mettent en évidence le long intervalle de temps (de l'ordre du dixième de seconde) qui sépare le lancement d'une action motrice par le cerveau (lever le bras, par exemple) et la prise de conscience de cet événement. Or, surprise ! non seulement il y a un long intervalle de temps, mais le déroulement est inverse de ce que l'on croirait : quand la décision (de lever le bras) est connue, l'action a déjà été lancée (les influx nerveux sont déjà en chemin) ! Autrement dit, la conscience arrive après la bataille.

On touche ici un point capital : l'instant étonne et intimide parce qu'il fait entrevoir à la conscience que bien des choses, manifestement, ont dû se passer à son insu : soit trop rapidement pour elle, soit dans des régions qui lui sont inconnues, soit l'un et l'autre.

Comme annoncé au début, il y a des passages où cet essai ne peut pas ne pas parler du temps ; en voici un à propos du temps dit psychologique. P. Lecomte du Noüy, biologiste et philosophe pour qualifier en deux mots ce chercheur oublié du milieu du siècle dernier, est de ceux qui ont été les plus explicites à ce sujet. Dans "Le temps et la vie", un titre lui-même explicite, il distinguait un "temps enveloppe" sidéral, continu et uniforme, d'un temps physiologique, granulaire et individuel :

Le temps enveloppe, perceptible à notre intelligence, et qui n'est pas le nôtre... ⁽⁷⁵⁾

Cette distinction, étayée dans l'ouvrage cité par des données biologiques et physicochimiques, serait une aporie bien connue des philosophes, l'un d'eux parlant de "ces deux grandes façons de concevoir le temps : celui du monde et celui de l'esprit" ⁽⁷⁶⁾. Est-elle, cette distinction, capitale ou accessoire ? Je l'ignore mais il est une autre question aussi opportune ici qu'embarrassante : faut-il aussi considérer deux sortes d'instant, l'un relevant de la physique et l'autre du "vécu" selon le terme courant ? Moi pas savoir non plus.

*

* *

Quittons le très petit. Peut-être, en fin de compte, n'y a-t-il que des atomes et du vide, comme le disait Démocrite. Cependant, dans notre quotidien, ce n'est pas avec des particules que nous traitons mais avec des êtres, tant inertes que vivants, considérablement plus organisés, ainsi qu'avec des êtres mentaux dont l'organisation nous est bien inconnue. Dans cette cohue, nous croyons faire des rencontres ou entrevoir des percées que nous appelons "instants". Pouvons-nous savoir de quoi ils sont faits ? Si ce ne sont pas des rêves, de quelle matière sont-ils faits ? demanderait Shakespeare ⁽⁷⁷⁾.

Les spécialistes des particules auxquels on vient de faire allusion ne se désintéressent pas des lois du quotidien. Ils appellent échelle macroscopique ce qui, pour le commun des mortels, est la vie de tous les jours. Pour ces chercheurs une question est lancinante, celle des relations entre deux mondes dont les règles semblent si différentes. D'où la notion de "décohérence" apparue voici une trentaine d'années pour rendre compte du fait ou, pour certains, expliquer le fait que, en deux mots :

— le monde quantique admet la coexistence ou superposition de deux états (un des piliers de la théorie quantique),

— le monde macroscopique exclut une telle coexistence (un des interdits de la logique dite classique).

On nous a exposé cela de cent manières avec des électrons ou des photons. Schrödinger a eu recours à un chat pour montrer combien absurde et... invivable serait une vie quotidienne qui fonctionnerait à la mode quantique. C'est là, fort heureusement pour l'animal, une expérience de pensée mais les recherches expérimentales se poursuivent. Après avoir observé, quantifié et modélisé la décohérence sur des particules, les physiciens l'ont fait sur des atomes et des molécules simples, ils envisagent maintenant des protéines ; et l'on entend maintenant parler d'une échelle mésoscopique. Enfin, on envisage aussi qu'il n'y aurait pas du tout d'échelles, que la gradation serait continue. A suivre, vraiment à suivre ! il ne s'agit pas d'une anecdote comme la découverte d'une nouvelle planète extra-solaire.

Le mot "décohérence", de par son préfixe, est déconcertant pour quiconque n'exerçant pas la profession de microphysicien, sans doute parce qu'il sous-entend que règne, avant tout et "normalement", une cohérence et que cette cohérence peut parfois être perdue ; or vous et moi aimerions bien savoir en quoi consiste cette cohérence. Peut-être aussi que "decoherence" était approprié pour le physicien allemand H. D. Zeh, qui, dans un article rédigé en anglais, a lancé cette notion, mais que "décohérence" évoque trop pour nous, par simple paronomase, l'incohérence, la *perte* d'une cohérence. Quelque chose comme "décompatibilité", bien que nécessitant un court entraînement, exprimerait mieux l'idée que la compatibilité ou superposition de deux états quantiques disparaît dans le monde de tous les jours.

Ne nous aventurons pas plus loin dans la décohérence physique mais retirons-en, pour notre sujet, l'hypothèse suivante. Nous voyons des états différents parce que, êtres macroscopiques, nous ne pouvons pas voir autre chose. Si nous étions des quanta, nous verrions des états superposés... Dans notre monde macroscopique, l'instant considéré en tant que séparation entre des états ne serait (hypothèse !) qu'un artéfact mais un artéfact consacré par l'usage, entériné par des milliers de générations. Ce serait un "truc" c'est-à-dire une adaptation de notre pensée, tout comme le temps serait un truc pour ordonner de façon simple

(unidimensionnelle) les susdits états. Il y a un petit siècle, lorsque l'alternative physique suprême se discutait en termes d'onde/particule ou de quantum/champ, L. de Broglie a imaginé ce que penserait un "observateur microscopique" :

Les notions d'espace et de temps n'auraient peut-être pour lui aucun sens. [...] Mais nous, humains, qui ne pouvons observer que le reflet dans les phénomènes à grande échelle de l'activité du monde atomique, nous qui forcément localisons nos observations dans le cadre de l'espace et dans le temps, nous avons été amenés tout naturellement à tenter de développer nos théories des phénomènes atomiques et quantiques dans ce cadre qui nous est si familier [...] A vouloir faire ainsi entrer les phénomènes élémentaires dans ce cadre qui n'est sans doute vraiment adapté qu'à la description statistique moyenne d'un nombre énorme de ces phénomènes, [...] ⁽⁷⁸⁾

*

* *

C'est par ici, à peu près, qu'il convient de tirer au clair une notion provocatrice, peut-être composite, celle des soi-disant instant-zéro et temps-zéro.

Les deux expressions sont souvent utilisées, indifféremment semble-t-il, en physique, en mathématiques et dans bien d'autres domaines pour désigner le tout début d'une expérience, d'une série, d'un événement, d'une histoire... Il y a un trait commun à toutes ces utilisations, en ce sens que toutes reposent implicitement sur des options, de lourdes options quant à la notion de temps : celui-ci est tenu pour linéaire et continu ainsi qu'unidimensionnel (à la différence de l'espace). Dans un tel cadre, l'instant ou temps "zéro" est le repère, le signal posé sur l'axe passé-présent-futur comme origine d'un segment de cet "axe", plus exactement cette demi-droite dirigée vers le futur. Par ce moyen, une valeur nulle dite "zéro" permettra de quantifier les diverses durées considérées pendant l'étude, ceci à la condition de conserver les mêmes unités : des jours ou bien des années, par exemple, pas les deux indifféremment (cf. p. 57).

Or l'instant ainsi désigné *existe* (non, nous ne définirons pas "exister", ni "existence", ni être !), il "existe" au même titre que tous les autres instants de ladite étude. Ambiguïté dangereuse qu'il faut ici dissiper, ce signal n'est pas un instant virtuel dont l'existence dépendrait, en quelque sorte, de celle des autres ; le zéro indique une valeur numérique (qui se trouve être nulle), il n'indique pas du tout un numéro d'ordre, celui d'un instant imaginaire qui précéderait le premier ! On dit alors "instant-zéro" tout en pensant : instant premier, instant initial.

En revanche, s'agissant de l'histoire de l'univers, comme nous venons de le voir à propos du big bang, le sens est différent car différent est le contexte. L'instant ou temps zéro désigne en ce cas, tout à fait paradoxalement, un état qui échappe au cadre considéré parce qu'échappant aux lois physiques, c'est-à-dire aux règles de la pensée qui le conçoit. Plus qu'un paradoxe, c'est une époustouflante aporie telle que Zénon en eût pâli, une aporie physico-ontologique : il faut bien que quelque chose (et non pas rien) explose, donc existe, pour qu'ait lieu l'explosion dite créatrice. Mise au point par un physicien actuel ⁽⁷⁹⁾ :

La reconstitution vers le passé ne peut être menée jusqu'à un hypothétique instant zéro car les densités, énergie, température, très élevées de l'Univers primordial sortent du cadre de notre physique : elles impliquent qu'effets quantiques et relativistes devraient opérer simultanément, une situation que la physique actuelle est impuissante à traiter [...]. Il est impossible de prolonger la reconstitution vers le passé au-delà d'une "barrière de non-connaissance" (aucun événement cosmique spécial identifié, mais la limite de notre ignorance). Elle est baptisée barrière de Planck, en référence à la constante de Planck qui caractérise les phénomènes quantiques.

[...] Rien dans la physique ou dans la cosmologie ne permet de parler d'un instant de création !

Ces idées d'instant ou temps zéro, outre qu'elles sont si ambiguës, sont bien malvenues du fait même que l'attribut "zéro" est impropre. Pour faire court :

— si c'est à un "instant-durée" que l'on pense, il faut aussitôt l'oublier... puisque, étant sans durée, il ne serait pas un "instant-durée". Triste mais impitoyable sophisme !

— s'il s'agit d'un instant-repère sur un axe supposé, on ne peut l'appeler "zéro" puisque ce serait lui attribuer une place, un numéro d'ordre qui serait hors séquence et précéderait la numérotation. Ce n'est pas pour faire joli que des astronomes chinois ou indiens ont inventé le zéro. Celui-ci, depuis la formalisation apportée ensuite par les Arabes, est un chiffre comme tous les autres chiffres et un nombre comme tous les autres nombres.

C'est ici qu'il faut régler son compte, si faire se peut, au misérable mythe de "l'an zéro" tel qu'il a refleuré aux environs du "passage à l'an 2000". Vous souvenez-vous ? La presse, écrite comme télévisée, ne savait plus que dire. L'humanité instruite ne savait plus en quel siècle ni en quel millénaire elle se trouvait.

Mais la pression de "l'actualité" a joué sans qu'il fût besoin d'étouffer ce qui avait tout d'un scandale. Les jours ont passé, puis une année, l'on s'est mis à écrire 2000, 2001, etc., sans s'avouer que l'on ne savait plus compter jusqu'à cent. Cette honteuse histoire vous est contée séparément (*page suivante : encadré*), par discrétion.

Ce morceau en forme de satire montre les errements auxquels peut conduire un raisonnement fallacieusement "logique". Les plus grands esprits de notre pays, auxquels s'était joint Leibniz, ont pareillement été égarés aux environs de l'an 1700, comme le raconte la Princesse palatine ; la raison supérieure était alors celle de Louis XIV qui aurait eu besoin d'une année supplémentaire pour justifier sa belliqueuse politique ⁽⁸⁰⁾. Avant cela déjà, je ne sais plus quel pape ou moine, probablement perturbé par la continuité entre l'an 1 et l'an -1, avait cru nécessaire d'introduire un an-zéro entre les deux.

Il n'y a pas plus d'an-zéro que d'instant-zéro.

An zéro, instant zéro... (inédit)

Paris, le 1er janvier 2001

Soyons francs : c'est ce matin que nous sommes entrés dans le 21^{ème} siècle, pas du tout le premier janvier de l'année dernière. La grande surprise de ce changement de siècle, cependant, est que beaucoup de gens, dans la tranche moyennement éduquée des pays dits développés, en doutent. Ils préfèrent ne pas y penser, au motif que "même les spécialistes ne sont pas d'accord" (citation d'un journal télévisé). Les parents éludent, les écoliers baissent les oreilles dans la crainte d'attraper une colle, les discours politiques évitent la gaffe par des expressions du type "passage de l'an 2000", une crise de confiance menace l'arithmétique..., tout cela est bien ridicule.

Plus ridicule encore que cela, la citation précédente est fondée : des scientifiques professionnels, au demeurant parmi les plus respectés, argumentent ! L'éditorial du numéro de janvier 2000 de "Natures, Sciences, Sociétés" (vol. 8, n°1), mentionnait "le changement de millésime qui vient de se faire..., la fin d'un siècle...". Un article de l'organe hebdomadaire de l'American Geophysical Union (Eos, vol. 81, n° 26) croit démontrer par une analyse historique que "janvier 2000 est bien le début du troisième millénaire". Et hier, dans les couloirs d'un grand Organisme de recherche, on débattait de savoir si quatre-vingt-dix-neuf font cent ; sans les cravates, on eût dit une discussion d'ivrognes.

La faute de tout cela tient à la magie des chiffres dans la numération décimale. En effet, au terme du dernier jour de l'année 1999, il s'est trouvé que les quatre chiffres du millésime ont tous changé en même temps, et cela ne s'était pas vu depuis mille ans (cette fois-là, on avait craint la fin du monde). Le choc émotionnel a été dûment exploité par nos sociétés de consommation comme un événement de nature physique et de dimension planétaire, un peu comme la dernière éclipse qui s'est si bien vendue. Faute de pouvoir rejouer ce coup publicitaire un an après, une extrême discrétion en matière de dates a présidé à la dernière campagne de Nouvel An et c'est seulement après les festivités que les médias célèbrent, à nouveau, l'avènement du troisième millénaire.

C'est dans ce vide psychologique que se place l'invention de l'an Zéro, selon le principe présumé qui suit : à sa naissance, le Christ avait 0 ans, il lui a fallu une année pour avoir un an (! ?), nous devons donc

ajouter un "an 0" au calendrier. (En cette occasion, tel savant farouchement athée se met à parler du petit Jésus, cela est émouvant.) Donc l'année 1999 aurait bien été la dernière d'un lot de cent, c.q.f.d...

Pour involontaire qu'il soit, c'est là un canular magistral mais un piètre sophisme car on ne peut, à la fois, emprunter la numération décimale et la rejeter. D'ailleurs, la découverte devient vite embarrassante. Quel statut donner à cette année oubliée et inopinément redécouverte : faut-il la laisser vide ? Est-ce un trou noir temporel d'où nul événement ne s'est échappé ? Plus raisonnablement, devrait-on reporter dans cet an Zéro les événements jusqu'ici attribués à l'an 1, puis décaler d'une année toute la suite de l'Histoire ?

Développons, par méchanceté pure, les conséquences logiques de cette invention. Le Christ n'avait pas seulement 0 an à sa naissance (cela est vrai : il entra tout juste dans sa première année), mais il avait aussi 0 siècle, d'où la nécessité d'insérer un siècle Zéro et de dénicher, par exemple, toute une filiation inconnue d'empereurs entre Auguste et Tibère pour rétablir l'histoire romaine. Pire encore, l'enfant divin n'avait pas, non plus, un millénaire à sa naissance ; vous voyez le problème et la solution... Par ailleurs, si l'on se tourne vers les plus courtes durées, le Christ à l'instant de sa naissance n'avait pas encore une minute, ni une heure, ni un jour ; il s'ensuit que l'heure se compose de 59 minutes que l'on décomptera à partir de la minute Zéro, etc. Enfin, puisqu'il existe une durée Zéro (avec un an Zéro de 365 jours, pardon : 364) et, plus généralement, puisqu'il existe toujours quelque chose ou quelqu'un avant le premier, c'est toute notre vision de l'univers qui est à réformer, à commencer par la cosmogénèse et la métaphysique, évidemment.

Dans la pratique, trois pommes se vendront pour le prix de deux, le meilleur candidat sera reçu n° 0 au concours mais, plus flatteusement, chacun de nous va rajeunir d'une année nominale.

On trouve aussi sur Internet, à propos du chiffre zéro, la blague suivante : François Premier était-il le fils de François Zéro ?

Revenons au sérieux. A moins d'une décision internationale appuyée par les plus hautes instances scientifiques et politiques, nous allons, quelque temps encore, continuer de compter les moutons, les étoiles et les années à partir du nombre 1. C'est ainsi que, par pure convention certes, les hommes viennent de clore, hier soir 31 décembre 2000 à 24 h, les cent années du 20ème siècle. Bonne année, bon siècle et bon millénaire ! ⁽⁸¹⁾.

*

* *

Parlons maintenant de l'instant-repère —il faudra valider cette expression— sans nous cacher que nous poursuivons, en fait, deux cibles à la fois : l'instant et le temps. Cela est terriblement malcommode. Que représente la première inconnue par rapport à la seconde, et réciproquement ? Toutes deux sont-elles de même nature ou bien l'une a-t-elle le pas sur l'autre ? Que vaut la séquence, consacrée par l'expérience, d'un passé-présent-futur ?

L'ambition annoncée pour cet essai est plus modeste : renouveler les approches. Écoutons donc un mathématicien contemporain.

"Le calcul, l'imprévu" d'Ivar Ekeland ⁽⁸²⁾ est un excellent petit livre, même s'il a passé ses vingt ans, sur le temps, la causalité, le déterminisme *and all that sort of things*. Précisons qu'il y a un sous-titre : "Les figures du temps de Kepler à Thom" ; M. Ekeland est bien un mathématicien (entre autres compétences). Dans cet ouvrage, l'instant révèle toute son importance stratégique. L'auteur en donne deux conceptions que l'on peut résumer par quelques extraits :

— "... l'instant présent, cet intervalle évanescant qui sépare le passé qui n'est plus de l'avenir qui n'est pas encore. Le passé et l'avenir sont équivalents, car entièrement contenus dans le présent et l'on peut aussi facilement remonter le cours du temps que le descendre. [...] Conception globale où le présent appelle l'avenir et répond du passé.

— [...] un temps totalement imprévisible et donc foncièrement novateur, qui refuse obstinément de se laisser enfermer dans le présent. [...] une succession d'états, indépendants dans une large mesure, si bien que les traces du passé s'estompent très vite, et que chaque instant apporte quelque chose de fondamentalement nouveau par rapport au précédent".

Dans un cas, l'instant n'est rien, rien du tout ; un temps "global" avale les trois temps de la grammaire. Dans le second cas, l'instant est tout, fait tout.

Immédiatement, on tente le rapprochement avec les deux conceptions présentées par Bachelard et reproduites au tout début. Cela marche... à peu près mais, en fin de compte, chacune des quatre présentations (au total, car 2 fois 2), comme chaque

paire de présentations, laissent planer comme un malaise. C'est que, gageons-le, aucune ne résisterait à une analyse logique complète ; naïvement ici : a-t-on le droit de s'appuyer sur des notions que l'on réfute ? On décèle aussi des échappatoires chez tous les auteurs impliqués. Dans l'alternative présentée par I. Ekeland, quel statut donner à "évanescent" (dans la première conception), qu'est-ce qu'une "succession" (dans la seconde) ?

Pourtant, la façon de voir rapportée ci-dessus est innovante. Afin de la concrétiser, l'auteur a le bon goût de reprendre une histoire connue, la double épopée de l'Iliade et de l'Odyssée, dont il propose une réinterprétation ; puis il cite Proust, puis il commente un tableau de Bosch. Contenterons-nous ici d'Homère, et ceci en respectant l'ordre des deux présentations, c'est-à-dire en inversant la succession naturelle des deux épopées :

— L'Odyssée se déroule "d'un seul tenant" ; tout tend vers le retour du héros (*Odusseus* est le nom grec d'Ulysse). Il y aura effectivement retour mais le jour lui-même du retour demeurera virtuel, il sera occulté, rayé de l'histoire. Ulysse dormait sur le bateau quand Ithaque est apparu à l'horizon ! C'est par une sorte d'enchantement, sous la conduite de la déesse Athéna, qu'il se retrouve au pays. "Nul ne peut saisir l'instant fugitif où le futur devient passé". Ces mots sont-ils d'Homère ? Non, c'est encore le mathématicien qui parle, admirez comme les styles convergent ! Les devins de l'Odyssée savent tout, de même que l'intemporelle Pénélope est la clef du passé comme du futur.

— Dans l'Iliade, "épopée du présent", le passé ne décide de rien, l'avenir est imprévisible, les sautes d'humeur d'Achille font l'événement.

Une nouvelle fois, deux conceptions de l'instant (pas une, ni trois) sont apparues. Notons-le et poursuivons.

*

* *

Voilà ainsi l'instant, naguère mot de rêveurs et de métaphysiciens, introduit au cœur des interrogations les plus fondamentales d'une science qui se pique de ne pas faire de sentiment : nous voici dans la problématique hasard / déterminisme.

C'est donc qu'il y a quelque chose à creuser par là.

Il y a vingt ans également, la nouvelle thermodynamique s'exprimait sous la plume d'I. Prigogine et I. Stengers dans "La nouvelle alliance" ⁽⁸³⁾ :

L'état instantané, comme coupure dans l'évolution dynamique, est, ainsi que le disait déjà Leibniz, chargé du passé et gros de l'avenir, *et cela de manière absolument symétrique* [italiques des auteurs]. L'instant et l'éternité se rejoignent donc dans la conception de l'état dynamique classique. Au contraire, l'état dynamique marqué par la flèche du temps fait de l'instant la mémoire du passé, mais non pas sa mémoire intégrale car cette mémoire, comme toute description, n'articule que des informations de précision finie ; corrélativement cet instant désigne un avenir essentiellement ouvert.

Il est de bon augure pour le dialogue des cultures qu'un prix Nobel (de chimie, 1977) associe, après tant de mystiques et de poètes, instant et éternité ^(*). En outre, la réflexion ci-dessus s'inscrit implicitement dans la science des systèmes ou systémique ; le dernier mot ouvre, du moins, cette porte. Certes, "ouvert" en thermodynamique signifie originellement (Carnot, Clausius...) : échangeant de la chaleur avec le milieu extérieur. La systémique remplace "chaleur" par énergie, matière, information, selon les cas —non sans de possibles confusions.

Creusons un peu du côté "information" comme le suggérait I. Ekeland (cité un peu plus haut) en disant que "chaque instant apporte quelque chose de fondamentalement nouveau par rapport au précédent". Par information, bien entendu, on désigne ici cette notion du XXème siècle qui est venue rejoindre les plus vénérables (temps, être, connaissance...) en ce qu'elle est aussi fuyante que polyvalente ; rappelons seulement que l'information, originellement mathématique, éclaire maintenant tous les champs de la recherche et qu'elle se définit surtout par défaut, c'est-à-dire par ce qu'elle n'est pas : "tout ce qui s'échange entre les choses,

^(*) Il est vrai que mieux vaut, pour un chercheur qui souhaite parler d'éternité, disposer au préalable d'un prix Nobel ; faute de quoi il risque de passer pour un farfêlu et l'on mettra même en doute ses qualités proprement scientifiques.

organismes vivants compris, sans être mesurable en termes de matière ou d'énergie" a-t-on proposé tout récemment ⁽⁸⁴⁾. Une telle définition est toutefois partielle car l'information n'est pas nécessairement échangée.

L'instant a souvent l'allure d'une clef qui ouvre quelque chose (ou ne l'ouvre pas), qui déclenche un mécanisme (ou ne le déclenche pas). Tel doit être le cas, du moins, de ce que l'on appelle les "instants décisifs". Mais alors, c'est ennuyeux..., l'instant serait à la fois l'état d'un système et le changement en un autre état. Sous le second aspect, l'instant apporte nécessairement quelque chose : apporte-t-il de l'information à un système ? Introduit-il de l'information fraîche dans un système jusque-là fermé ? Comment le passage de ce que l'on appelle passé à ce que l'on appelle futur se traduit-il en termes d'information ?

Ce chapitre s'intitule "Questions...", comme aurait pu le faire tout l'essai lui-même, et l'on a dit de l'Homme qu'il n'a rien de mieux à faire et à espérer que de poser des questions. Au demeurant, un exercice que nous avons différé depuis le début est devenu impératif comme une corvée : distinguer et caractériser les différents sens donnés au mot "instant" ; c'est promis.

*

* *

On reparlera de l'information vers la fin (p. 175). Il faut maintenant évoquer la théorie mathématique moderne dite "théorie des catastrophes" de René Thom, en précisant que, selon l'auteur lui-même ⁽⁸⁵⁾,

— "plutôt qu'une théorie, c'est une méthodologie [...], une théorie herméneutique" [c'est-à-dire : un moyen d'interprétation],

— elle n'est mathématique que "dans la mesure où elle utilise des instruments mathématiques pour l'interprétation d'un certain nombre de données expérimentales".

Au sens commun, une catastrophe est un événement ou accident grave. En topologie, la catastrophe est une discontinuité, un "point de rupture" ou "point de catastrophe" [à la différence des points "réguliers"], l'endroit "où les choses changent [...] qualitativement". Les choses en question peuvent se rencontrer

aux quatre coins de l'univers, dans tous les champs de la pensée. La catastrophe thomienne ^(*) fait partie de ces notions universelles qui ont fleuri, ou refléuri, au cours des dernières décennies : indétermination, information, chaos, bifurcation, système, pour ne citer que les plus récentes. R. Thom, découvreur de la catastrophe en topologie, a appliqué sa découverte à la biologie et à la linguistique principalement. C'est un autre chercheur, E.C. Zeeman, qui, étendant l'idée à l'éthologie (voyez le célèbre paradigme du chien en colère) et aux sciences humaines en a fait la populaire "théorie des catastrophes". Pour clore ce rappel, une dernière citation de Thom : "J'ai bâti une sorte de semi-philosophie" ⁽⁸⁶⁾. Effectivement, il a repris et développé de manière inattendue la métaphysique d'Aristote ! ⁽⁸⁷⁾.

Bien sûr, il existe des instants-catastrophes, comme nous en avons tous expérimenté ou subi, volontairement ou involontairement. Leur brutalité justifie l'emploi du mot "catastrophe" aussi bien en son sens populaire qu'en son sens mathématique car "les lois humaines" comme les lois physiques passent alors abruptement d'un régime à un autre. Mais ne nous arrêtons pas à ces aspects en quelque sorte anecdotiques. Bien des instants au sein de la catégorie de ceux qui impliquent un choix de situations (il nous reste décidément à proposer des catégories !), sont des catastrophes topologiques parce que "les choses changent" sous de nombreux aspects. Il y a bien rupture entre deux domaines, il y a bien une discontinuité de part et d'autre de laquelle les règles et (ou) les variables ne sont plus les mêmes ou bien s'appliquent autrement. R. Thom insiste sur le fait que ses catastrophes sont ordinairement annoncées et provoquées par une "crise", une sorte d'état de menace et qu'elles se traduisent mathématiquement par une "bifurcation".

Improbable lecteur, vous pouvez sourire à cette application d'une notion, somme toute semi-mathématique et semi-philosophique, à quelque chose d'aussi fumeux que l'instant.

^(*) Attention à ce néologisme : il y a un thomisme bien antérieur et vénérable, celui de Thomas d'Aquin (1227-1274). Au lieu du "thomien" ci-dessus, il aurait fallu écrire "rené-thomien"...

Permettez-moi cependant d'aller jusqu'au bout de ce que vous pouvez considérer comme divagation. Étant mathématique par son outil, la théorie topologique des catastrophes a vocation à fournir —et son initiateur ne prétendait pas à autre chose— une méthode mathématique. Or une méthode mathématique permet, par excellence, de quantifier "les choses" et, surtout, de les quantifier dans des situations imaginaires dites simulées —ce dont R. Thom ne s'est pas privé. Eh bien, les chercheurs, quelle que soit leur discipline, disposent aujourd'hui d'un moyen pour modéliser l'instant ! Un très vieux rêve est arrivé à notre portée, celui de savoir "ce qui serait arrivé si..."

... Si le nez de telle reine d'Égypte avait été un peu plus long ou plus court (et de combien ?), comment la bataille d'Actium se serait-elle engagée et conclue ? Et Pascal va pouvoir apprendre si certain caillou dans la vessie de Cromwell... Il faudra commencer par des cas simples, par exemple cet accident de piétons évité de justesse sur le boulevard (voir p. 119 : "Conflit"). On demande chercheur particulièrement curieux ayant des compétences en modélisation.

*

* *

Pour clore cette évocation physique, laissons le dernier mot à un physicien notoire, J. R. Oppenheimer :

L'instabilité est la toile de fond devant laquelle se joue le drame du progrès : l'amélioration de l'homme, le développement de ses connaissances, l'accroissement de sa puissance, sa corruption et sa rédemption partielles. Nos civilisations périssent ; la pierre sculptée, le mot écrit, l'acte héroïque passent à l'état de lointain souvenir et à la fin s'évanouissent. Le temps viendra où notre espèce aura disparu ; notre maison, la terre où nous vivons seront un jour inhabitables, car le soleil vieillit et change.

Et cependant, qu'il soit agnostique, bouddhiste ou chrétien, nul homme ne raisonne tout à fait ainsi. Ses actes, ses pensées, ce qu'il voit du monde qui l'entoure —la chute d'une feuille, la plaisanterie d'un enfant, le lever de la lune—

ne sont pas seulement des faits historiques, du devenir et de l'évolution ; ils participent également du monde intemporel ; ils participent de la lumière de l'éternité.

Ces deux conceptions, celles de la durée et de l'histoire, et celle de l'éternité et de l'intemporalité, sont deux aspects de l'effort de l'homme pour comprendre le monde où il vit. Aucune d'elles n'est contenue dans l'autre et ne lui est réductible. Elles sont, ainsi que l'on a appris à dire en physique, complémentaires ; elles sont nécessaires l'une à l'autre car aucune n'est parfaite. ⁽⁸⁸⁾

Non seulement ces lignes sont admirables mais il est aussi admirable que des lignes aussi belles (puissantes, accomplies, fécondes, créatives, poétiques) soient issues d'une science qui se veut objective et rien qu'objective. Voilà de ces lignes qui devraient réconcilier les esprits les plus divers tout en laissant à chacun d'eux le choix de ses options personnelles sur la structure, le fonctionnement et le destin de l'univers.

La mort est-elle un instant ?

Pourquoi parler ici de la mort ? Parce que, sans cultiver un humour facile, c'est dans toute vie un événement remarquable et qui, chez l'homme, est désigné comme "dernier instant" ou "derniers instants." (*) Empruntons un préambule à un médecin qui a su prendre le recul nécessaire :

Le concept de mort s'est construit autour de la mort de l'homme. L'homme a étendu cette notion à l'animal supérieur, puis à tout être vivant. Pourtant, dès qu'on s'éloigne de l'homme et de ce qui dans l'expérience quotidienne lui ressemble le plus, la définition de la mort devient malaisée. Les molécules organiques qui forment nos tissus, dans une ronde incessante, quittent notre organisme et sont remplacées par d'autres. La vitesse de ce *renouvellement*, même dans des tissus, comme l'os, qui ont l'apparence la plus solide, a dépassé toutes les prévisions des physiologistes. Somme toute, l'unité spatio-temporelle, disons historique, d'un être humain dans son développement s'apparente un peu à celle d'un régiment qui a gardé le même numéro et le même drapeau depuis deux siècles, alors que les noms des hommes qui figurent sur ses registres matricules ont changé plusieurs fois. (89)

Si l'on dit que les êtres unicellulaires échappent à la mort en se divisant en deux êtres, c'est sans trop y réfléchir car, si l'on pèse les mots un tant soit peu... Tout d'abord, les unicellulaires n'ont

(*) En revanche, il n'y aura pas de chapitre sur le symétrique présumé : "La naissance est-elle un instant" ? Pourquoi ce choix ? Je ne sais trop ; sans doute le sujet s'y prête-t-il moins. Pour l'espèce humaine, d'ailleurs, la symétrie envisagée est illusoire du point de vue biologique car ce que l'on appelle la naissance est plutôt l'éclosion d'une larve qui est née neuf mois plus tôt, etc.

pas tous vocation à se diviser et, le cas échéant, il peut leur arriver toute sortes de mort auparavant. Ensuite, une cellule qui s'est divisée n'existe plus (elle est morte !) sous sa structure antérieure, celle-ci ayant fait place à deux ou plusieurs autres ; c'est une partie seulement d'elle-même qui se perpétue génétiquement dans les lignées suivantes. Ne parlons plus d'immortalité cellulaire, cela est bien trop ambigu.

Demeure le fait que bien des cellules meurent et la "mort cellulaire" a été très étudiée. Comment se passe-t-elle ? Curieusement, la diversité des types de mort de cellule est aussi vaste que celle des façons de mourir chez l'organisme pluricellulaire particulièrement évolué qu'est l'*Homo sapiens*. Une cellule, qu'elle vive en liberté dans le vaste monde ou qu'elle soit partie intégrante d'un animal ou végétal pluricellulaire ou encore qu'elle baigne dans le milieu intérieur de celui-ci, cette cellule a le choix, si l'on peut dire, entre plusieurs destins. Et ces destins —c'est là que réside la curiosité— peuvent, tout comme chez l'homme, recevoir les étiquettes de mort naturelle, mort accidentelle (cannibalisme inclus), assassinat, suicide. Cette dernière forme mérite ici un paragraphe.

En fait, dans le langage scientifique actuel, on ne parle de "mort cellulaire" qu'à propos d'une modalité particulière que l'on désigne aussi comme "mort programmée" ou surtout "apoptose" (*). Décrire l'apoptose, c'est établir la chronique d'une mort annoncée (quelque vulgarisateur scientifique a bien dû employer déjà cette expression, à moins qu'il ne se soit risqué à évoquer le rituel immuable d'une corrida). En effet, l'apoptose est le déroulement programmé d'un ensemble de processus aboutissant à la disparition d'une cellule et à la redistribution de ses matériaux ; cela dure une vingtaine de minutes ⁽⁹⁾, cela se filme et, à raison de 24 images par seconde, donne déjà 28 800 instants dûment matérialisés. Chacun de ces instants est lui-même décomposable puisqu'il s'agit d'une "succession d'étapes dont chacune correspond à l'expression ou à la répression d'un jeu de gènes précis

(*) L'étymologie grecque n'est guère explicite : *ptosis* et *apoptosis*, chute ; *apoptein* : tomber.

(une vingtaine au moins). [...] C'est le produit d'une cascade d'événements fortement régulée à plusieurs niveaux" ⁽⁹¹⁾.

A l'autre extrémité de l'étagement des organisations du vivant, revenons au modèle humain évoqué plus haut. Là aussi, l'idée d'un instant de la mort s'effrite vite, ceci pour toutes les formes que peut prendre cet événement, de la lente agonie à l'accident brutal. Dans tous les cas, même si *la vie* l'a quittée, il reste *de la vie* dans cette carcasse ; ajoutons que, ultérieurement, il faudra plus longtemps encore pour que toute celle-ci retourne à l'état minéral. On n'anéantit pas une usine en coupant l'électricité, on arrête seulement son fonctionnement en tant qu'unité de production... Or un corps de mammifère est un ensemble intégré d'innombrables usines de toutes dimensions.

On lit dans l'Encyclopaedia universalis ⁽⁹²⁾ que l'agonie d'un humain dure environ vingt-quatre heures. D'autre part, dans les traumatismes et autres événements soudains, le besoin d'une définition sûre, légale et incontestable de la mort a fait considérablement progresser à la fois les connaissances physiologiques et les opinions morales. On reconnaît maintenant quatre stades dans le coma parmi lesquels le dernier (dit coma dépassé) est indicateur de la "mort cérébrale" ; avant cela, les critères étaient cardiaques. Encore un protocole très strict est-il nécessaire : deux électrocardiogrammes à quatre heures d'intervalle, etc. ⁽⁹³⁾ pour que cette mort cérébrale puisse être déclarée irréversible. Cependant, une fois arrivé ce stade ultime, le cœur peut continuer de battre et la respiration peut être entretenue de manière artificielle. En bref, la mort légale de l'homme est la mort de l'un de ses organes, aujourd'hui le cerveau et naguère le cœur.

Des spécialistes ⁽⁹⁴⁾ remarquent que "la distinction entre la vie et la mort semble désormais davantage une question de degré que de nature. La frontière s'estompe ; le *no man's land* s'installe." L.-V. Thomas, fondateur de la Société française de thanatologie, remarque que "plus la connaissance scientifique de la mort progresse scientifiquement et moins on s'avère capable de préciser quand et comment elle intervient. [...] on meurt toujours progressivement, [...] à la fois par degrés et par morceaux".

C'est pour élargir le débat, nullement pour convaincre le lecteur de la transmigration des âmes, que va maintenant être

évoquée la conception de la mort chez les Tibétains. En effet, c'est là une conception très élaborée qui repose sur des attendus de nature diverse : anatomique et physiologique ; psychologique ; métaphysique ; religieuse enfin, sauf oubli. Le but du rituel tibétain est de procurer au défunt la libération, c'est-à-dire de lui épargner la souffrance de renaître sous une autre forme —sauf si, par une grâce inouïe, il a déjà atteint le nirvana au cours de sa vie. On le devine, il en découle une pratique excessivement codifiée et normalisée dont une description sommaire est fournie séparément (encadré ci-dessous). La mort tibétaine est tout sauf un instant ! Et cette conception est si riche que l'on peut déplorer le manque de données expérimentales et objectives telles que la science occidentale les recherche.

Bien sûr et sans ironie aucune : pas plus qu'en Occident, aucun mort tibétain n'a fait parvenir d'élément qui puisse attester... etc. Tout au plus dispose-t-on de témoignages, notamment ceux du type "expériences après la mort". Ils sont relatés dans une littérature abondante sur laquelle je fais ici l'impasse.

Mourir au Tibet

Contexte "religieux" (au sens large)

La doctrine orientale de la réincarnation, la philosophie bouddhique de la souffrance et l'appareil religieux du tantrisme.

Contexte "médical" (au sens large)

Il faut éteindre progressivement les multiples centres d'énergie ou *chakra* bien connus des acuponcteurs. L'âme ne peut s'échapper toute seule du corps, une assistance humaine doit lui être fournie.

Stratégie

De même que le sage chemine d'étape en étape dans ses méditations, de même le mort doit accomplir un parcours initiatique.

Il est préférable de se préparer pendant sa vie à cette épreuve ; à défaut, un brahmane ou un proche assisteront le mort dans ces ultimes étapes.

Pratique

Il y a trois grands "états intermédiaires", chacun d'une à quatre semaines, et de très nombreuses étapes dont la durée est très variable : depuis "le temps d'un claquement de doigts" jusqu'à trois jours. La durée maximale du processus est de sept semaines, soit quarante-neuf jours ; elle peut donc inclure et largement dépasser le temps des funérailles. Les morts les mieux qualifiés pour la libération se trouvent libérés dès le début ; les autres doivent poursuivre, le succès final n'étant pas assuré (le cas échéant, tant pis ! il y aura réincarnation).

C'est un lama qui assiste le défunt pendant tout ce temps ; à défaut de lama : un ami ou un proche ou plusieurs d'entre eux. Dans les tout premiers jours, des gestes médicaux sont prescrits tels que changer la position du corps ou comprimer certaines artères. La tâche première consiste en la lecture des textes sacrés appropriés à chaque étape.

Le manuel

C'est le célèbre "Livre tibétain des morts", le *Bardo Thödol* ⁽⁹⁵⁾ dont la première version remonte au XIV^{ème} siècle de notre ère. Peut-être est-il plus exact de dire : c'est actuellement un ouvrage intitulé *Bardo-Thödol* dont la forme écrite remonte au XIV^{ème} siècle de notre ère. En effet, les enseignements qu'il contient sont tirés des premiers textes du bouddhisme mahayana, une douzaine de siècles auparavant.

Le *Bardo Thödol* décrit les fantasmagories de divinités, d'abord "paisibles" puis "courroucées" rencontrées aux différentes étapes, les impressions lumineuses colorées à ne pas confondre, etc. Il contient surtout le texte des prières à lire par l'assistant, soit à haute voix soit en les chuchotant à l'oreille du défunt.

La citation en début de chapitre situe la mort de l'homme dans un contexte spatio-temporel élargi, probablement systémique si ce n'est pas là forcer la pensée de l'auteur cité. Poursuivons dans cette prise de recul : mort unicellulaire, mort pluricellulaire, l'histoire ne se limite ni à ce début, ni à cette fin. De même qu'il y a bien plus petit que la cellule (inutile de développer), il y a bien plus grand que le mammifère. Au-delà de ce dernier : la population, l'écosystème, la planète, etc. Or on en est venu, à propos d'environnement, à parler de la "mort écologique" pour la disparition d'un écosystème. Dans divers types de fictions, c'est la mort planétaire qui est envisagée. Et puis, la mort du système

solaire, d'ici cinq milliards d'années, ce ne sera guère qu'un instant de la vie de l'univers. A chacune de ces échelles, la mort est certes un instant par rapport à l'échelle supérieure, en même temps qu'un ensemble d'instant par rapport aux échelles inférieures. Autrement dit, l'instant relèverait des lois de la systémique et de l'organisation hiérarchique que nous avons déjà évoquées plusieurs fois. En élargissant à peine la définition originelle donnée par Arthur Koestler ⁽⁹⁶⁾, on peut considérer l'instant comme un "holon", cet objet mental étant de peu antérieur à l'intégron de F. Jacob ⁽⁹⁷⁾.

La parole au poète

L'ambition de Paul Valéry était peut-être démesurée : "Je tente à mes risques et périls ce qu'ont tenté et accompli Faraday en physique, Riemann en mathématiques, Pasteur en biologie et d'autres en musique. Je tente de donner à la théorie de la connaissance une méthode assez rigoureuse pour diminuer le nombre des fantômes qu'elle comporte et rendre plus connexes les branches pratiques qu'elle a toujours possédées, à l'écart de ses théories successives" ⁽⁹⁸⁾. On sait que le poète s'est frotté aux grands scientifiques de son temps (soit Français, soit de passage en France comme Einstein), on sait qu'il ne craint pas de parler de science... "à ses risques et périls" ! (certes !). Il a beaucoup parlé du temps, c'est lui qui en a dit, notamment ⁽⁹⁹⁾ :

— "Rien n'est moins général ou universel que le temps. Il n'a pas de sens quant à l'univers".

— "Ce qu'on appelle temps est une notion aussi grossière et confuse que l'était, avant la dynamique, celle de force."

— "Temps : mot ou signe qui sert à exprimer les divers aspects ou propriétés du changement". Plus que cela, "puisque les choses changent, c'est donc qu'on ne les perçoit qu'en partie. On appelle temps cette partie, toujours cachée, de toute chose". Signalons même, dans les inépuisables *Cahiers*, deux pages sur "l'atome de temps"... qui ne parlent pas de l'instant ⁽¹⁰⁰⁾.

Valéry, penseur engagé, humaniste moderne qui ne voulait rien ignorer des recherches de son temps dans tous les domaines, "l'homme à la pensée de cristal" ⁽¹⁰¹⁾ qui a tant essayé d'exprimer rationnellement ses intuitions ; son intérêt pour le temps ; tout cela donne envie de fouiller ce qu'il a pu dire de l'instant. Il y a bien, dans les *Œuvres*, un petit recueil consacré à l'instant mais, ici, déception : les notes rassemblées sous ce titre ⁽¹⁰²⁾ ne méritent pas moins d'intérêt que le reste mais ne traitent simplement pas de

notre problématique. Sauf erreur, le mot "instant" lui-même n'y figure pas ; on trouve par ailleurs là des formules hautement énigmatiques telles que "L'homme pense à l'aller et peu au retour" ou "La vie est la chute d'un corps".

Comme sur bien d'autres questions, si Valéry a accumulé des notes, il n'est pas allé à la synthèse. Jouons donc au nain sur l'épaule du géant, en nous aidant du providentiel index analytique que l'éditrice des "Cahiers" a eu le courage de constituer. Cela donne (*encadré de la page suivante*) l'exposé le plus complet et le plus explicite dont on puisse disposer à ce jour (*) —et tant pis si cela est le fait d'un poète.

Pris individuellement, les extraits ainsi confrontés expriment soit une idée, soit deux ou plusieurs. Un travail supplémentaire s'impose donc, nous le conduirons en reprenant approximativement la séquence suivie jusqu'ici dans cet essai. Et voici les caractéristiques de l'instant reconstituées d'après Paul Valéry :

(1) L'instant n'est pas du temps, il est en dehors ou au-delà, voire contre le temps. Il le transcende en éternité. Si l'instant est quelque chose par rapport au temps, il en est la clef, la séparation entre passé et futur.

(2) C'est une sensation.

(3) C'est le réel, l'absolu.

(4) C'est le vrai "moi" derrière les fluctuations et la diversité du moi apparent.

(5) C'est tout ou le Tout.

(6) Ce serait le signal de l'action.

Le dernier point est énigmatique, tant l'auteur reste bref et vague : un "instant-événement", le "temps d'agir"..., c'était bigrement intéressant. Dommage !

Comme c'était à craindre, on reste sur sa faim. Ce tableau ne peut être défendu en tant que théorie de l'instant car il est, assurément, fragmentaire et, sur deux points au moins, auto-contradictoire : la subjectivité affirmée en (2) contredit plus ou

(*) Sauf omission de l'auteur.

moins tous les autres points. D'autre part, le statut vis-à-vis du temps est obscur : on se trouve "opposé au temps [...] dans l'éternité" et aussi "sur la ligne de partage du temps [...] entre passé et futur" donc dans le temps...

Ceci n'est pas la première fois, ni ne sera la dernière, que nous rencontrons une incompatibilité dans les divers attributs du mot "instant", c'est un poète maintenant qui la fait apparaître. Mais alors..., avec l'instant, il n'y aurait pas seulement anguille sous roche, mais deux —à moins que ce ne soit une anguille bicéphale, ce qu'il faudra examiner très sérieusement.

L'instant selon Paul Valéry ⁽¹⁰³⁾

(Typographie et alinéas des *Cahiers* respectés du mieux possible.)

Cahiers (I) : Ego

- ... le *temps* (qui s'oppose à l'instant) [...].

Cahiers (I) : Ego scriptor

- ... le plus fidèle, le plus mobile, le plus vrai, l'instant.

Cahiers (I) : Temps

- Dire que le temps nous semble long, c'est dire que l'instant nous est sensible comme une excitation non compensée. Nous ressentons l'intervalle, la différence entre le tout et la partie, entre la puissance et la résistance [...]
- L'instant comme le point est donc une sorte de sensation et non une grandeur. Quelle que soit l'importance, le détail, le nombre de choses qui adhèrent à cette sensation, elles y sont liées. C'est le temps de voir sans reconnaître —et aussi le temps d'agir sans pouvoir interrompre l'acte.

Cahiers (II) : Éros

- Le "Moi" est un mythe grossier —tandis que ce qui est observable, c'est l'*instant* ou plus exactement le QUANTUM QUALE, le *tout* instantané —et sa structure instable.
- ... l'absolu de l'instant.

Cahiers (II) : Poèmes et P.P.A. [ce sigle désigne pour l'auteur ses "Petits Poèmes Abstracts"]

- Je me trouvais hors de toute entreprise [...] prêt et tranquille, couché sur la ligne de partage du temps
Sachant bien au reste que les deux royaumes communiquaient par en-dessous, par en-dessus et que je n'étais maître que de l'instant, Maître illusoire, mais instant admirable —
la conscience de cet illusoire même faisant partie de cette puissance réelle, et de sa vanité également réelle. [Voir texte]
Tout puissant, tout clairvoyant, tout rien.
- Le résumé de soi. Instants résumés ou de sommation.
- C'est au réveil, au matin, que l'âme se sent étrange —entre passé et avenir [...] cet instant, cet effet, cette illusion de Moi pur [...].
- ... Ce moment, triomphe du suspens de la possibilité.
- ... substituant à l'espace l'ordre et au temps une éternité.
- Cet animal [l'homme] a la propriété bizarre de développer ses moyens et son *instant*. L'instant étant ici le nœud des transmissions, comme de l'œil au pied et du présent au passé et au prochain.

Cahiers (II) : Science

- En somme, *ce qui se conserve* se réduit à l'*instant-événement*. (Mollusque de référence d'Einstein).

Une dernière remarque : l'association établie (sous "Poèmes et P.P.A.", aux 2/3 de l'encadré) entre "conscience" et "illusoire" ainsi que celle établie entre "vanité" et "réelle" sont audacieuses pour un penseur occidental, surtout en cette première moitié du XXème siècle, audacieuses parce qu'elles appellent l'une et l'autre à une logique non aristotélicienne.

Avant de tirer conclusion de cet exercice, il faut rappeler que Valéry, tout épris de science qu'il fut, a fait œuvre de poète et de poète seulement. Il était épris de science comme tel de ses collègues était épris de botanique : sans rien entendre à la morphologie florale ni à la pollinisation. Or donc, ce poète a pressenti et abordé, à propos de l'instant, quasiment tous les aspects savamment traités, avant ou après lui, par deux autres catégories d'humains parmi les plus renommées : les philosophes et les scientifiques.

A vous de tenir cette conclusion pour anodine ou puissante.

Dimanche matin

Ce qui suit a été écrit séparément comme une nouvelle (demeurée inédite). Le narrateur, un banquier prétentieux, ne saurait être confondu avec l'auteur du présent Éloge.

Au demeurant, ce banquier est une personnalité attachante : tout infatué qu'il soit de sa personne, il fait montre de sensibilité et d'humour, voire de subtilité. Voyez par exemple, un peu plus loin, sa remarque sur la façon de croiser quelqu'un dans la rue : un psychologue professionnel en aurait déjà fait un "comportement d'identification-évitement". (Note de l'auteur)

Il faut bien le dire, Beethoven a beaucoup compté pour moi quand j'étais jeune. Les souvenirs d'enfance sont vraiment curieux ! Par la suite, je suis devenu un homme d'affaires assez important, j'ai des appuis politiques et, bien sûr, dans ce genre de choses, on ne plaisante pas.

Je ne suis pas ce que l'on appelle un sentimental mais j'aime bien m'arrêter quelquefois sur des anecdotes : cela distrait.

J'avais dans les dix ans quand j'ai entendu parler de Beethoven, ceci avant d'écouter sa musique. Mon père, un homme fort et décidé comme doit l'être un père, me racontait que, libéré après une guerre que l'on devinait héroïque, et de passage à Paris, il s'était offert, au tarif réduit "Militaires", une place de concert au théâtre des Champs-Élysées et qu'il avait fondu en larmes aux accents de la Neuvième symphonie. Qu'un homme aussi puissant que mon père pût pleurer —et pleurer en écoutant de la musique— voilà qui m'avait empli de circonspection vis-à-vis du buste chevelu et boudeur placé sur le piano de ma grand-mère.

Plus tard, au lycée, le professeur de musique avait, un jour, apporté en classe ce que l'on appelait alors un électrophone (un des tout premiers car ceci se passait vers 1950) ; nous étions prêts

à tout de la part de cet homme d'avant-garde et, au demeurant, redouté. Il s'appelait Rabachon mais, tandis que tous les noms de professeur sont hautement vulnérables, ce nom-là était aussi sacré que le nom de dieu dans les religions, on ne le prononçait que du bout des lèvres. Aux dires d'un grand, dans la classe d'après le bac, M. Rabachon dirigeait, le samedi soir, l'orchestre du Café de France ! J'ai bénéficié passagèrement de sa considération pour deux raisons : une voix prometteuse mais surtout, l'oreille absolue ; en effet, les yeux fermés, je savais nommer la note que M. Rabachon jouait au piano, à la stupeur de mes condisciples (cette facilité m'est restée et fait toujours son effet). Mais ma voix a mué et, s'en étant aperçu, le maître s'est instantanément désintéressé de mon cas.

Pour en revenir à l'expérience de l'électrophone, nous l'avons accueillie avec intérêt car elle ne pouvait pas être plus pénible que l'apprentissage du solfège ; le disque choisi (on disait "microsillon", c'était d'avant-garde) s'avéra être une symphonie de Beethoven, non pas la grande Neuvième mais la sixième dite Pastorale. Il nous fut bien précisé que l'auteur n'avait pas voulu, par cette œuvre, décrire une sortie à la campagne mais, plus subtilement, les impressions produites par la campagne sur le promeneur. De fait, l'impression sur l'homme d'affaires que je n'étais pas encore fut mitigée. L'appareil de M. Rabachon devait ferrailer ferme. Notre salle de classe, située à la périphérie de l'établissement, donnait sur un terrain vague et, une fenêtre étant ouverte, les chants d'oiseaux naturels et artificiels se mêlaient parfois. Je me disais que la réalité est parfois ambiguë. Et je me souviens encore du principe beethovénien des *Stimmungen*^(*) que M. Rabachon nous avait exposé. Les *Stimmungen*, je l'ai expliqué aux enfants pour leur montrer que j'ai étudié l'allemand avant eux,

(*) Notre banquier révèle une étonnante culture ! "Stimmung" signifie : accord (vocal, musical) et, par extension : disposition, humeur. Beethoven était familier de cette notion ; après lui, les Romantiques, puis Nietzsche, puis Heidegger... Une page de jeunesse de Nietzsche, qui était également pianiste et compositeur, traite des dispositions et des accords de l'âme : voir dans mon *Jardin de philosophie sauvage* à "Humeurs de l'âme". (Note de l'auteur)

c'est un truc de Romantiques, ce sont en quelque sorte les humeurs passagères, les dispositions d'esprit.

Plus tard encore, à l'Université et comme tout étudiant de bonne famille, je me suis constitué une culture artistique de base. Une place de théâtre ou de concert était aussi l'appât irrésistible pour draguer les jeunes bourgeoises. Je me souviens tout de même avoir très vite préféré la musique de chambre, plus concentrée et plus austère, aux vacarmes orchestraux, et ceci valait tout particulièrement pour Beethoven : ses sonates et ses quatuors oui, mais non merci pour les flonflons que l'on peut bien, disais-je à mes amies extasiées, confier à la fanfare municipale. J'entretenais cependant un faible pour une symphonie et une seule, la quatrième. Peu connue, occultée entre les deux célébrités que sont la troisième (supposée "Héroïque") et la cinquième ("Le destin", pour une meilleure commercialisation sans doute), j'en faisais une véritable source au sens littéral : quelque chose de créatif et de désaltérant.

*

**

Plus de cinquante ans sont passés sur tout cela. Il y a un temps pour la jeunesse romantique, il y a un temps pour les affaires. J'espère bien que mon plus jeune fils, Armand, comprendra cela avant qu'il ne soit trop tard, lui qui veut se diriger vers une carrière artistique. Ses aînés n'ont pas trop mal réussi bien que Louis-Serge, qui a épousé une Thaïlandaise, soit à moitié converti au bouddhisme ; mais ils sont libres, après tout.

Il y a quelquefois de la musique à la maison mais je m'échappe rapidement, surtout depuis qu'une affection particulière, une sorte d'hyperacousie à laquelle les spécialistes ne veulent rien comprendre, me rend pénible tout ce qui est sonore, son ou voix. A ce propos, ce pauvre Beethoven a dû être bien handicapé sur la fin de sa vie ; mais ces gens-là ont la musique, comme qui dirait, dans la peau et doivent la sentir de l'intérieur. C'est exactement, d'ailleurs, ce qu'a montré un médecin et historien : Beethoven était sourd comme un pot mais il éprouvait

toutes les sensations auditives possibles ; ce n'était donc pas si grave que cela et je suis peut-être plus handicapé que lui.

Pour être franc, la musique m'est devenue plutôt désagréable et je ne me dérangerais certainement plus pour aller, délibérément, en écouter, à plus forte raison s'il faut payer des places à toute la maisonnée.

Pour goûter le piquant de mon anecdote, sachez qu'avant-hier, comme je rentrais de la Banque, Armand écoutait dans sa chambre, à plein volume, quelque chose que j'ai tout de suite reconnu : cette fameuse quatrième symphonie. Mais comme on peut changer ! Loin de retrouver la ferveur de mes jeunes années, j'ai trouvé cela pompier au possible, et d'une naïveté ! Somme toute, cette involontaire traversée du temps aura été, dirais-je, contre-proustienne. Fuyant le passé, je me suis vite rendu dans mon bureau. Puis deux jours ont passé.

*

**

J'aime bien les dimanches matins, en général. En écrivant ceci, j'hésite sur le *s* de ces deux mots : en fait, c'est le trait d'union qu'il faudrait : les "dimanche-matins", car un dimanche matin est une entité, pour deux raisons : primo, il n'engage pas le reste du dimanche (le déjeuner, l'après-midi et la soirée, qui peuvent être très différents, voire mortels) ; secundo, la matinée du dimanche diffère évidemment de celle de tous les autres jours.

Le dimanche matin peut rater quand il n'apporte qu'une trêve entre deux semaines, quand on reste coincé entre les difficultés de la précédente et les soucis de la prochaine. Personnellement, j'ai beau peser cent-cinq kilos et avoir du bien au soleil, ainsi que des réserves à l'ombre, il faut bien dire que je ne commande pas tout. Ainsi, certains dimanches matins ne m'apportent pas de satisfaction autre que celle de savoir que l'on ne pourra pas m'embêter comme les autres jours ; ces dimanches-là, avis à la famille, ne pas m'embêter non plus !

Mais, plus souvent, le dimanche matin se montre en positif : la liberté, tout simplement, avec une sorte de joie naturelle et tout de même idiote, quand on y réfléchit, car sans raison ni raisons. Le

choix entre ces situations — je ne vais tout de même pas parler d'états d'âme, je ne suis pas un rêveur — sont aussi imprévisibles que la météo.

*

* *

Pour en arriver à mon histoire, dimanche dernier faisait plutôt partie des bons quand j'ai mis la laisse au chien pour la promenade habituelle. Car j'ai tout de même pris mes distances avec les rites, depuis quelques années ; mon épouse n'en dit trop rien et réussit encore à traîner Armand à la messe, ce qui me vaut deux heures de liberté. Or donc, dimanche dernier, dès le premier coin de rue, voilà que quelque chose s'installe dans ma tête. Pas une réflexion, pas non plus ni l'idée d'une affaire à relancer ou à monter (mes meilleurs coups, je crois bien qu'ils sont nés un dimanche matin), mais quelque chose de très inhabituel, un air de musique ! J'ai probablement continué de marcher pendant cinq minutes avant d'en prendre conscience. Cela avait dû commencer par une infiltration, comme la fuite d'eau sous l'évier, qui reste longtemps inaperçue. Mais très vite, comme j'atteignais le boulevard, ce fut l'inondation. Et quel air de musique donc ? la quatrième symphonie, évidemment !

Je suis littéralement envahi. Plus curieusement encore, en y repensant, je n'ai pas cherché à me libérer alors que, il faut bien le dire, je ne suis pas homme à me laisser embobiner. Au lieu de réagir, comme on écarte une mouche importune, voilà que je tente de reproduire cet air : comme un officier qui passerait à l'ennemi (or je suis aussi Commandant de réserve). Cette musique que l'on joue dans ma tête, je tente de la siffler, de la fredonner, et même de la chançonner. Par bonheur, le boulevard est désert en ce petit matin mais je dévie dans la première rue pour plus de sûreté.

Tous mes essais d'interprétation s'avèrent affligeants, tandis que la symphonie continue de se jouer. Elle déroule ses notes d'une manière plus explicite et plus impérative qu'un article de loi ou une page de budget. Je suis obligé d'arrêter mes pas, ce qui ne se fait pas dans la rue sans raison majeure. De par mon éducation, je sais que la rue sert, d'une part à aligner des maisons, d'autre part

à se déplacer, et rien d'autre : on ne se laisse pas distraire, on ne traîne pas, on ne regarde pas les gens que l'on ne connaît pas. A propos, l'avez-vous remarqué ? Sur le point de croiser quelqu'un, on lui jette d'abord un coup d'œil de loin pour savoir si on le connaît et, le cas échéant, on prépare une salutation ; s'il est inconnu, on ne le regarde plus et c'est ainsi que l'on se protège de la promiscuité.

Et voilà que je m'immobilise sur un trottoir pour, comment dire, gosio-nasiller. Cela se passe, bouche fermée entre la trachée-artère et la base du crâne ; c'est d'un ridicule achevé et c'est presque douloureux. Cet idiot de chien s'est mis à gronder comme s'il me croyait menacé. Mais j'y suis, je *suis* (verbe *être*) l'andante de la quatrième symphonie de Beethoven. (L'andante, car je viens de vérifier sur le disque d'Armand et, pour le si bémol, on peut me faire confiance.) Mon interprétation secrète n'est pas seulement une des meilleures des deux derniers siècles, c'est la meilleure mais, puisque d'autres que moi ont pu, comme moi, réussir l'impossible, disons que c'est l'une des interprétations exactes et parfaites qui ont été données de cette œuvre depuis sa création à Vienne le 7 mars 1807.

Au cours de cette prestation oto-rhino-laryngologique, j'ai pleinement mesuré les difficultés de l'entreprise. C'était une gageure, j'ai pris des risques fous. Comment, en même temps, suivre le message des notes, reproduire chacune d'elles et les enchaîner avec une précision telle que le moindre laisser-aller sur un décibel ou sur une milliseconde ou sur un comma (le comma est la neuvième partie du ton, il y en a neuf entre le do et le ré) fiche tout par terre ? Comment maîtriser à ce point le monde physique tout en demeurant sur le nuage ? Comment, dans le même instant, assurer chaque note et assumer sa place dans toute l'œuvre, en amont et en aval du flot ? (Tiens, assumer et assurer, je replacerai cela à l'occasion). Au cours d'un dîner récent, à la maison, Armand citait un mot de Jean Cocteau, je crois : "Une ligne est en danger de mort tout le long de son parcours." ; sur le moment, j'ai souri avec indulgence. Mais c'est bien vrai, pour le musicien, pour le peintre, pour l'écrivain, pour tout poète au sens originel (créer), même combat. Et ce qui est vrai du créateur vaut tout autant pour l'interprète : un prodigieux exercice de corde

raide, un exercice que j'ai accompli, ce jour-là, magistralement mais sans témoin —heureusement !

Je retrouvais ainsi, cinquante ans après, comme l'on peut rencontrer un très ancien camarade, la quatrième symphonie de mon adolescence. Cependant, alors qu'on ne reconnaît absolument pas l'ami d'un demi-siècle et qu'on ne l'identifie que sur la foi d'informations d'ordre historique (son nom, son âge, le lieu de vacances communes), je retrouvais ma symphonie telle qu'en elle-même et bien mieux que cela. Comme si le temps n'existait pas ou, plutôt, comme s'il avait fait son œuvre et "nettoyé" plein de choses, comme si encore j'avais évolué (car, matériellement, la symphonie elle-même n'a pas pu changer). Que j'aie évolué, c'est certain, mais tout de même pas dans le genre sentimental !

Or ce morceau de musique m'apparaissait comme plus réel que le bout de ma chaussure, les émotions —comment dire ? les *Stimmungen*, peut-être— qu'y exprime Beethoven m'apparaissaient plus exactes qu'un bilan annuel : un mélange rigoureux de volonté et de tendresse, l'émotion devant quelque chose qui naît (il paraît que l'ami Ludwig était amoureux d'une comtesse Thérèse, à cette époque), la petite flamme qui court sur les braises et qui, l'instant suivant, va déclencher un brasier..., une tendresse sacrée, voilà le truc de ce fameux andante !

C'est à ce moment que j'ai aperçu, de dos, le conseiller d'Anglade, un vieil ami qui aime à faire son marché dan le coin le dimanche, en toute simplicité, et qui doit activer ma promotion dans l'ordre du Mérite national. J'ai ralenti puis obliqué, n'étant pas d'humeur à bavarder ; et tant pis pour le bouton sur canapé, il attendra, me suis-je dit.

*

**

Décidément, bien des choses peuvent survenir dans notre tête quand nous lui en laissons la fantaisie. Dans la logique de cette aventure, on en arriverait à croire que les sentiments sont réels et que le monde matériel n'est qu'apparence et mouvance ; en somme, une véritable inversion du mode de pensée quotidien !

Comme si une mélodie était plus réelle que le violon ! Il faut avouer que, en un sens, la mélodie est plus durable : elle peut bien perdurer jusqu'à la fin de l'univers (si celui-ci a une fin) tandis que le violon va vite redevenir carbone, d'une manière ou d'une autre. Louis-Serge nous sert parfois des billevesées de cette sauce au dîner. Évidemment, ce ne sont pas là des choses que je raconte à mon Conseil d'administration, il fallait un dimanche matin pour cela.

Plus raisonnablement, mais c'est bigrement plus inquiétant, il me faudrait envisager que, pour quelque raison physiologique ou pathologique, je pourrais virer prématurément au gâtisme. Mais tout ceci va rester entre moi et mon chien, qui a déjà oublié le spectacle insolite de ce Monsieur respectable, planté sur un trottoir et vocalisant comme un clochard.

L'évasion du cardinal de Retz (*)

Le récit ⁽¹⁰⁴⁾

Chez les Gondi, l'archevêché de Paris était devenu une charge de famille, transmise d'oncle à neveu depuis trois générations ; de ce fait, Jean-François Paul de Gondi (1613-1679) était promis dès l'enfance à la carrière ecclésiastique. Il fut abbé (lire : titulaire de plusieurs abbayes) à neuf ans, chanoine de Notre-Dame de Paris à quatorze. Il diffère néanmoins à prendre les ordres et sa jeunesse est faite tout à la fois d'études brillantes, d'intrigues amoureuses et de duels. Sa première œuvre littéraire, une *Histoire de la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque*, écrite vers dix-huit ans, est l'apologie d'un séduisant conspirateur génois. Richelieu trouvera cette œuvre de fort mauvais genre. Effectivement, passant aux actes, le jeune Gondi participe au soulèvement du comte de Soissons, puis à un autre complot avorté contre le Cardinal. Après quoi, il se met à songer sérieusement à la succession de son oncle : d'abord, être nommé coadjuteur de celui-ci. Mais le même Richelieu, qui a toutes les raisons de se méfier du jeune intrigant, ne veut rien entendre. La chose se fera donc après la mort du cardinal-ministre : en 1644, Gondi se voit en même temps ordonné prêtre et consacré évêque de Corinthe "*in partibus*", coadjuteur de l'archevêque de Paris. D'emblée, il prend son rôle au sérieux, sans trop d'égards pour son supérieur, flattant ses diocésains par des prodigalités et des bonnes mines, affichant bien haut ses prérogatives à la Cour.

(*) Publié initialement dans *Les temps modernes*, 39^{ème} année, n° 434 (1982) avec un sous-titre : "Éléments pour une théorie physique de l'événement historique". Pour seules modifications, on a corrigé quelques coquilles et ajouté des alinéas au sens exact de : séparations entre paragraphes.

Tout allait mal en France depuis la mort de Louis XIII. Le Roi-Soleil est mineur, la régente est impopulaire, le ministre a dû réprimer des révoltes. On est en guerre avec l'Autriche et avec l'Espagne. Les finances ne sont qu'expédients : nouvelles taxes, rentes diminuées. Chômage dans le textile, récoltes désastreuses. Et l'on s'est aperçu que la France n'a pas de constitution écrite ; Parlement, Conseil de régence, intendants, lit de justice, toutes les juridictions sont en effervescence. Des parlementaires effrontés parlent de soumettre un train de réformes à la reine. Est-ce donc la guerre civile, comme en Angleterre où Cromwell vient de l'emporter sur les troupes royales ? La reine joue et gaffe en faisant arrêter les magistrats les plus bruyants. Le bon peuple de Paris se soulève, ce sont les trois journées de barricades d'août 1648, confuses plus que glorieuses ; c'est la Fronde !

C'est aussi le premier rôle politique notoire de notre coadjuteur, qui conservera la vedette pendant ces quatre années de troubles et ne sera pas loin, à deux reprises au moins, de supplanter le nouveau cardinal-ministre, Mazarin. (L'a-t-il voulu ? En tout cas, il l'a tenté.) Mais il n'est pas question de raconter ici, ni même de résumer, une période si foisonnante en événements, en conflits et en personnages. Il faut seulement dire que, dans les renversements d'alliance —ceux de Condé et de Turenne sont bien connus—, Gondi est le plus versatile de tous. Il louvoie pendant quatre ans entre "les Princes", la reine-mère, Mazarin, le Parlement et les Parisiens, tantôt honni et tantôt adulé par les uns et par les autres. Il prêche en chaire, harangue la foule et caracole parmi les troupes. La souplesse politique, il la pousse à l'extrême et c'est là un euphémisme ; on pourrait dire, plus irrévérencieusement, qu'il change de parti comme de soutane. Malgré sa haine pour Mazarin qu'il contribue à chasser du pays, il négocie le retour de celui-ci contre la promesse du cardinalat. (Ici, une parenthèse : c'est vers la fin de la Fronde, en février 1652, que le coadjuteur obtient le chapeau tant désiré, faisant notamment jouer à cette fin l'inimitié du pape pour Mazarin. Gondi s'appellera désormais le cardinal de Retz [ou de Rais], du nom de la branche française de sa famille.)

Cardinal ou non, il esquive plusieurs tentatives d'enlèvement et une lapidation publique. Lors d'une séance au Parlement, le duc de La Rochefoucauld, plus prosaïque encore que dans ses *Mémoires*,

coince son collègue dans l'entrebâillement d'une porte et incite la compagnie à lui percer le corps.

Mais tout se tasse, même une Fronde. En octobre 1652, le jeune roi rentre à Paris où il est acclamé, et Mazarin l'y rejoint quatre mois après. Lassitude et politique, l'amnistie est presque générale, sauf une demi-douzaine d'exils et de disgrâces. Retz se tient coi quelque temps. Le restera-t-il ? L'immunité de sa haute fonction ecclésiastique le lui permettrait sans doute. On parle aussi de l'affecter pendant trois ans à Rome mais les pourparlers échouent. Le 19 décembre 1652, il n'y tient plus et, faisant fi de quelques avertissements amicaux, décide de se montrer à la Cour. Comme il attendait l'audience royale au Louvre, on l'arrête en douceur dans une antichambre et on le conduit sans coup férir au donjon de Vincennes.

Le cardinal incarcéré, se pose le problème du jugement. Quelle instance est donc compétente ? Le pape réclame son fils, que la France refuse d'abandonner à une "juridiction étrangère". Une solution serait de faire juger Retz à Rome par un tribunal agréé du roi de France, mais celui-ci et Mazarin (ou : Mazarin et celui-ci) posent la condition dont ils ne démordront plus : Retz doit démissionner de la coadjutorerie et renoncer à la succession de son oncle. Précisément, l'archevêque octogénaire vient à mourir, le 21 mars 1654. Mazarin avait bien prévu une manœuvre pour empêcher le prisonnier de faire valoir ses droits, mais on le prend de court : quelques heures après le décès du prélat et quelques heures avant que l'envoyé ministériel ait pu se manifester, le chapitre de Notre-Dame reçoit une procuration, dûment signée, par laquelle Retz autorise un prêtre de service à prendre possession en son nom de l'archevêché ; ce qui est fait séance tenante au son d'un joyeux *Te Deum*.

On essaiera alors d'acheter sa démission au nouvel archevêque : sept abbayes contre Notre-Dame... Retz refuse d'abord, puis, affaibli ou malade, désespéré par quinze mois d'incarcération, signe sa démission (28 mars 1654). Dans l'attente des bulles papales qui doivent régulariser la situation, le cardinal est transféré au château de Nantes.

*
* *

Il convient à partir de ce moment de resserrer la trame du récit.

Le régime de la nouvelle prison est à la fois rigoureux et humanitaire. Notre cardinal est constamment surveillé — par des gardes dans ses appartements et par des sentinelles lors des promenades autorisées sur les remparts. Cependant, ses domestiques sont libres et toutes les visites sont permises ; le prélat reçoit des dames en particulier et se fait donner la comédie. Au demeurant, ses affaires ne s'arrangent pas. Un prêtre qui lui est acquis, l'abbé Charrier, s'entremet auprès du pape. Celui-ci, faisant valoir que la démission n'a pas été librement exprimée, refuse de donner son quitus. Il veut s'entretenir avec le démissionnaire en personne ! Le roi menace alors de raidir le régime de la détention, de transférer le prisonnier à Brest. Chacun se bute. L'infortuné maréchal de La Meilleraye, chargé de la garde du cardinal, est en proie à des crises de goutte psychosomatiques. On presse Retz de s'évader. Un premier projet échoue (comme avaient échoué deux tentatives à Vincennes). Le second va réussir.

Le 8 août 1654, à l'heure de la promenade sur le bastion, Retz déjoue l'attention des six gardes en leur faisant offrir à boire (cela marche donc toujours !) ainsi que des deux plus proches sentinelles, et dispose sa trop voyante simarre et sa calotte sur un prie-Dieu de manière à donner l'illusion d'une silhouette en prière. Aidé de deux complices, il entreprend de se faire descendre par une corde le long de la muraille, haute d'une quinzaine de mètres. Malchance, deux pages l'aperçoivent du bas et s'époumonent à appeler les gardes. Est-ce perdu ? Non, car les interpellés croient qu'on leur désigne un moine qui patauge ou se noie dans la Loire. Nouveau péril, une sentinelle a tout de même vu le prélat accroché à son filin et allume la mèche de son fusil sans cérémonie.

— Coquin, lui crie alors Retz, si tu tires, je te fais pendre !

Interloquée, la sentinelle suspend son geste. Le cardinal touche terre parmi des bras amis, et l'on s'en va au galop.

Tous les relais, au nombre de quarante-deux, ayant été posés, le cardinal se faisait fort de gagner Paris avant même que

son évasion n'y soit connue. Là, tout était possible : l'archevêché, bien sûr, mais pourquoi pas le ministère ?

Hélas, dans les faubourgs de Nantes, c'est la malencontreuse chute de cheval. La monture du cardinal est éblouie par le reflet d'une arme et fait un écart terrible au passage d'une poterne. Le cavalier, qui manquait certes d'entraînement, se fracasse l'épaule. On le remet à cheval et la petite troupe passe la Loire. Pour ce faire, un acolyte jouera de cape et d'épée : il tient en respect au bout d'un pistolet un détachement des poursuivants et, d'une seconde arme dans l'autre main, contraint un batelier à prêter ses services ⁽¹⁰⁵⁾. Les fuyards traversent donc le fleuve tandis que les poursuivants restent sur la rive. Le gros des troupes de La Meilleraye, arrivé peu après, ne trouve pas davantage de passeur et s'en retourne penaud.

Mais Retz souffre mille morts. Sur l'autre bord, on ne peut que le cacher dans une meule de foin où il étouffera pendant sept heures, dans l'attente des renforts ; plus loin, à Beaupréau, il croupira neuf heures dans une cave inondée pendant que lesdits renforts se concertent. Que faire maintenant ? Il n'est plus question de Paris. Les terres familiales sont proches... C'est ainsi qu'une tante et un grand-oncle habitant le château de Machecoul voient débarquer chez eux notre estropié accompagné d'un petit millier de gens. L'accueil manque totalement de chaleur car, outre le remue-ménage, on craint les représailles royales —lesquelles ne tarderont pas (les revenus du duc de Machecoul séquestrés ; le père du cardinal, qui pourtant s'est fait moine, exilé). La tante se permet d'ironiser sur la blessure de son neveu ; en fait, mal soignée à Machecoul, cette fracture ne sera jamais réduite convenablement. Au bout de trois jours, il est décidé de gagner Belle-Île, autre propriété de famille. Une quarantaine de personnes s'embarquent sur trois chaloupes (la mer est à trois lieues de Machecoul) dans la nuit du 14 au 15 août.

La traversée n'est pas sans histoires : mauvais temps, anicroches au Croisic, pirates. A Belle-Île, où l'on touche le 18, l'accueil n'est guère plus chaleureux. Retz pense alors prendre un bateau pour la Hollande, puis se décide pour Saint-Sébastien, en Espagne, le but final étant Rome. Mais il faudra se contenter d'une barque de pêcheurs et de quatre compagnons seulement. En guise de viatique —l'argent manquant à tout le monde—, les fidèles du

cardinal font remplir l'embarcation de sardines qui pourront être vendues à l'arrivée. C'est en quatre jours que l'on traversera le golfe de Gascogne, ayant successivement laissé choir la boussole à la mer, essuyé un orage, échappé à des Turcs et reçu une canonnade d'un bâtiment non identifié. A Saint-Sébastien (12 septembre), Retz est accueilli très civilement par les autorités locales. On l'héberge confortablement, on lui offre de l'argent dont il est fort démuné. Ne voulant trop se compromettre, Retz prend le minimum de ce qui lui est offert et, par ailleurs, fait vendre sa cargaison de sardines... (Non, les commentaires se feront plus tard.) Il est aussi question à Saint-Sébastien d'une alliance avec Condé et avec les Espagnols contre Mazarin. Madrid multiplie les avances à l'archevêque mais celui-ci les décline : il ne demandera qu'à traverser le pays et s'embarquer pour l'Italie, ce qu'on lui accorde sans difficultés. Le voyage se fera dans une litière aux armes de Philippe IV (Retz souffre toujours de son épaule) par Pampelune, Tudela, Saragosse et Vinaroz. Dans la seconde de ces villes, Retz tombe dans une jacquerie et manque d'être lynché comme espion ; à l'étape suivante, une autre méprise lui vaut d'être acclamé comme roi d'Angleterre. Arrivé sur la côte, ce n'est rien moins qu'une galère-amiral de 650 hommes que l'on met à sa disposition.

Franchir la Méditerranée prendra dix-huit jours, dont trois jours d'escale à Majorque et quatre à Minorque du fait du mauvais temps. Retz conservera de ces deux îles, qui le reçurent princièrement, des souvenirs fastueux. Cependant, le reste du voyage lui donne d'autres émotions. Entre la Corse et la Sardaigne, la galère touche un haut-fond et s'y échoue ; ce que voyant, les galériens tentent une mutinerie, que l'on réprime. Voulant mettre son hôte à l'abri de l'émeute, le capitaine le fait débarquer sur un récif à peine émergé autour duquel une poignée de mousquetaires montent la garde contre d'éventuels pilleurs d'épaves et autres bandits corses —mousquetaires, qui barbotant, qui nageotant. Le navire est finalement remis à flot mais, peu après, c'est une escadre française qu'il faut éviter. Puis une tempête : une de plus depuis Le Croisic, mais manifestement la plus violente, qui jette toute la galère en prière. On parvient à s'abriter sous l'île d'Elbe. Et c'est Piombino, sur la côte toscane, le 3 novembre 1654.

*

* *

On peut arrêter là le récit de l'évasion, comme Retz le fait lui-même dans ses *Mémoires* (fin de la deuxième partie). En effet, le fugitif sera à Rome à la fin du même mois, après des contretemps divers mais bénins — si l'on excepte le torrent en crue où il dit avoir risqué la noyade.

Toutefois, si c'est là la fin de mon histoire, ce n'est pas celle du cardinal, laquelle ne mérite pas d'être tronquée. Voici donc la suite, à grands traits.

Le pape Innocent X a fort bien accueilli son cardinal. Il le loge, le pensionne, parle de l'adopter pour neveu..., mais meurt en quelques semaines (7 janvier 1655). Pendant le conclave, Retz s'emploie à faire élire un ennemi de Mazarin qui prendra le nom d'Alexandre VII. S'étant installé dans un palais romain, Retz mène grand train. Cependant, la haine ministérielle et royale le poursuit, d'autant plus que notre homme, sitôt sorti de Nantes, s'était empressé de récuser sa démission, disant à juste titre que celle-ci lui avait été extorquée. Louis XIV presse le nouveau pape de faire juger le transfuge. Alexandre tergiverse. C'est la petite guerre des manifestes et des édits entre Rome et Paris. C'est aussi la confusion dans le clergé français : un évêque en excommunie un autre pour avoir obéi au roi et non à l'archevêque —ou le contraire. Peu à peu pourtant, c'est Louis XIV qui l'emporte en France et amène le chapitre de Notre-Dame à désavouer son évêque. Peu à peu aussi le pape, oublieux du service rendu, à moins qu'il ne s'en souvint trop, lâche son cardinal et, suprême amertume pour ce dernier, lui conseille de se démettre de l'archevêché ! Ulcéré et désespéré, Retz quitte Rome (juillet 1656), sans avoir été jugé et sans avoir démissionné.

Et commence une errance de plus de cinq années à travers la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande surtout et l'Angleterre. Retz, sous des pseudonymes, vivra de manière peu ecclésiastique dans des auberges de toutes catégories. Il intriguera avec le prince de Condé, qui le doublera. Il offrira peut-être ses services pour le rétablissement des Stuart. Il lancera de temps à autre un manifeste faisant valoir ses droits et réclamant réparation. A la mort de Mazarin

(9 mars 1660), Louis XIV reprend l'offensive de plus belle : démission et jugement pour ce dangereux intrigant qui, pendant la Fronde, a fait peur au grand roi quand le grand roi était petit ! En échange de sa démission, on offre à Retz le retour en France et la liberté, assortis de revenus équivalents à ceux de Notre-Dame. Le cardinal n'a plus le sou et, on peut le supposer, ce vagabondage l'a miné. Il accepte finalement la transaction et, le 14 février 1662, près de huit ans après qu'il eut quitté la France sur le sardinier de Belle-Île, rentre au pays pour se démettre de son archevêché.

Non admis encore à Paris, Retz (qui demeure cardinal) aménage son château de Commercy avec bibliothèque, jardin, ménagerie, vivier, maître de musique et tout le personnel à l'avenant. Il reçoit beaucoup, en même temps que, sur le conseil de Mme de Sévigné, il commence à rédiger ses *Mémoires*. Il ne désespère pas de rentrer en grâce. Effectivement, le roi semble lui en offrir plusieurs fois l'occasion :

— lors de l'affaire dite "des gardes suisses" (grave incident entre la France et la papauté), Retz sollicité par son roi fait un rapport judicieux et très apprécié... qui ne lui vaut qu'un remerciement poli du souverain ;

— un autre différend s'étant élevé avec le pape au sujet de certaines thèses soutenues en Sorbonne, Colbert dépêche Retz en mission à Rome : mission remplie, froid remerciement encore ;

— et par trois fois, Retz sera envoyé au conclave pour faire élire un pontife francophile ! (La troisième fois, souffrant, il part en rechignant et réussit néanmoins splendidement.) En 1667, ce sera Clément IX, en 1669-1670 Clément X, en 1676 Innocent XI. Oui, Retz a fait élire quatre papes (on a déjà mentionné Alexandre VII) et il a lui-même obtenu des voix dans les conclaves. Ces signalés services ne fléchiront pas davantage Louis XIV.

Aussi Retz finit-il par se décourager, au point de boudier ouvertement le roi lorsque celui-ci vient à passer près de Commercy. Le cardinal mène une vie de plus en plus monacale. Il émet le vœu de se démettre de la pourpre (demande transmise par Louis XIV avec... avis très favorable), mais le Saint-Père refuse. Il se consacre à des bonnes œuvres. Il entreprend aussi, avec une touchante bonne volonté, de rembourser ses dettes, qui sont colossales. Après avoir séjourné parmi les bénédictins de Saint-Mihiel,

il s'est retiré dans sa propre abbaye de Saint-Denis et meurt très religieusement en août 1679.

Le personnage

Avant de passer aux commentaires, c'est-à-dire à l'analyse subjective des événements que l'on vient de rapporter, une transition vient à propos : parlons un peu du caractère de notre cardinal — objectivement encore, si faire se peut.

Ses amis le disaient attentionné, fin, délicat, généreux ou prodigue, charmeur et charmant, d'esprit vif et pénétrant. Pour ses ennemis (entendez : aux dires de ses ennemis et à l'usage de ceux-ci), il était : cynique, fourbe, traître, menteur, venimeux, vaniteux, ainsi que veule, inconstant et pusillanime. Le physique aussi était contradictoire ; petit et myope, de teint noiraud, le cardinal n'était point beau, sinon franchement vilain, mais il avait de la grâce et de la séduction, ce dont de nombreuses dames de son temps ont convenu.

Incontestablement : Retz est fort intelligent et cultivé ; parle bien et prêche mieux encore ; recherche passionnément la gloire et l'éclat ; a l'intrigue dans le sang et le sang agité ; il est "tellement brouillé avec le calme qu'on ne devait pas espérer qu'ils puissent être ensemble en un même endroit" (Mazarin) ; il semble parfois perdre lui-même le fil de ses intrigues (comme on l'accusait de l'hérésie de Port-Royal, un pape corrigea gentiment : Gondi n'est pas janséniste, dit-il, mais simplement brouillon !). Incontestablement aussi, il se donne le beau rôle dans ses *Mémoires* et passe du même coup sous silence ses faits et gestes les moins honorables (son secrétaire, Guy Joli, a lui aussi écrit ses mémoires. Le croirait-on ? Ce ne sont pas tout à fait les mêmes...). Mais, en cela, n'est-il pas seulement un peu plus hâbleur que la moyenne des mémorialistes ?

Cependant, il y a plus "grave" ou, disons, plus intéressant. Si la récipiscence des dernières années du cardinal donne tous les gages de la sincérité, la perversité — lâchons le mot — des années précédentes n'en était pas moins sincère et délibérée. Dans son œuvre de jeunesse, Gondi professe clairement que tous les moyens sont bons, non seulement pour atteindre à un but honorable (renverser un tyran), mais aussi, tout bonnement, pour

s'assurer une "belle gloire" personnelle. Il se sait et se dit "l'âme la moins ecclésiastique de l'univers". On cite souvent ce passage véritablement effrayant des *Mémoires*, au moment de l'entrée dans les ordres :

Je pris, après six jours de réflexion, le parti de faire le mal par dessein, ce qui est sans comparaison le plus criminel devant Dieu, mais ce qui est sans doute le plus sage devant le monde : et parce qu'en le faisant ainsi l'on y met toujours des préalables, qui en couvrent une partie ; et parce que l'on évite, par ce moyen, le plus dangereux ridicule qui se puisse rencontrer dans notre profession, qui est celui de mêler à contretemps le péché dans la dévotion.

Et ses tactiques, exposées sans vergogne dans les mêmes écrits, pour séduire et pour tromper sont proprement machiavéliques. Pour clore cette question, citons le mot de Retz à l'abbé Charrier qui manœuvrait à Rome pour lui obtenir le chapeau de cardinal (entreprise dans laquelle Gondi a investi une fortune) : "Mon cher abbé —écrit-il en substance— vous êtes un grand fourbe, j'ai toute confiance en vous !"

Les remarques qui précèdent peuvent prêter à une appréciation sur la valeur morale du prélat frondeur. On peut haïr le personnage, comme on peut lui trouver beauté et rareté. "Il vivait du songe de sa vie..." : lisez la page de R. Judrin dans l'*Encyclopaedia Universalis*. Personnellement, je m'abstiens de tout jugement de valeur. Le personnage m'intéresse, voilà tout, et ce dernier trait (la fourberie délibérée) en particulier ; nous en reparlerons, d'ailleurs.

Dernière observation sur la psychologie du personnage : elle ne peut être appréhendée avec quelque profit que si l'on consent à une certaine "logique du contradictoire". Retz est à la fois pénétrant *et* naïf, lucide *et* aveuglé, intrépide *et* poltron, princier *et* mesquin, etc. Dans sa prison de Vincennes, tandis qu'il médite sur le meilleur moyen d'éliminer définitivement le Mazarin, notre cardinal écrit aussi un édifiant ouvrage de théologie. Faute d'accepter cette ambivalence, on s'aveugle et l'on bute sur un cliché banal : intrigant sans scrupules, ecclésiastique dévoyé, ou (pourquoi pas ?) schizophrène...

Et maintenant, réfléchissons sur les événements.

Les commentaires

On peut tout d'abord examiner le rôle de l'imprévu et de l'impondérable dans notre histoire. Car, si l'évasion a réussi (Retz s'est bien évadé du château de Nantes), le cours des événements a très vite été dévié par rapport aux prévisions d'un plan minutieusement établi. Il s'agissait, au sortir de la prison, de se jeter sur Paris ; non pas dans les griffes de Mazarin, mais au cœur politique de l'action. Là, porteur lui-même de la nouvelle de son évasion (ceci est essentiel), Retz pouvait tout, et il voulait beaucoup. Dans la capitale, il était attendu par ses amis autant qu'il y était craint de ses ennemis ; dans la seconde catégorie, deux ministres, sur la fausse nouvelle du retour de Retz, se seraient enfuis de Paris. Les troupes royales étaient occupées à délivrer Arras assiégé par les Espagnols. Oui, tout était possible ; la Fronde pouvait renaître de ses cendres ; Mazarin pouvait être expulsé une seconde fois ou définitivement. Citons les *Mémoires* du cardinal : "Il n'y eût rien eu de plus extraordinaire, dans notre siècle, que le succès d'une évasion comme la mienne, s'il se fût terminé à me rendre maître de la capitale du Royaume en brisant mes fers." Tant il est vrai que "tout ce qui est fort extraordinaire ne paraît possible, à ceux qui ne sont capables que de l'ordinaire, qu'après qu'il est arrivé". Hélas, malgré le succès de l'évasion proprement dite, "tout ce plan fut renversé en un moment, quoique aucune des machines sur lesquelles il était bâti n'eût manqué".

La dernière proposition est capitale. Tout ce plan fut renversé... parce que le cheval du fugitif, aveuglé par le reflet d'un pistolet, a jeté son cavalier à terre. Dès lors, Paris est fermé, la France est interdite, l'in vraisemblable équipée vers Rome va commencer. (Semblablement, notons-le, le conspirateur Jean-Louis de Fiesque, sur le point de renverser le clan des Doria, avait glissé sur une planche et, empêtré dans ses armes, s'était misérablement noyé dans le port de Gênes...). Voilà pour un imprévu des plus conséquents, mais on a vu que la suite du voyage n'a pas manqué de surprises ni de dangers.

Ceci noté (car on en tirera plus loin la leçon), laissons cette histoire nous *faire rire* comme elle le doit, considérons *l'état de créativité* qui la baigne. Un évadé suspendu à une muraille de quinze mètres, une sentinelle qui s'apprête à le tirer comme à l'exercice, c'est

dramatique ; mais le fuyard menace le soldat de le faire pendre et ce paradoxe paralyse l'action. Déjà, pendant la journée des Barricades, Retz avait usé d'un procédé semblable : jeté à terre par un pavé et comme il se relève, un émeutier pointe sur lui son mousquet. — Malheureux, si ton père te voyait ! murmure le prélat, et cette invention lui sauve la vie. Drame et humour se côtoient pendant la traversée du golfe de Gascogne, sans boussole, dans l'odeur des sardines ; quand on rencontre un navire, c'est le quiproquo (— Êtes-vous des pirates ? — Non, pas nous, et vous ?) ; une fois même, on essuie une canonnade en guise d'absolution. Et puis, à Saint-Sébastien ou dans tout autre port, a-t-on jamais vu un archevêque vendre des sardines ? Plus tard, passant incognito par Saragosse, une méprise transforme l'anonymat en bain de foule ; d'espion qu'il était la veille pour les paysans de Tudela, Retz devient roi d'Angleterre, ovationné par la foule, pressé par les jolies dames. Enfin, dans les bouches de Bonifacio où la galère s'est bêtement échouée par une mer d'huile en voulant poursuivre des supposés pirates, c'est un tableau très comique que composent le prélat juché sur un petit rocher et ses mousquetaires surnageant de leur mieux alentour.

En ces diverses occasions, une étincelle a jailli sur la trame des événements (court-circuit entre deux fils qui n'auraient pas dû se toucher..., condensation des charges en un point particulier...), cette étincelle, c'est le Rire. Il y a eu aussi, semble-t-il, *création d'information* ; en tout cas, un défi a été lancé au cours habituel des choses. La Rochefoucauld (oui, le même, l'ennemi intime de Retz) avait remarqué lui aussi "qu'il arrive quelquefois des accidents dans la vie d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer". On a vu aussi les nombreux traits par lesquels ce récit s'apparente au genre "aventures de cape et d'épée" : inédit encore, improvisation, créativité^(*).

Une troisième série d'observations concerne la *propagation de*

(*) Toutes ces péripéties semblent justiciables par excellence du mode d'expression cinématographique. Lorsqu'on tente de se les représenter mentalement, ne se croit-on pas au cinéma ? Donnez-moi quelques millions de dollars et, si M. Louis de Funès est preneur pour le rôle principal, ce sera le film de l'année ! (*Note de l'auteur* : Comme tout le chapitre, ceci a été écrit en 1982.)

l'information au fil de cette histoire. Dans le donjon de Vincennes tout d'abord : malgré les consignes très strictes données par Mazarin, l'information traverse les murs dans les deux sens. "Nonobstant le changement de trois exempts et de vingt-quatre gardes du corps qui se succédèrent dans le cours de ces quinze mois les uns aux autres, mon commerce ne fut jamais interrompu, et fut toujours aussi réglé que l'est celui de Paris à Lyon", raconte le prisonnier. Si réglé et si efficace, ce commerce, qu'il permet de devancer le roi — auquel revient pourtant le monopole de l'information — dans l'affaire de la succession de l'archevêché. Mêmes facilités à Nantes, où le régime est plus souple, il est vrai : Retz manipule à distance ce grand fourbe d'abbé Charrier à Rome, communique avec son chapitre à Paris, arrête dans le détail les modalités de son évasion.

Dans l'ensemble, les échanges du prisonnier avec l'extérieur laisseraient croire au paradoxe que, plus la contrainte est lourde, plus efficace est la communication. Paradoxe ou illusion ? Pour le savoir, il conviendrait de comparer les conditions de la communication dans les deux cas extrêmes : 1) "conditions normales", individus libres et actifs, pléthore d'information ; 2) "temps de guerre", individus contraints, pénurie d'information. Empruntons pour un instant le vocabulaire de la théorie mathématique des communications. Il est alors évident que l'efficacité de la communication est limitée dans le premier cas par la redondance, le bruit, le décodage, etc., c'est-à-dire par les aléas et les parasites inhérents à l'information, tandis que, dans le second cas, se pose avant tout l'alternative : canal ou pas de canal..., cela passe ou cela ne passe pas.

Au sujet encore de la propagation de l'information, la rapidité de la communication — plus exactement : la *vitesse de propagation* — soulève des questions. C'est un domestique de Retz qui apporte aux Espagnols de Saint-Sébastien la nouvelle de leur échec devant Arras, nouvelle qui est du plus vif intérêt pour les pourparlers qui sont alors engagés entre la cour d'Espagne, Retz et le prince de Condé (ces pourparlers échouent, mais peu importe). Et la plupart du temps au cours de ce périple, Retz devance l'information, dans la mesure où il contribue lui-même à la créer. A y réfléchir de plus près, la "vitesse" de l'information perd son sens, simplement parce que les unités de temps s'estompent. Ce

qui importe plutôt est que, dans des circonstances telles que celles de ce récit, les événements et les hommes vont aussi vite les uns que les autres. (Toute l'histoire de la Fronde, qui précède cet épisode, en est la démonstration.) On travaille alors comme "en temps réel". Si vous connaissez, en physique, le paradoxe de Langevin, voici le paradoxe du cardinal : galopant à cru sur l'événement, il se déplace aussi vite que l'information !

D'autres remarques viennent à l'esprit quand on se penche, non plus sur la seule évasion, mais sur l'ensemble de la vie du cardinal. Cette vie est si fertile, si foisonnante, si animée, si accidentée qu'elle fait naître chez le spectateur l'image mentale d'un entrechoquement continu de personnages et d'information. Cultivant un peu cette image, on perd de vue les personnages et les informations au profit des rôles et des actions. Le regard ainsi accommodé, on ne voit plus que la *trame dynamique de l'histoire*. Revenons au concret : la cour du pape, par exemple, avec trois anecdotes.

— Si Innocent X accorde à Gondi le chapeau qui lui est demandé avec tant d'insistance et au prix de quelles intrigues (sans parler du prix des bijoux offerts à la nièce du pontife), ce n'est pas par prédilection personnelle pour le jeune coadjuteur ni pour les mérites de ce dernier, mais, avant tout, par inimitié pour un autre cardinal, Mazarin. Ayant appris que le ministre français est revenu sur sa propre proposition et s'oppose maintenant à la nomination de Gondi, le pape se hâte d'accorder la promotion afin de faire pièce au ministre.

— Si le conclave de 1655 a finalement choisi pour pape le cardinal Chigi au lieu de l'un des favoris, Sachetti, ce n'est pas en considération de la valeur du premier, mais bien parce que l'un était ennemi de Mazarin et l'autre son allié, et que Retz avait déployé une savante intrigue en faveur de Chigi, évidemment (intrigue savante, en effet, puisque le parti de Retz avait feint tout d'abord de se porter pour Sachetti).

— Si, à plusieurs reprises, Louis XIV fait appel à Retz pour régler un différend avec la papauté ou bien pour faire élire un pape favorable à la France, ce n'est nullement pour honorer Retz ou lui donner l'occasion de mériter sa rentrée en grâce. Le roi hait l'archevêque, on le sait, et Mazarin sur son lit de mort avait

chaudemment recommandé son rival à la vindicte du souverain. Non, si le roi se sert de cette pièce, c'est parce qu'elle peut le faire gagner.

On vient de parler de "pièces"... En effet, dans l'optique ci-dessus, l'histoire est assimilée à une partie d'échecs : seul intervient l'antagonisme des forces, seules importent les potentialités d'action propres à chaque pion. Au jeu d'échecs, tous les fous du monde se valent ; qu'ils soient d'ébène, d'onyx ou de polyvinyle, ils peuvent faire un pas en avant et un de côté, ou l'inverse, et cela uniquement. L'histoire des hommes, ainsi conçue, devient *l'histoire de la manière dont les hommes se servent les uns des autres*. Bien sûr, ce n'est là qu'une partie de l'histoire, mais cette approche est séduisante et peut se révéler féconde. Un historien versé dans l'informatique pourrait, si ce n'est pas déjà fait, mettre la Fronde en ordinateur, réaliser un "modèle" d'un conflit et le tester. Précisons que ce serait là le moyen d'évaluer l'interaction d'un certain nombre de variables, mais sans plus, car notre informaticien ne peut pas "tout mettre" dans son calculateur. Ce n'est pas cette méthode-là qui pourra résoudre, par exemple, le problème du déterminisme.

*

* *

Enchaînons... Le déterminisme historique ? Tout de même pas, c'est trop de témérité. Mais l'adjectif "déterminé" est trop provocateur pour qu'on puisse se retenir de l'égratigner au passage. "Déterminé", s'appliquant à un objet ou à un phénomène, peut vouloir dire, soit : clairement défini, soit : passible des lois du déterminisme. Mais le même mot peut s'appliquer à un personnage ou à un caractère et signifier alors : résolu, animé d'une volonté. Ce troisième sens fait réfléchir car il introduit ce mystère essentiel qu'est *l'insertion d'une volonté humaine dans le cours des événements*. Or le cardinal de Retz est un sujet de choix pour cette réflexion. Nonobstant une certaine pusillanimité, voire une lâcheté passagère (à en croire Guy Joli, le cardinal manquait tant de vaillance au moment de l'évasion qu'il fallut presque le pousser sur les remparts), Retz est indubitablement "déterminé" : il s'est de lui-même défini une ligne de conduite qu'il tient lui-même pour contraire aux normes de son état. Or que

faut-il pour s'évader d'une prison ? Précisément, il faut la volonté de le faire car la règle impose de rester dans la prison, l'évasion constituant une improbabilité singulière. Que faut-il pour élire comme pape un cardinal anonyme ? La volonté encore, car les choses penchent en faveur du favori... Dans les deux cas, la "détermination" d'un personnage a infléchi le cours normal ; disons, dans le même langage que tout à l'heure : le personnage a introduit de l'information dans le système ou, pour le moins, a modifié les règles de probabilité.

On est ainsi amené à distinguer deux types extrêmes de personnages au moyen de deux métaphores. D'un côté, l'homme "déterminé" (animé d'une volonté) : les choses et les gens se ploient sur son passage comme la prairie sous le ventre de son cheval ^(*). De l'autre côté, l'homme porté par les événements ("qui n'est capable que de l'ordinaire", selon les termes de Retz reportés plus haut), tel le bouchon sur la vague. Et entre ces deux extrêmes..., la nature humaine, la réalité historique.

Tout compte fait, ces élucubrations nous amènent à dire quelque chose sur le déterminisme. Non pas en vue de résoudre le problème, si problème il y a, mais de le poser plus clairement. Ne pourrait-on donc pas supposer que *l'histoire est à la fois déterministe et stochastique* ? D'une part, en effet, nous pouvons considérer une séquence structurée, logique et prévisible, passible des lois scientifiques, qui serait l'histoire des idées, des sociétés, des techniques, des économies, des cultures, des civilisations, des systèmes biologiques. D'autre part, nous avons : l'aléatoire, l'anecdotique, l'imprévu, le caprice des choses et la volonté humaine. Le premier mode fonctionne par probabilités, le second par improbabilités, mais tous deux sont solidaires et interactifs. Bien sûr, il y a là de quoi dérouter le sens commun, et l'historien. Celui-ci ne peut jamais savoir sur quel registre il se trouve.

Et telle serait l'Histoire : hasard *et* nécessité, consubstantiellement et non alternativement. Le cardinal de Retz pouvait *et* ne

(*) Notons que, si le cardinal de Retz constitue un bon exemple de ce premier type, on en connaît de meilleurs et de plus célèbres, à commencer par Napoléon. On a dit du cardinal qu' "il vivait du songe de sa vie" et semblablement, de l'empereur, que c'était "un fou qui se prenait pour Napoléon"...

pouvait pas supplanter le cardinal Mazarin. Remarquons que la même démarche serait fructueuse en biologie : devant le spectacle de l'évolution du vivant, les zoologistes et les botanistes se refusent à invoquer le hasard, tandis que les généticiens et les mathématiciens boudent tout ce qui n'est pas dénombrable, chacun lisant l'heure à son clocher... Mais, sur cette dichotomie, laissons le dernier mot à Edgar Morin ⁽¹⁰⁶⁾ : "L'important, pour l'esprit, est de mettre en œuvre deux stratégies cognitives, l'une reconnaissant le singulier, l'individuel, le contingent, l'improbable, le désordre, l'autre saisissant la règle, la loi, l'ordre."

*

* *

Parallèlement, il faut souligner la *duplicité de l'événement*. A l'instar du Mot qu'étudient les linguistes, l'Événement semble issu du mariage d'un signifiant et d'un signifié. "Tout allait mal en France depuis la mort de Louis XIII..., la reine fait arrêter les magistrats..., le peuple lève des barricades..., c'est la Fronde." Dans cette séquence, si l'on considère la journée des Barricades comme l'événement, le signifié se constitue du marasme économique et politique de la France à cette époque, le signifiant est le désir des Parisiens de libérer les parlementaires. Le signifié ressort du probable, le signifiant de l'accidentel.

Cependant, cette possibilité de dissocier l'événement ne nous éclaire pas sur son essence. On dit que la matière est faite de particules mais l'on doute de l'existence des particules. De même, on peut avancer que l'histoire est faite d'événements mais que les événements n'existent pas. On se souvient du mot d'André Gide : "Les événements m'ennuient ; ils ne sont que l'écume des choses, et c'est la mer qui m'intéresse."

Selon une analogie physique, les événements pourraient être des anomalies concaves dans un espace-temps convexe ; ou des concentrations d'information disséminées dans ce continuum.

En fin de compte, il n'émerge de tout cela qu'une question sensée : qu'est-ce que l'information ?

À Cordoue au XIIème siècle

Nous sommes à Cordoue (Andalousie), un certain jour de 1180 (vers l'an 575 de l'hégire). Averroès, philosophe, cadî (une sorte de ministre de l'intérieur) et médecin du calife reçoit la visite du fils de l'un de ses amis juristes. L'illustre aristotélicien a cinquante-quatre ans, le jeune Ibn Arabi n'en a que quinze mais il est déjà connu pour des illuminations religieuses et le cadî, naturellement, en a été informé. C'est le plus jeune qui a raconté la rencontre ⁽¹⁰⁷⁾. Elle fut très brève. Le jeune mystique aurait-il manqué de déférence, ou bien le professeur de mansuétude ? Rien ne l'indique dans le récit d'Ibn Arabi. Quoi qu'il en soit, l'entretien prévu tourna court immédiatement : quelques mots ont suffi pour convaincre les interlocuteurs que leurs démarches étaient divergentes. Les deux hommes ne se sont jamais revus mais les deux démarches demeurent.

A défaut de photographie dans le journal local, peut-être exhumerait-on un jour un tableau d'époque ou une peinture plus tardive, peu importe, qui célébrerait cette rencontre ? Raphaël a bien photographié de mémoire tous les philosophes de l'ancienne Académie, Rubens a bien représenté face à face Démocrite et Héraclite.

Ceci constitue un instant historique. Pour en prendre la mesure, il nous faut un rappel substantiel des temps et des lieux.

*

* *

Cordoue a été pendant des siècles la capitale de l'Espagne musulmane, c'est-à-dire des trois quarts de l'Espagne actuelle. Bénéficiant du dynamisme intellectuel de l'épopée islamique et disons, des conditions préférentielles que la nouvelle religion consentait aux deux autres "religions du Livre" plus anciennes, les penseurs de toutes confessions pouvaient alors, en principe, coexister et, mieux que cela, converser. Des princes puissants et éclairés, en la personne des sultans et califes, exerçaient le mécénat et incitaient au savoir. La vie intellectuelle en Andalousie atteignit une apogée au XIIème siècle quand l'histoire (la politique, les hommes...) voulut que le centre de gravité du monde musulman se déplaçât du Proche-Orient vers le Maghreb et l'Espagne.

Ainsi la lumière de l'esprit vient-elle à balayer les temps et les contrées comme si —métaphore iconoclaste— comme si l'Esprit allumait un projecteur et le braquait pour un temps sur telle zone de la planète. Le projecteur n'est pas toujours allumé : ainsi, lorsque le premier homme du paléolithique s'est avisé de peindre des animaux sur les murs d'une caverne, ce fut pour vingt mille ans dans toute l'Europe ; même chose chez vous et moi, nous ne sommes pas vraiment éveillés tous les jours. Avant d'être braqué sur Cordoue donc, le projecteur l'était sur Bagdad au IXème siècle, avant cela sur Alexandrie (cinq siècles de part et d'autre de l'an 1), avant cela sur la Grèce... Pour en revenir à l'Andalousie, un tableau s'est constitué, enrichi, imposé finalement, le tableau flatteur d'une pépinière de penseurs aussi divers qu'amicaux dans une contrée heureuse appelée Al-Andalus ; au point qu'une véritable image d'Épinal doit aujourd'hui être retouchée. Ni l'Espagne, ni l'Andalousie, ni Cordoue n'étaient politiquement paisibles et, si les sages discutaient, la discussion pouvait se terminer mal. Voyons cela en termes concrets.

La dynastie des Omeyyades, originaire de Bagdad, ayant dû abandonner le califat de Cordoue en 1031, un régime de principautés ou "taifas" se mit en place qui perdura sous les dynasties ultérieures ; les taifas étaient de toutes sortes d'origine : arabes ou berbères, voire serbes ! Les Cordouans passèrent ainsi en 1069 sous la coupe de Séville devenue capitale. Quand la reconquête chrétienne se fit menaçante, Al Andalus fit appel aux forces organisées les plus proches : elles se trouvaient au Maroc chez les

Berbères islamisés. Ce furent donc les Almoravides qui reconstituèrent un califat à Cordoue redevenue capitale en 1091, mais en furent chassés par un autre pouvoir berbère, celui des Almohades, en 1148 ; les Almoravides étaient sunnites, les Almohades plutôt chiïtes, cela change tout. Le roi de Castille vint assiéger Cordoue dès 1149 et ne devait avoir le dernier mot qu'en 1236.

C'est sur ce fond guerrier qu'évoluaient les esprits. Tout un corpus philosophico-religieux importé de l'Est faisait l'objet de controverses enflammées. Sur fond aristotélicien, on confrontait les auteurs arabes passés ou récents : Al-Kindi (801-873), Al-Farabi (872-950), Avicenne (980-1037), Al-Ghazali (1058-1111) et bien d'autres. Enflammés au sens propre, sous la forme d'autodafés, furent les écrits d'Averroès à Cordoue en 1109 ; mais on brûla ensuite (à Cordoue, Séville et Marrakech en 1197) les thèses opposées d'Al-Ghazali, condamné à titre posthume. Le cadî Averroès fut lui-même exilé pendant quelque temps. Avant lui, Avempace, autre commentateur d'Aristote, avait à ce titre connu la prison. Le jeune Juif Maimon dont nous reparlerons fut chassé de Cordoue à l'âge de 13 ans avec sa famille. Dans les toutes dernières années du siècle, l'enseignement des sciences à l'exception de la médecine fut purement interdit à Cordoue.

L'affrontement entre christianisme et islam n'était que la toile de fond et ne se révélait qu'épisodiquement ; on voyait même des factions des deux bords conclure alliance temporaire, comme elles le faisaient à l'Est où sévissaient les croisades. A plus petite échelle de temps et d'espace, l'affrontement était permanent entre califes et cadis, entre clans et tribus et entre les différents rites de l'Islam (asharites, malikites, mutazilites, mutakallimites, et autres).

On le voit, ce que l'on appelle aujourd'hui "l'esprit de Cordoue" pétri de tolérance et de syncrétisme religieux est une agréable fiction à laquelle nous n'en devons pas moins l'institution des "Colloques de Cordoue" en 1971, manifestations grâce auxquelles des chercheurs de tous les horizons actuels confrontent leurs points de vue ⁽¹⁰⁸⁾ comme cela se faisait il y a huit siècles mais maintenant en toute courtoisie, n'en doutons pas.

Tableau I – Les deux courants qui ont précédé et présidé à l'entrevue entre Averroès et Ibn Arabi. (Pour la place d'Ibn Tufayl entre les deux, voir texte)

Raison, spéculation		Contemplation, intuition, mystique
<p>Al Farabi (872-950) = Farabi, Avennassar, = Abu Nasr <i>Turkestan puis Syrie</i></p>		<p>Avicenne (980-1037) = Ibn Sina = Abou Ali <i>Iran</i></p>
<p>Avempace (fin XIème-1138) = Ibn Badja = Ibn Badjdja = Ibn Al Saigh = Abu Bakr = Abubacer = Abu Bekr <i>Saragosse puis Séville, Fès</i> Disciple indirect d'Al Farabi</p>	<p>Ibn Tufayl (début XIIème à 1174/1185) = Abu Bakr = "Abu Bakr" = "Abubacer" (*) <i>Cadix, Cordoue, ... puis Maroc</i> Disciple indirect d'Avempace</p>	<p>Al-Ghazali (1058-1111) = Al Gazali = Algazel = Abu Hamid <i>Iran</i></p>
<p>Averroès (1126-1198) = Ibn Rushd = Ibn Roshd <i>Cordoue, Séville, Marrakech</i> Disciple d'Avempace et d'Ibn Tufayl</p>	<div style="border: 1px solid black; padding: 5px; text-align: center;"> <p>1180 : Rencontre entre Averroès et Ibn Arabi à Cordoue</p> </div>	<p>Juda Hallévi (1075-1141) <i>Espagne, surtout Andalousie, surtout Cordoue</i></p>
<p>Maimonide (1135-1204) <i>Cordoue puis Maroc, Palestine, Égypte</i> Disciple indirect d'Averroès</p>		<p>Ibn Arabi (1165-241) = Muhyi-d-Din ▶ Muhammad = ibn Al-Arabi <i>Murcie, Séville puis Proche-Orient</i></p>

(*) Les deux Abu Bakr (latin Abubacer) ont longtemps été confondus.

Or donc, on disputait, on écrivait, on peignait, on construisait, on jardinait beaucoup en Al-Andalus au début du second millénaire du calendrier chrétien. En cette foisonnante époque, la connaissance n'est pas compartimentée en sciences, tous les penseurs peuvent faire œuvre, à la fois, de médecin, d'astronome, de législateur, en même temps que de "philosophe" au sens moderne (et dévoyé) ; Averroès employant ce mot ⁽¹⁰⁹⁾ ajoute "cette science ou art" ou encore "la science des sciences".

Si les chercheurs n'étaient pas ou peu spécialisés, une question les agitaient cependant tous en cet âge où les connaissances et conceptions ressurgissaient de l'antiquité et où, en même temps, trois religions luttèrent pour leur existence ou leur expansion. Cette question était : comment accède-t-on à la Connaissance ("C" majuscule) supérieure et divine : par la spéculation ou par la révélation ? par la raison ou par l'intuition ? par l'intelligence ou par les sens ? par l'analyse ou par la prière ? par l'esprit ou bien par le cœur ?

A travers ces diverses alternatives, deux grandes voies semblaient s'ouvrir (encadré, page précédente) que la postérité devait parcourir inlassablement. On dit aujourd'hui : "science ou religion" et les débats n'ont rien perdu de leur vivacité —loin d'avoir été clos par le progrès des connaissances ("c" minuscule). En ce début de troisième millénaire tout comme il y a huit siècles, l'homme se demande si l'une des deux voies prévaut ou si toutes deux sont égales en droit, si elles convergent, si chacun de nous se trouve face à un choix.

Tel était l'enjeu de la rencontre Averroès-Ibn Arabi. Elle venait à son heure, elle était inévitable, quasiment imposée par le cours des idées et des événements.

*

**

Au lieu de passer en revue tous les penseurs alignés sur la page précédente, nous en choisissons quelques-uns en commençant par Al-Ghazali, ceci pour deux raisons : son œuvre a eu un immense retentissement et sa vie a été une sorte de navigation accidentée

entre les deux voies, navigation qui l'a finalement amené à une forme de mysticisme social très remarquable.

Se défiant tout d'abord des "extravagances et des chimères", Al-Ghazali a exercé un doute systématique et rationnel, façon Descartes, sur toutes les connaissances de son temps, il est devenu un imam autoritaire et pontifiant, puis s'est fait soufi et solitaire, enfin est revenu dans le monde pour lui communiquer son expérience et son savoir, non sans déboires car ses anciens collègues et élèves n'avaient pas oublié ses manières d'antan — même si, dans ses nouvelles fonctions, il avait demandé à être préposé au nettoyage des locaux communs... Bref ! Penchant inéluctablement pour une prédominance de la révélation sur la raison, Al-Ghazali fut finalement convaincu "non pas au moyen de preuves ou de paroles quelconques, mais par une lumière que Dieu mit dans [son] cœur" ⁽¹¹⁰⁾.

Averroès, d'abord adepte et commentateur d'Al-Ghazali, a pris progressivement ses distances jusqu'à s'opposer formellement au célèbre ouvrage de son prédécesseur, *L'Incohérence* [ou *La destruction* ou *La réfutation*] *des philosophes*, ceci par une... *Incohérence de l'incohérence* (ou *Réfutation de la réfutation*, etc., selon les traductions).

Mais auparavant... qui aujourd'hui a entendu parler d'Ibn Tufayl, pourtant aussi célèbre en son temps comme philosophe, astronome audacieux (peut-être pré-copernicien) et médecin, par surcroît maître d'Averroès ? Ibn Tufayl, également andalou, vécut à Cordoue entre autres lieux et ce fut lui qui présenta le jeune Averroès (Ibn Rushd) au calife, sans doute pour faire oublier le handicap que traînait son élève. Car le grand-père Ibn Rushd avait bien été cadî, mais sous le régime almoravide et dans l'obédience malikite (traditionaliste), tout l'opposé de la nouvelle situation !

Les œuvres d'Ibn Tufayl sont presque toutes perdues. Leur renommée a pu pâtir de la latinisation forcée de ce penseur sous le nom d'Abubacer en même temps que de la dénomination arabe très commune "Abu Bakr", l'une et l'autre ayant entraîné une confusion qui n'est pas encore totalement dissipée. Ibn Tufayl lui-même parle d'un autre Abu Bakr dont il se démarque explicitement et qui est identifiable sans équivoque au penseur rebaptisé ensuite Avempace ; pourtant, on les a tous deux confondus obstinément.

Avempace est un autre des grands esprits de la même région et du même siècle (cf. tableau) mais il n'y a rien de particulier à en dire ici.

Le parcours d'Hayy bin Yaqzân
Conte andalou du XIIème siècle

Hayy, "le fils du Vigilant" est né sur une "île déserte" peuplée d'une flore et d'une faune de type paradisiaque mais vierge de toute présence et de toute expérience humaines. (Hayy précurseur de Robinson, cela a été dûment envisagé.) C'est une gazelle qui veille sur les premiers âges du héros. Par lui-même, Hayy invente la maîtrise du feu, les outils et les armes, l'habitation, le vêtement, l'élevage et le dressage des animaux.

Uniquement assisté par la raison et par l'observation, Hayy développe une philosophie naturelle qui lui fait découvrir successivement, tout au long d'un cheminement composé d'étapes septennales : les quatre éléments, les trois règnes et l'unité du monde vivant ("à la fois chose unique et multitude infinie"), les lois de la mécanique, celles de l'astronomie, l'âme (celle-ci, dissection aidant, s'avère localisée dans l'une des cavités du cœur), l'existence de principes communs derrière la diversité des apparences, les distinctions entre "substance et attribut" et entre "matière et étendue", la réalité d'un monde spirituel, etc.

C'est la même logique qui permet Hayy de résoudre l'alternative sur l'origine et le destin de l'univers : créé ou immanent ? Il y a nécessité d'un créateur et celui-ci ne peut être qu'unique, incréé, parfait et tout-puissant. Tout aussi "incontournable" apparaît la consubstantialité de l'âme individuelle (précédemment découverte comme on vient de le voir) et de cet Être divin.

Ibn Tufayl résout le débat de son époque sur les deux approches de la raison et de la mystique. "N'attache donc pas ton cœur à la description d'une chose que ne peut se représenter le cœur humain. Car beaucoup de choses que se représente le cœur des humains sont difficiles à décrire ; mais combien l'est davantage une chose que le cœur, par aucune voie, ne saurait arriver à se représenter, qui n'appartient pas au même monde que lui, qui n'est même pas du même ordre !"

(La suite est accessoire pour notre propos.)

Ibn Tufayl a pratiqué les deux voies de la raison et de la foi, il le dit dans une sorte de conte philosophique : *Hayy bin Yaqzân*, ⁽¹¹¹⁾ sur une idée qu'il aurait empruntée à Avicenne ⁽¹¹²⁾. La préface tout d'abord : "Nous n'avons pu, quant à nous, dégager la vérité à laquelle nous sommes arrivés, et qui est le terme de notre science, qu'en étudiant avec soin les paroles d'Al-Ghazali et celles du cheikh Abou Ali [Avicenne], en les rapprochant les unes des autres, et en les joignant aux opinions émises de notre temps et embrassées par des gens faisant profession de philosophie [Al Farabi, Avempace et autres], jusqu'à ce que nous eussions découvert d'abord la vérité par la voie de l'investigation spéculative, et qu'ensuite nous en eussions perçu récemment ce léger goût par l'intuition extatique."

Peut-on être plus clair ? Vous aurez repéré dans cette citation trois des noms figurant dans le tableau, l'un à gauche et deux à droite. Ibn Tufayl dit aussi, dans le même texte, que sa démarche a d'abord été rationnelle et que c'est ultérieurement qu'il est parvenu à cet état, nouveau pour lui, qui l'a transporté "à un terme si reculé que la langue ne saurait le décrire, ni les ressources du discours en rendre compte, car il est d'une autre espèce et appartient à un autre monde". C'est ce cheminement que rapporte, étape par étape, l'histoire d'*Hayy bin Yaqzân*, condensée sur la page précédente.

Leçon de fatalité, histoire d'un échec ou message d'espoir ? Il existe une convergence supérieure, le commun des hommes ne peut y accéder mais, en quelques îles lointaines, ...

Ce conte du XII^{ème} siècle est un monument très méconnu de la littérature mondiale. Après avoir démontré par le raisonnement l'existence d'un monde divin, Ibn Tufayl en décrit les attributs par le même moyen et témoigne que l'on peut accéder à ce monde par l'expérience personnelle. Le titre d'une traduction latine du XVII^{ème} siècle est explicite : *Philosophicus autodidactus*. Ibn Tufayl s'attache à préciser que l'on ne peut connaître ce monde — et encore moins, le décrire — au moyen de l'outil (la raison) qui nous convainc de son existence. Les deux voies — la philosophie naturelle par les voies de la raison, la foi par la lumière de la révélation — *sont distinctes mais convergentes !* dit-il en substance. C'est pourquoi, sur le tableau, il prend place entre les deux colonnes ;

entre les deux voies ainsi que, chronologiquement, tout près de l'événement qu'est la rencontre. En effet, chronologiquement, si Ibn Tufayl ne vivait pas à Cordoue même en l'année 1180 (mais on l'ignore), il n'en était pas loin ; c'est en 1182 qu'il quitte Al-Andalus pour Marrakech. Il s'en est donc fallu de peu pour qu'il n'eût l'occasion de présenter Ibn Arabi à Averroès. C'eût été alors de l'histoire exacte, de l'histoire parfaite !

Aux citations qui précèdent, ajoutons-en une qui résume dans un humour suprême la position d'Ibn Tufayl : "Le monde sensible et le monde divin ne peuvent être réunis dans un même état d'âme. Ils sont comme deux co-épouses : tu ne peux satisfaire l'une sans irriter l'autre".

*
* *

Revenons à Averroès, relais "incontournable" de la pensée d'Aristote vers les temps modernes. Tous ses contemporains instruits étaient plongés dans Aristote ou le traduisaient mais Averroès, aux yeux des Arabes comme à ceux des Latins, était et est demeuré *le* commentateur de l'immortel Stagirite, tant il l'a traduit, abrégé, commenté, développé, enseigné. Outre qu'il a poussé plus avant l'exploration de certains champs tels que la médecine — ce qui ne saurait surprendre après un intervalle de quinze siècles — Averroès s'était donné pour tâche d'accommoder le système aristotélicien, nouvellement redécouvert, aux dogmes de la religion monothéiste apparue entre temps et qui était sienne, l'Islam.

Ici, nous dirons seulement un mot de son *Discours décisif sur l'accord de la religion et de la philosophie* (¹¹³). L'intitulé fait sourire, comme font souvent sourire les titres des écrits anciens. Autres temps, autres styles certes, mais il faut savoir que la question posée était devenue brûlante, disons : "politiquement sensible" aux yeux du pouvoir religieux, si importante que le calife lui-même avait pressé son cadî de donner l'avis autorisé. Voici un condensé personnel de cette œuvre (*le petit encadré de la page suivante*).

Comment accorder foi et religion
selon Ibn Rushd, dit Averroès (XIIème siècle)

La question est "si l'étude de la philosophie et des sciences logiques est permise ou défendue par la Loi religieuse, ou bien prescrite, soit à titre méritoire, soit à titre obligatoire". Y a-t-il "accord de la religion et de la philosophie" ?

Les attendus ou arguments sont mêlés. Soit involontairement, soit à dessein, l'auteur laisse difficilement distinguer entre ce qu'il rappelle, ce qu'il postule et ce qu'il veut démontrer. Entre autres points-clefs : (1) De même qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'une seule vérité. "La vérité ne saurait être contraire à la vérité". (2) La philosophie fait connaître l'Artisan à travers son œuvre. (3) C'est le Coran lui-même qui invite à une étude rationnelle et approfondie de l'univers.

En conclusion, "la philosophie est la compagne de la religion et sa sœur de lait : [...] elles sont compagnes par nature, amies par essence et par disposition innée.[...] Dieu a éveillé l'attention des esprits d'élite sur le caractère obligatoire d'une spéculation intégrale sur les principes fondamentaux de la religion."

Admirable ou affligeant, attendrissant ou révoltant ? Appelons ce forfait par son nom : un viol de la raison par la foi, un viol "dans les règles", et quant aux règles, n'en faisons pas porter le chapeau à Aristote. Si c'est la logique qui conduit la démonstration d'Averroès, je veux bien et j'insiste pour être pendu. La progression d'un char d'assaut dans la campagne répond aussi, il est vrai, à une logique : "ça passe ou ça casse". Mais huit siècles après, il est bien clair que, sous le cheval d'Averroès (pour ne plus encourir l'anachronisme), l'herbe a repoussé plus drue qu'avant. Le soi-disant *Accord* n'a vraiment rien eu de *décisif* ...

Ibn Arabi se trouvait, résolument, sur l'autre voie, celle qui est éclairée par Dieu. Cette voie comporte trois degrés de connaissance dont le savoir rationnel n'est que le premier. C'est Dieu qui révèle et qui, notamment, a dicté le texte des *Illuminations de La Mecque* qu'Ibn Arabi a rédigées au fil de trente années de pérégrinations spirituelles ; en d'autres termes, la vie et l'enseigne-

ment de ce grand soufi se confondent, la Connaissance s'obtient par étapes sous lumière divine.

L'entrevue ne pouvait être qu'un fiasco. En l'évoquant, bien plus tard, Ibn Arabi, note : "Son propos ne le conduit pas là ou moi-même j'en suis" ⁽¹¹⁴⁾.

*
**

Dans la recherche de l'accord ultime, il faut mentionner la tentative de Maimonide, natif de Cordoue mais qui en fut précocement exilé comme on l'a vu. Ce grand médecin et théologien juif s'est, de son côté, employé à démontrer la convergence de la science et de la Torah (dans son *Guide des égarés*, écrit originellement en arabe) ; cependant, par la force des choses, cette œuvre devait être accomplie de l'autre côté de la Méditerranée.

Maimonide et Averroès, étant tous deux cordouans, se sont peut-être connus dans leur jeune âge mais quand le premier a dû fuir Cordoue, il avait 13 ans et son aîné 22. Le plus jeune n'a donc pu être vraiment le "disciple" du premier, contrairement à ce que l'on peut lire, mais il a lu ses œuvres par la suite. Au demeurant, Maimonide prend place, sur le tableau de la page 104, dans le même courant de pensée : pour le Juif comme pour le Musulman, la référence est Aristote, la voie est celle de la raison et l'arbitre ultime, en cas de doute, est la religion ; la raison ne saurait d'ailleurs tromper puisqu'elle est un don de Dieu.

*
**

Revenons à la rencontre de 1180. On comprend maintenant pourquoi la conversation n'a pas été plus longue : cela aurait été inutile. Chacun connaissait les positions et les arguments de l'autre et tous deux savaient se garder des paroles inutiles. Ces quelques minutes équivalent à un millénaire et demi, bon poids, de réflexions car l'affaire remontait à Platon et Aristote. Aussi cet événement infime, qui pourtant concrétise la rencontre de deux puissants courants, mérite de faire date dans l'histoire des idées,

pas seulement en philosophie. Par la suite, l'alternative "raison ou foi" s'est perpétuée. Sous la rubrique "science et religion", elle alimente chaque jour mille débats (pas seulement lors des colloques de Cordoue) et donne lieu à tous les galimatias.

Averroès et Ibn Arabi, comme on l'a dit, ne se revirent jamais. Que devinrent-ils ?

Averroès poursuivit sa carrière de haut fonctionnaire en même temps que ses recherches en médecine, droit, grammaire et, surtout, philosophie. Dans ce domaine, il cultiva la conviction que philosophie et religion ne sont pas contradictoires ; il est peut-être l'auteur d'une théorie de la "double vérité", du moins on l'en accuse car ses idées ont beaucoup indisposé saint Thomas, au point que ses ouvrages furent brûlés à Paris et à Oxford pendant le siècle suivant. L'œuvre du grand islamiste Averroès n'a pas marqué l'Islam, ce sont les Juifs et, surtout, les Chrétiens (malgré eux) qui ont assuré sa postérité à travers le Moyen-âge et jusqu'aux bords du siècle des Lumières.

Ibn Arabi enchaîna révélations, pèlerinages et retraites, abandonna bientôt sa charge à Séville. À 37 ans, il quitta l'Andalousie pour le Proche-Orient qu'il parcourut pendant vingt ans avant de s'établir pour le restant de ses jours à Damas. Son influence sur la spiritualité islamique s'est avérée considérable.

Et que s'est-il passé, après 1180, en Andalousie ?

Les Roumis ont poussé la *reconquista*, toujours plus au sud. La défaite de Las Navas de Tolosa en 1212, les rois catholiques étant enfin parvenus à se coaliser et se coordonner, a été terrible pour les Musulmans. Le grand sultan Al Mansour était mort en 1199, ce qui avait marqué la fin de l'unité almohade de part et d'autre de Gibraltar. La chrétienté finit par reprendre Cordoue en 1236 après trois cents ans d'islamisation. La reconquête se traduit également par l'expulsion des Juifs. Restent : des Chrétiens.

Et puis quelqu'un a dû emporter le projecteur.

Quelques instants

C'est par nécessité que ce chapitre est écrit grammaticalement à la première personne (l'auteur en aura été le premier lassé). Il s'agissait, en effet, de tirer parti d'expériences personnelles. Une avalanche de Je, moi, ma, me, mi, mon, mu... c'est le prix à payer, plongée comprise.

Les entrées sont dans l'ordre alphabétique.

ASSOCIATIONS D'IDÉES

J'écosse des petits pois. Une image vient à passer : Alice au pays des merveilles. Pourquoi elle ? plutôt que Nabuchodonosor ou bien les élections présidentielles ? Cette fois-ci, je suis bien décidé à ne pas me laisser avoir, je vais retrouver le lien avec le moment présent. Voyons, remontons la piste, caillou par caillou..., nous allons bien savoir d'où Alice est sortie.

Macache, nib de nib !

Plus je m'accroche, moins ça tient. Perdu, et vite fait.

C'est sans doute le mode d'écriture dit poétique qui se prête le mieux à l'illustration de cet immense problème neurobiologique : les associations d'idées. En trois mots : pourquoi tel écho à tel instant ? Le mystère semble opaque, complet, définitif.

Ignorer à ce point ce qui se passe dans notre cerveau est une provocation, une insulte à la connaissance si l'on considère que, par ailleurs, la science de notre jeune siècle sait analyser la composition du sol martien ou reconstituer la duplication des virus. On peut donc se dire qu'un grand pas aura été accompli en psychologie et en épistémologie lorsque les règles, les lois peut-être du déterminisme cérébral seront connues, si elles doivent l'être.

"Déterminisme" encore ! L'irrésistible attirance du "à partir de quoi" (en remontant) et du "jusqu'où ?" (en descendant). Car Alice est bien venue voler au-dessus des petits pois. Cela est un

fait ; un fait mental si vous voulez, mais qui existe incontestablement, pour autant que quelque chose existe dans ce monde ! Si l'on procède rationnellement, comme il se doit, il faut inférer que des causes immédiates ont provoqué ce rapprochement (entre les petits pois et Alice) ; que telles synapses et tel circuit... Sinon, à quoi servirait le système nerveux central ? Et si ces synapses et ce circuit se sont prêtés à l'association, c'est que des causes immédiates encore, à un niveau subordonné, etc.

Faut-il donc appeler "hasard" le dernier niveau qui échappe à notre connaissance ? Non, a répondu Poincaré en 1907 ⁽¹¹⁵⁾, "le hasard est autre chose que le nom que nous donnons à notre ignorance". Et toc !

AUTO-CRITIQUE

Voir : EXPLOSION MANQUÉE ?

BÉGAIEMENT

Potron-minet, je lis et écris. La question du Temps est à nouveau sur le tapis mais j'ai des forces fraîches. Assez tergiversé sur le Temps ! Même s'il faut se méfier des poètes et du subjectif, il y a une science des plus respectables, la physique, qui a suffisamment montré les failles du temps newtonien et des conjugaisons scolaires. Chez les philosophes, un des plus respectés, Kant... Alors, c'en est assez, c'en est trop. Réglons son affaire au temps !

L'affrontement est devenu inévitable : je décapuchonne mon stylo, non sans appréhension car, dans moins d'une seconde, il va falloir trouver les premiers mots. Mais ils viennent tout seuls, comme s'ils étaient tout prêts, et ils contiennent toute l'inspiration de cet instant. La plume écrit donc, à mon insu : "Le temps a fait son temps".

Une trouvaille ! Voilà le meilleur départ possible. Qui a fait cela, quand et comment ? Je suis tellement sidéré que je me fais part, à mi voix, de la surprise. Je veux sans doute dire "Ça alors... eh bien... qu'est-ce que..." mais les syllabes ne viennent pas, ce sera seulement : "eê — eê — eê — eê".

On dit bien "bégayer de stupeur". Bégayer : se trouver coincé dans le présent. (En passant : il n'est pas nécessaire de savoir si le présent existe pour écrire cela.)

BERGSON DANS LE MAQUIS

Au début de l'été, j'ai séjourné en Corse. Le matin, je bouquinais et c'est tombé sur Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* ; l'après-midi, marches dans la campagne. Rien à voir entre ces deux activités, et pourtant, la même chose, exactement !

Même joie de la découverte dans les deux moitiés de la journée. "Excursion" dans les deux cas, une excursion de "visiteur" à la fois étranger et familier du pays. Le matin, spectacle d'une construction de l'esprit, l'après-midi celui d'une construction de la nature. Deux systèmes avec chacun ses lois, sa cohérence. J'aurais pu, aussi bien, lire Pouchkine pendant un séjour en Argentine.

Le soir venu, à l'heure du pastis sur la terrasse, à l'heure du bilan..., comment puis-je rassembler —mais je les rassemble !— les deux moitiés dans un même instant ?

BONJOUR !

Ce matin, je me suis dit "Bonjour !" en me levant. Cette distraction est stupéfiante. Elle prête au comique ; dans quelle bande dessinée —le savant Cosinus, peut-être— le héros se salue-t-il lui-même ? Connivence entre deux comparses. Toute la problématique du "moi" en cet instant volé.

Belle attitude, au demeurant que la gratuité "tous azimuts" qui s'exprime dans la courtoisie de ce souhait d'une journée agréable et fructueuse. Option "Joie" prise avant même de poser un pied par terre. Que me dirai-je ce soir en me couchant, si je me dis quelque chose ?

Quelques minutes après, comme je me lave les dents, vient à passer l'image de l'homme préhistorique dans sa course quotidienne. Il chassait ce qui court, pêchait ce qui nage, cueillait ce qui pousse et, le soir venu, en rapportait le produit à la caverne. Aujourd'hui comme au néolithique, ce départ matinal revêt la gloire militaire d'un départ en campagne. On oublie à l'avance que la journée se déroulera plutôt comme une succession d'expériences plaisir/déplaisir plus ou moins honorables et plus ou moins sophistiquées. En saisissant mon attaché-case comme jadis ma massue, j'ai une pensée pour l'ancêtre Cro-Magnon.

BOP ! (ouverture d'une bouteille de champagne)

Solennité et pragmatisme, aristocratie et vulgarité, gravité et futilité, élégance et brutalité, que de mélancolie dans cette joie, que d'émotions contrastées à l'instant de cette explosion ! Un passé ignoré est soudain révélé, celui de la puissance insoupçonnée que maîtrisait la bouteille fermée, et ce passé est du même coup anéanti. Il existait un irréversible ignoré, qui n'est plus.

On interdit aux écoliers de commencer une définition par "C'est quand..." ou bien "C'est comme si..." ; un peu plus tard, on les mettra en garde contre les artifices de la métaphore. Tant pis : l'instant, c'est *exactement* comme lorsqu'on ouvre une bouteille de champagne. La preuve en est que, après avoir dit cela, on n'éprouve plus le besoin de parler de l'instant.

CAFÉ LITTÉRAIRE

Les aléas du bénévolat et de la "vie associative" m'ont amené dans une sorte de café littéraire amateur dans un quartier anonyme. Il pleuvait, mes chaussures ont pris l'eau, m'étant mal dirigé je suis arrivé en retard. Bistrot au style désuet soigneusement respecté, petite salle oppressante et assourdissante, bourrée de vieilles dames intarissables. Désordre et attente. Tous se connaissent sauf moi, le nouveau. Un musicien à peine amateur mouline son orgue de Barbarie en chantonnant par intermittence. Les dames lisent successivement des textes nunuches, elles lisent mal, sont applaudies, puis les commentaires... Dès l'entracte, je m'excuse d'un prétexte auprès de l'organisatrice et prends le large.

J'ai pris le large : pas du tout rognant-grognant-frustré-solitaire comme si souvent en pareil cas. Mais enveloppé de chaleur humaine, gagné de fraternité pour ces braves gens, en quelque sorte. C'est inattendu, incroyable ! La pluie n'a pas faibli dehors, floc-floc font, de nouveau, mes chaussures, gaïement cette fois. L'improbable a gagné.

Question d'instant, un vrai cas d'école : instant-décor comme on n'en fait pas de mieux à télévision, instant-déclat rigoureusement néguentropique conduisant à la solution (ma paix intérieure) la moins probable.

"C'EST PARTI !"

Fulgurantes innocences du langage courant qui désignent sans la définir la nature profonde des choses ! L'expression triviale "C'est parti !" contient tout Aristote, Augustin et Bergson ainsi que tout ce qu'ils n'ont pas su dire sur la passé, le présent et le futur. L'instant a éclaté. L'acte était en puissance dans le signal, il aura vécu —car, Dieu merci, notre grammaire dispose d'un futur antérieur. Voici que le passé (le participe "parti") se joue au présent ("c'est") et déroule le futur. On en vient à se demander si cela pourrait être réversible.

CHANGEMENT DE DÉCOR

Entre deux scènes, les spectateurs n'ont pas le droit de se lever, seulement de se trémousser dans leurs fauteuils et se racler la gorge (pensez donc ! ils n'ont pas parlé depuis un quart d'heure !).

On sait bien qu'une foule de choses se déroulent derrière le rideau selon une gestuelle bigrement préméditée. Chacun de tous ces gestes cachés met lui-même en jeu les idées d'un auteur et d'un metteur en scène, le travail d'un décorateur, l'habileté des techniciens, la maîtrise d'un régisseur, la qualité des accessoires.

Pourtant, ça ne compte pas, le changement de décor n'est pas un décor. Un temps pour rien qui fait tout. Dans un instant et d'un seul coup, le rideau va se lever sur autre chose.

CHANSON ou comptine

A chaque jour
suffit sa peine ?
Triste rengaine
du sans-amour.
Mieux vaut, ma foi
se dire autant :
à chaque instant
suffit sa joie.

Tirer la CHASSE D'EAU

En sortant, chaque matin si c'est là votre heure, du lieu le plus intime et le plus impersonnel de votre demeure, votre satisfaction (dont on ne détaillera pas les fondements physiologiques) se

double de la conviction métaphysique mais inconsciente d'avoir réalisé quelque chose d'irréversible autant que nécessaire. "Il fallait que cela fût accompli".

Car si la dissymétrie passé/futur pose problème aux physiciens, elle s'impose ici comme vérité première. On nous parle bien de ce fakir qui maîtrisait à ce point la nature qu'il pouvait vider un bol d'eau en y immergeant l'extrémité de son petit robinet, mais l'expérience reste à confirmer et, quand bien même elle le serait, on sait bien qu'une expérience n'a jamais rien démontré.

Cet instant-là est également chargé d'une immense beauté. Il conclut, il résume, il symbolise l'ensemble très merveilleux des transformations qui, au terme d'un jour et d'une nuit environ (durée approximative du transit intestinal), ont séparé dans le sein intime de la matière,

— d'une part, ce qui va alimenter votre Connaissance et votre Action pendant un nouveau cycle de vingt-quatre heures, en même temps qu'assurer la croissance de votre organisme et le pousser vers sa décrépitude ;

— d'autre part, ce qui doit retourner au grand Tout en tant que modeste tribut à la fraternité des quatre Éléments. La scatologie est décriée à tort, il faut consacrer une apologie à ce moment fugitif, furtif et sacré de notre quotidien, il faut écrire un "Éloge de la merde". Flaubert déjà recommandait ⁽¹¹⁶⁾ : "surtout, ne pas oublier les latrines !"

Et l'on tire simplement la chasse d'eau ! Par ce seul geste, si souvent automatique et indifférent, voire rageur, on entérine, on consacre, on scelle tant de destinées... Mais c'est un ensemble de trompettes, de tonitruantes et glorieuses trompettes qui devrait célébrer cet instant !

CLIN D'ŒIL

Volontaire ou involontaire —car il peut être l'un ou l'autre— c'est pour le profane la durée la plus courte que l'on connaisse dans l'univers. Clin d'œil, clignement de paupière ou battement de cils pour les dames sont métaphores rebattues pour évoquer un événement très rapide. Pensez à un clin d'œil, dites-vous "je vais

cligner des yeux", et c'est chose faite alors que vous y pensez encore. Plus rapide que la pensée !

Effectivement, en un sens, le clignement palpébral ne dure que 50 millisecondes mais, dans d'autres domaines, par exemple en biophysique ou en physique quantique, une telle durée peut être considérable. Voyez (quelques pages plus loin, "Entre deux neurones") le saut de l'influx nerveux d'une cellule à l'autre : mille fois moins de temps ; voyez le "temps de Planck" (chapitre "Questions de physique") : une fraction de clin d'œil avec 41 zéros devant la virgule. Pour un électron, le clin d'œil durerait une éternité.

CONFLIT

Je descends à pied un boulevard, de mon pas d'homme d'action : décidé, presque hâtif. Un monsieur sorti de son immeuble pour charger un gros carton dans son automobile m'oblige à ralentir ; disons qu'il me coupe la priorité sans un regard ni un mot, tout imbu qu'il est de sa responsabilité.

Mais le danger était double car l'épouse suivait, elle aussi porteuse d'un paquet ; mais, plus avisée ou bien de nature non dominatrice, elle m'a repéré et envisage de me laisser passer. Cette fois, je m'immobilise complètement et lui cède le passage, ce dont elle me remercie d'un mot et d'un sourire —un sourire qui résume toute la grandeur et toute l'humilité de sa condition : accusé de réception de ma galanterie, confirmation des égards dus à son sexe, connivence devant la morgue du doudou-macho, etc.

On tremble à l'idée de ce qui se serait passé si la dame, en épouse totalement soumise, avait suivi aveuglément son conjoint. Mais là n'est pas l'intérêt de cette histoire. D'ailleurs, tout le monde est sauf, chacun des trois protagonistes va reprendre le fil de sa destinée propre.

Je suis le grand vainqueur de cette rencontre. En m'effaçant devant la dame, je me suis dominé au nom d'une valeur morale supérieure. J'ai infligé au mari une humiliation mortelle (dont hélas il n'a pas même eu conscience) en répondant à sa grossièreté par la courtoisie. J'ai pratiquement cocufié le bourgeois en public et, en cela, assouvi une vengeance demi-séculaire sur mes petits camarades de lycée qui savaient réussir auprès des filles. Etc.

Que de choses en une seconde ! Mais je vous propose de nous arrêter sur les aspects thermodynamiques de cette anecdote. A s'en tenir à la mécanique physique élémentaire, j'aurais dû passer sous le nez de la dame, d'autant plus que celle-ci était encline à cette solution. Telle était ma pente naturelle, dictée par mon énergie cinétique et par la pente même du boulevard. C'était aussi mon intérêt immédiat car, énergétiquement, il m'a coûté de m'arrêter puis de reprendre le mouvement. Voilà qu'un sursaut de conscience a changé le cours des choses au détriment des lois physiques, à l'encontre de la voie de la facilité.

Un conflit moral promptement résolu m'a fait abdiquer de mes droits physiques et moraux afin de me conformer à une éthique autrement plus gratifiante. Le principe de plaisir a cédé place au principe de réalité. En un mot, j'ai accompli le bien quand la nature m'en dissuadait. La facilité était de passer, j'ai choisi de ne pas passer. Est-ce à dire que l'on reconnaît le Bien à ce qu'il est difficile, qu'il coûte davantage ? C'était la conviction de R. M. Rilke : "Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de nous y tenir" (¹¹⁷).

Dans cette rencontre, il y a de la cinétique, de la thermodynamique, de la psychologie, de la morale et probablement d'autres ingrédients encore. L'instant est irrespectueux des frontières entre disciplines.

Un instant dans le COSMOS

Les deux sondes *Voyager* lancées en 1977 voyagent toujours dans l'Espace. L'une d'elles a atteint en décembre 2004 "la frontière qui sépare le système solaire du milieu interstellaire" (¹¹⁸).

Comment peut naître une DÉCOUVERTE

Le contexte : je travaille depuis un mois sur une *Histoire du réel*. Ce matin-là, après le dodo, dans le métro qui mène au boulot, dans l'euphorie d'un corps et d'un mental l'un et l'autre tout frais, je gamberge en toute sérendipité parmi une compagnie indifférente.

Or donc, l'information n'est pas gratuite, c'est dit. D'autre part, puisqu'elle manipule de l'information, la pensée ne doit pas échapper aux lois de la thermodynamique ; pas non plus aux lois

de la systémique. Ces deux ou trois propositions évoluent dans ma tête comme une friandise dans la bouche.

Tout à coup, comme la flammèche gagne une touffe d'herbe voisine et bientôt l'embrase, comme bébé fait un petit pas de plus à la découverte du monde : "la pensée n'est pas gratuite !" Cette proposition-là vient remplir tout mon univers, instantanément, et elle en rend compte exhaustivement. Les philosophes savent-ils que la pensée n'est pas gratuite ? Apparemment non, bien que plusieurs chercheurs des genres physicien ou mathématicien l'aient laissé entendre.

Je viens de faire, pour mon compte du moins, une découverte. J'ai vécu l'instant de la découverte.

ÉCRIRE

L'écrivain est un chef d'orchestre plutôt qu'un soliste. L'écrivain comme le chef d'orchestre doit veiller à un très grand nombre de choses à la fois, maîtriser ce qui précède comme ce qui suit tout en se vouant corps et âme à l'exploitation de chacun des instants. Son attribut ne devrait pas être une plume mais une baguette. A quelque endroit qu'il se trouve de son travail, à quelque moment que ce soit de son accouchement, au bout de la moindre phrase, entre deux mots même, ce n'est pas une idée qu'il conduit, c'est un ensemble d'idées.

Tant pis pour le maître en habit, changeons de métaphore. D'ailleurs, puisqu'il va s'agir de moi, une humble tenue de berger siéra mieux. En effet, me voici dans un exercice d'écriture. Au moment d'aller à la ligne, je m'immobilise. L'image d'un troupeau se dessine quelque part. J'effectue mentalement le geste de regarder par derrière : pour voir si tout le monde suit. Sur le papier s'écrit : "Où en sommes-nous ? Ce "nous" est vraiment un pluriel, ce n'est plus ce pluriel dit de modestie (de fausse modestie) qui relève plutôt du pluriel de majesté. L'image précédente s'affine, avec ma participation consciente maintenant. C'est un troupeau d'idées qui se présente, dans lequel chaque idée voudrait aller à son train propre : là-bas, une bête isolée commence à folâtrer, de ce côté on fait bande à part devant un obstacle...

Dans une ÉGLISE

Voir : Instant MYSTIQUE.

EFFONDREMENT

Les petites prunes dites myrobolan se cueillent et ramassent à foison en août le long de certaine haie du voisinage. Un panier en a été déposé sur la table en vue de dénoyautage et cuisson. Un enfant qui croisait par là déverse soigneusement le panier sur la table, puis en rassemble les fruits dans le but d'élever un monticule. Il en vient à déposer les mirabelles une par une sur le sommet de façon à élever un tas le plus haut possible. Une de plus, et c'est l'avalanche.

Cela est un instant.

L'enfant pressent que les lois en sont aussi inéluctables que secrètes. Effectivement, les physiciens peaufinent des modèles devant leurs ordinateurs car le sujet est très fécond. Le gamin réitère, il attend chaque fois quelque chose d'un peu différent ou, qui sait ? demandez-le lui. Heureux enfants qui peuvent jouer indéfiniment avec un rien ; une éternité pour eux ne compte pas.

Voilà que, plusieurs de ces billes, débordant la table, roulent par terre, et c'est la réprimande, peut-être une carrière de chercheur brisée dans l'œuf : "Arrête tes bêtises !".

EUPHORIE

Petit déjeuner à l'hôpital. Mettant fin prématurément à une nuit en traits d'union, on vous a réveillé, une heure auparavant (le thermomètre !), comme le condamné à mort au moment où celui-ci vient enfin de s'assoupir. Il y a un bol d'eau tiède, un sachet de chicorée soluble, du pain cartonueux et un godet de confiture de fraise plus sucrée que fruitée. Pourtant, comme si vous étiez chez vous, s'installe l'euphorie, toutes antennes dehors, chaque synapse frémissant à son seuil d'excitation. Tout paraît à nouveau possible, pensable, sensible, assimilable... Qui a peint cette fraîcheur, l'aube de la création, l'être momentanément allégé du fardeau d'être, toute la conscience sans la charge de la conscience, à l'heure du petit déjeuner ?

C'est cela —non, ce devrait être cela— l'état normal. A l'opposé, ce sont le brouillard, l'asservissement, l'abrutissement qui

font l'état habituel, mais non l'état normal. "L'euphorie" entre guillemets, c'est ce que serait l'état normal si... ; mais comme cet état est rare et merveilleux, on l'appelle euphorie. Or, que l'on appelle "euphorie" (en grec : transport de Bien) un état aussi naturel, aussi légitime, voilà qui est déprimant !

EXPLOSION MANQUÉE ?

— Tu commences à m'énerver, me dis-je, avec toutes ces histoires. Pourquoi tant de foin sur l'instant ? Si sa richesse est insondable, si se rencontrent en lui des puissances aussi colossales que le temps, l'éternité et la conscience, s'il domine être et non-être, s'il est transition entre le monde et on-ne-sait-quoi, à croire enfin tout ce que l'on en raconte, eh bien, n'importe quel instant devrait exploser instantanément ! Puisque le big bang a été l'instant d'une explosion cosmique, tout instant devrait être un big bang. Toi comme moi avons mille raisons, au premier instant qui se présente, de nous flinguer de désespoir comme de péter de joie. Or tout se passe à peu près normalement. Les instants se croisent ou se suivent sagement comme les bourgeois vont à la messe. Alors, les poètes jouent à se faire pleurer, les écrivains montent leurs scénarios, les philosophes se gargarisent et les savants ont bien raison de s'occuper plutôt de choses sérieuses !

HIBISCUS (*à J. du Bellay, en toute simplicité*)

Comme au petit matin, la fleur de l'hibiscus
 —on la dirait fanée, elle n'est qu'endormie—
 Déploie secrètement ce qui semble un prépuce
 Et deviendra corolle opulente à midi,

Et comme, en la vesprée, enivré de soleil,
 le pistil vacillant se laisse envelopper
 du voile annonciateur et gardien du sommeil...
 Oui, dit l'instant, on peut être et avoir été !

L'IDÉE D'UN INSTANT

ou : Quand une IDÉE S'EMPRE D'UN INSTANT

Nous savons bien que nous ne savons rien ! C'est l'une des solutions les plus courantes à ce que les philosophes appellent "le

problème de la connaissance". Cela remonte aux Présocratiques pour le moins : "J'affirme que nous ne savons ni si nous savons quelque chose, ni si nous ne savons rien, et que nous ne savons même pas s'il existe un ignorer et un connaître, et plus généralement s'il existe quelque chose ou s'il n'existe rien" dit Métrodore de Chio au IV^{ème} siècle avant J.-C. ⁽¹¹⁹⁾.

C'est une idée banale, on l'évoque dans la conversation ou bien on l'aborde de front, si froidement qu'elle devient ennuyeuse. Pas de quoi fouetter un chat.

Et puis, un beau jour, elle surgit au coin du bois, armes à la main. Elle s'empare de vous, corps et âme. Elle remplit votre univers. Cela devient inconcevable, incompréhensible, inadmissible que d'être planté là sans savoir si l'on sait quelque chose. Devant telle absurdité, on s'étonne que la Terre n'arrête pas sa rotation et que nous-mêmes continuions de respirer. L'atmosphère trop longtemps maintenue à l'état de surfusion vaporeuse devrait cristalliser en bloc. Au moins, l'humanité tout entière devrait se soulever de colère en une manifestation d'ampleur mondiale, sous des bannières telles que "Remboursez-nous dix mille ans", "Planète de rats", "Sortons de la caverne", ou encore "La philo au boulot". Mais rien de tout cela. Piètre puissance que celle des Idées ! Non, rien de tout cela n'arrive, l'air demeure délicieusement léger et, tout à l'heure, je penserai à autre chose.

Ainsi le poète trouve-t-il son inspiration, le savant son trait de génie, et ma belle-mère sa lubie. Quant une idée s'empare de ma belle-mère, toutes les autres idées s'effacent, ainsi que les contraintes les plus élémentaires.

L'IDÉE, LE MOT ET LE STYLO

(Au cours d'un travail d'écriture). Je sèche. La pointe de mon stylo en l'air sèche de même. Je ne parviens pas à savoir ce que je pense, ce que je veux dire. Puisque je ne parviens pas à formuler cela pour mon propre usage, comment pourrais-je, à plus forte raison, l'écrire pour les autres ?

Pourtant, malgré moi, voilà que le stylo s'applique sur la feuille. Dès lors, c'est un autre registre. Le mot, un autre puis la phrase, viennent se loger sur la ligne vierge, comme d'eux-mêmes.

Voilà qu'une tournure fraîchement posée se voit illico raturée par une autre, comme un électron en déloge un autre. Ma seule action est de tenir le stylo, sa plume a établi le contact avec le papier, les étincelles d'information (au sens de la cybernétique) ont jailli, venues de... c'est tout le problème : le système (au sens de la systémique) constitué par le papier, le stylo et le cerveau est-il un système ouvert ou fermé ? Quoi qu'il en soit, c'est un tout petit grand moment. Ce que je viens de consigner sur cette page n'aurait pas vu le jour si "Je" n'avait pas pris mon stylo.

Cherchons encore à comprendre. Une interaction s'est mise à l'œuvre entre la pensée et les mots. Au lieu de contraindre la pensée comme il le fait d'habitude, le mot s'est avisé de lui venir en aide. Surgit tout le "problème du langage" comme disent les philosophes, dans toute l'ambiguïté de la chose : code de communication mais aussi outil pour la raison. Et le problème de la pensée, donc ! tout autant que sa nature et que sa légitimité, c'est sa genèse qui plonge dans l'inconnu. A l'échelle de l'instant, on en vient à traiter la pensée aux dimensions de la microphysique ; la pensée comme phénomène quantique..

Quelque chose me chiffonne, dit l'inspecteur Colombo, revenons sur un détail.

Il est arrivé pendant cette séance que le stylo, sur le point de former un mot, se mette à en écrire un autre. Au dernier moment, le mot ébauché a avoué qu'il en existait un autre mieux approprié, et il lui a laissé la place ; ma conscience, en cette occasion, n'est que le PDG lointain qui laisse faire, que l'on informe sans qu'il ait eu besoin de décider.

Plus curieux encore, en ce moment où je rends compte de l'expérience, cette correction "stylographique" me surprend alors que j'aurais admis sans broncher que mon stylo se trompe de mot. Les deux espèces de *lapsus*, celui de la plume (*calami*) comme celui de la parole (*linguae*) sont admises. Autrement dit, on excuse l'erreur lorsque c'est la conscience qui la rectifie, on ignorera un perfectionnement réalisé sans sa participation ; néocortex oblige, cela est de bonne guerre. L'important est ce qui suit. Les deux situations —remplacement d'un mot inadéquat par un meilleur, erreur d'exécution— sont des mini-instants, disons des micro-instants si vous préférez, et dans les deux cas il y a eu rencontre,

comme si souvent au fil de cet Éloge. Rencontre de qui, de quoi ? supposons : du mode verbal et d'un mode non-verbal, du registre des idées et du registre du langage.

L'instant où j'écris, si loin... Un crépitement silencieux, une cascade invisible.

Quand une IDÉE NOUS ÉCHAPPE

Il est courant, dans le fil d'une conversation ou d'une réflexion solitaire, qu'une idée nous échappe, que nous nous apercevions de sa disparition et nous mettions à sa recherche. La poursuite s'avère souvent sans espoir : l'idée court plus vite et elle nous le prouve quand nous croyons avoir mis la main dessus. C'est quand elle nous semble la plus proche qu'elle est insaisissable. Nous abandonnons —et retrouverons la rebelle plus tard, comme par surprise.

Eh bien, personnellement, c'est en ces occasions que m'apparaît, fugitivement mais plus clairement que jamais, la double nature de "l'idée" (ici au sens le plus vague possible). L'idée aurait un fond et une forme, ou bien un noyau et une enveloppe, ou encore un support et un habillage, essayons enfin : un signifiant et un signifié. Au cours de la poursuite évoquée ci-dessus, les deux composants seraient dissociés, à moins que nous n'hésitions à miser sur l'un ou sur l'autre. Dans l'impossibilité de poursuivre deux lièvres à la fois, nous perdons les deux.

Hypothèse : quand une idée nous échappe, c'est qu'il y a eu dissociation. Il s'agit alors de recoller les morceaux.

Accepter les IDÉES IDIOTES

Ce matin, je me suis réveillé en riant.

Je venais de rêver qu'un collègue me remettait trois dossiers à étudier, des dossiers difficiles. Je les feuilletais devant mon interlocuteur, nous étions debout dans le couloir entre deux bureaux. Au fur et à mesure que j'en prenais connaissance, c'était comme si les documents s'épaississaient à mesure que mon pouce en libérait les pages. Rapidement, le matériau devient si abondant et si lourd que je dois poser tout cela, à la hâte, sur une table voisine. (*Fin du rêve*)

Au réveil : mais oui ! Acceptons cette idée inavouée, acceptons que des dossiers grossissent d'eux-mêmes à mesure qu'on se les approprie. Psychologiquement, c'est une représentation très vraisemblable qui justifie l'effort et qui incite à le poursuivre, outre que c'est rigolo.

On devrait toujours faire ainsi ; jouer avec ces idées passagères qui ne nous traversent que pour un instant, au lieu de les tenir en laisse, voire de les chasser.

INSPIRATION

Stefan Zweig ⁽¹²⁰⁾ a parlé de "cet instant de transition infiniment mystérieux où un vers, une mélodie, surgissant de l'invisible...".

Il arrive aux écrivains comme aux écrivailleurs ^(*) d'être portés, transportés par un soudain projet. L'écrivain s'y attelle pendant un certain temps et, s'il n'abandonne pas ni ne meurt trop tôt, cela donnera une œuvre ; l'écrivailleur s'y attelle ou non et cela donnera, le cas échéant, ce que cela pourra. Au total, beaucoup de déchets. Le cas-limite est celui des œuvres infiniment précieuses : celles qui n'ont pas été écrites, comme chacun sait. Mais parlons un peu de ces instants d'inspiration eux-mêmes.

Que se produit-il alors ? Une illumination. L'instant s'étend sur tout l'univers. Une sorte d'idée-sentiment devient principe universel. La vie de l'auteur en question — professionnel ou amateur — prend non seulement un sens concret mais une forme matérielle : "Je vais écrire un bouquin là-dessus, je vais devenir ce bouquin, je suis déjà ce bouquin !". Très vite d'ailleurs, sinon en même temps, un titre apparaît et devient la bannière du projet. Cet instant concrétise — mais peut-on dire qu'un instant "concrétise" ? C'est là tout une théorie qui se profile. Essayons : cet instant synthétise, rassemble, exprime une vie, quasiment. Inversement, il pourra animer des années de labeur.

Autrement dit, une "idée" au sens le plus large, voire une simple image mentale, peut remplir subitement le monde dans la tête d'un écrivain, éventuellement jusqu'à sa mort. Cela

⊙ La seconde catégorie est introduite à mon bénéfice, dans le but de légitimer mon intervention.

s'apparente à la révélation chez les croyants. A titre d'exemple, voici trois de mes inspirations récentes, qui se seraient évanouies si je n'en avais pas pris note mais ne sont pas, pour autant, devenues trois livres :

— *Ne plaisantons plus !* C'est l'instant du sursaut, du "ras-le-bol" en langage contemporain. Foin de bavardages, de compromis, de demi-mesures ! Au diable la complaisance, les égards aux traditions, ce n'est que pusillanimité ! Ne remettons plus à demain, comme dirait Marc-Aurèle, de penser juste — d'oser penser, dirait Kant. Et que tout y passe, toutes les fausses opinions et toutes les fausses croyances, en un vigoureux nettoyage de printemps, en un véritable (et second) âge de raison !

— *Deux pages à la fois.* Écrire la vie telle qu'elle se présente le plus souvent : sur deux modes en même temps. Ce livre sera donc écrit et devra être lu sur deux pages simultanément. Une dialectique dont la clef est à choisir parmi les nombreux "dipôles" recensés jusqu'ici, tels que : l'apparence et le réel, le ressenti et le pensé, le moi et l'autre, l'instantané et le durable, le conscient et l'inconscient, le signifié et le signifiant, l'aléatoire et le déterminé... ; mieux encore mais techniquement très difficile : écrire sur une page ce qui était possible (les potentialités) et en vis-à-vis ce qui s'est passé (les actualisations). La forme (roman, théâtre, essai...) et le sujet sont libres.

— *Excusez, c'est une erreur.* Le monde n'est pas même une approximation de l'Idée, une mauvaise copie comme dans la doctrine de Platon, c'est une erreur. Les Gnostiques en faisaient même l'œuvre d'un mauvais dieu. Nous existons par erreur, nous sommes erreur et ne pouvons penser, dire et faire que des erreurs. Représenter l'univers en négatif comme un édifice construit de toutes ses erreurs. Un autre titre pourrait être, inspiré de Céline et si l'éditeur y consent : *Voyage au bout de la connerie.*

JE ME VOIS

En allant acheter le journal, qui rencontré-je ? Voilà que je me vois. "Je" voit "moi". Moi y'en a voir moi. Je me vois marchant, petit bonhomme pressé, gauche, à la fois décidé et furtif, tel un animal de laboratoire entre deux essais, dans la quête incessante d'on ne sait quoi, chercheur en mal de recherche.

Je me vois pensant. Suis équipé d'un ingénieux dispositif, aussitôt baptisé radio-magnéto-encéphalographe mobile (REMO) : composé d'un simple casque, sans fils, ultra-léger, il envoie ses informations sur un écran, soit au laboratoire, soit dans un véhicule de terrain. Le REMO permet ainsi de suivre la vie intérieure d'un sujet à divers moments de la journée. On peut aussi programmer sur soi-même un enregistrement pendant une période déterminée, et puis laisser faire ; c'est ce mode d'utilisation qui m'a livré les observations suivantes.

On voit sur l'écran que de très rares zones du néocortex sont allumées, que quelques autres le sont par intermittence et que tout le reste, dans la pénombre, est néanmoins traversé fugitivement par des zigzags variés. Au fil des observations, ce sont souvent les mêmes zones qui sont allumées, les mêmes zones qui sont clignotantes, les mêmes zones qui sont éteintes (les fréquences respectives sont dûment notées). Cette cartographie est évidemment très différente d'un individu à l'autre. Chez moi, pourrait-elle différer de l'enregistrement qui vient d'être réalisé et, si cela arrivait, serait-ce encore moi ?

Le REMO n'a pas encore été inventé (que je sache) bien qu'il soit d'ores et déjà parfaitement réalisable. Ce n'est donc ici qu'une expérience de pensée mais qui s'avère doublement féconde :

— il existe des représentations de "moi" objectives, indépendantes de moi. C'est le vertige bien connu de la photo d'identité, mais en mille fois plus indiscret. C'est sur cette base, comme on sait, que la "nouvelle caractérologie" a été instituée vers 2020 et nous ne sommes encore qu'en 2007.

— je pourrais être et fonctionner autrement.

Ce faisant (ce pensant), j'ai acheté le journal au kiosque, fin de l'aventure. Pendant un instant, je me suis vu, passant parmi les passants, et en même temps j'ai vu que je pourrais être un autre passant. Puis le *karma* a repris son cours.

JONGLEUR

Rue Mouffetard, ce matin comme au Moyen-âge, un jongleur se produit. Concentré et souriant, il reçoit la balle —quelle balle ? c'est déjà l'autre— en même temps qu'il la lance, déjà passée.

Combien de balles ? Y a-t-il un nombre maximal de balles que le meilleur joueur mondial puisse actionner ? Le plus habile des philosophes, avec ses mots, n'est qu'un piètre apprenti-jongleur.

Qui commande, qui obéit à l'autre : le jongleur ou la balle ?
Sujet-objet... Il n'y a qu'un monde.

LECTURE

Ce matin, je tombe sur un bouquin formidable. Toutes les questions-clefs y sont repérées et l'on en donne une synthèse doublement lumineuse : si claire et si éclairante ! Tout y est, même ce qui n'y est pas ; c'est dit. Inutile de chercher plus loin. Après cette lecture, on peut passer à autre chose.

Problème : ce bouquin est de moi et il est récent. (Ne vous emballez pas, Narcisse, il m'arrive aussi de blêmir devant des pages absconses et prétentieuses du même auteur.) Eussé-je lu cela sous la plume d'un autre, je l'aurais illico photocopié et, en tous cas, m'en serais souvenu. Or je ne reconnais pas plus les propos que la plume. Double amnésie ! Ce n'est pas "moi" — ce qui me sert de moi aujourd'hui — qui ai pu, qui aurais pu produire des lignes aussi puissantes. Où en aurais-je trouvé les éléments, comment aurais-je eu le génie requis pour les assembler ? Or c'est le même bonhomme, probablement avec le même stylo. Comment expliquer cela, honorablement si possible ? Où est l'erreur ?

— Un "simple oubli" semblant exclu, il a fallu une démarche d'oubli active. Pourquoi cela et comment ?

— Celui (restons vague) qui a produit cela, l'a-t-il puisé dans un sac bien rempli pour le répandre prodigement alentour ? Ou bien, au contraire, parvenu aux bornes de son ignorance, a-t-il abandonné ce dernier bagage avant de s'enfuir ? En savait-il bien davantage ou bien bluffait-il ?

— Après avoir trouvé quelque chose, peut-on l'oublier aussi vite, voire le perdre définitivement... pour se remettre à le chercher ? Ce serait proprement désespérant. Aragon aurait raison, "rien n'est jamais acquis à l'homme". Encore que, d'un autre côté, c'est revigorant : au diable le moi..., on change de cheval et l'on poursuit.

En fin de compte, dans l'instant où l'on croit trouver une idée, qui trouve quoi ? Si le penseur, gloire de la Création et de

l'Évolution (pour faire plaisir à tout le monde), ne reconnaît pas plus sa pensée qu'il ne se reconnaît lui-même, pour *quoi* donc joue-t-il continuellement son honneur, sa peau ? Ce "moi" qui ne se connaît seulement pas, n'est pas même capable de se reconnaître !

Et cet instant, comme tant d'autres, se perd dans les sables de la métaphysique.

LIBRE ARBITRE

Le libre arbitre existe, je l'ai senti. Comme vous, certainement : à la sortie d'une gare en débarquant dans une ville inconnue. Eh bien, c'est cela, le libre arbitre. Ça ne dure qu'un instant. Dans d'autres situations, c'est manifestement plus long, on est mis en disponibilité pour une durée indéterminée —jusqu'à ce que la conscience, excédée...

LIRE ET ÉCRIRE

(Voir aussi : ÉCRITURE ; IDÉE, mot et stylo ; LECTURE)

Que se passe-t-il dans l'instant où j'écris ? D'abord, aux alentours, les temps de la grammaire se brouillent puis disparaissent ; ou plutôt, l'espace et le temps —l'espace de la feuille de papier et le cours qu'y marque le stylo— fusionnent en une sorte d'espace-temps qui serait sans dimensions (désolé ! je suis aussi précis que je le puis). C'est le collapsus du temps. La pensée flotte là-dessus comme des nappes de brouillard au petit matin. La pensée ? Impossible de dire si c'est elle qui mène le stylo ou bien si elle court derrière lui. En ces moments d'authentique création —ne nous soucions pas ici de la qualité ni de l'intérêt du produit— il m'arrive de découvrir, à mesure que cela s'écrit sous mes yeux, des idées que je n'avais alors que vaguement aperçues et dont, enfin, le contenu se déploie. Le soc de ma plume ouvre un sillon dans le pensable ; comment le poète dirait-il : un sillon enivré, héroïque, désespéré ? (Confidence : un jour, j'ai laissé la plume écrire toute seule et je suis allé acheter le pain. Ça marche très bien !).

Qui est attelé à cette besogne ? Combien sommes-nous, au juste ? Quand, stylo en érection, je m'aperçois que le mot en train de se former n'est pas celui que je voulais écrire —et que le nouveau mot sera tellement préférable ! Alors la conscience, faites excuses, est tout juste consciente... de son inaction.

Noblesse et servitude, grandeur et misère de cette tâche "primale" ! De même, humble et glorieux est le paysan derrière sa charrue : il pèse et ahane en fertilisant la terre. Rappelons-nous que l'horizon du laboureur, prosaïquement, c'est le cul de ses bœufs. Impossible de se pencher sur ces instants sans émotion, tant ils baignent dans le mystère. Impossible de les évoquer sans métaphore, celle-ci servant à les accrocher à quelque chose. D'autre part, les aborder de manière rationnelle et dans une ambition scientifique (psychologique) est tout autant mystérieux : certes, de l'information a été créée, finalement, à la fin du paragraphe ou au bas de la page, mais d'où venait cette information, qu'est-ce que l'information ?

Symétrique est le travail de lecture. Que se passe-t-il quand je lis ? Voici ce que, par surprise bien sûr, j'ai pu capter de plus significatif à ce sujet. C'est une image, de nouveau, qui a surgi, plutôt insolite : "Je lis comme je chercherais une piste d'envol". Ce qui, devient, rationnellement : la lecture me fournit une information ou une énergie qui alimente ma "pensée".

Il est question ci-dessus d'écrire et de lire au sens noble : écriture et lecture des intellectuels. Descendons une marche. Matériellement, on écrit pour déposer de l'information sur un support, on lit pour recueillir de l'information. *Legō* signifie, en latin, cueillir, ramasser, choisir, lire. Que c'est beau, l'étymologie !

Les deux opérations seraient donc, physiquement, inverses l'une de l'autre. Or ceci ne semble pas satisfaisant, tant "lire et écrire" semblent cousiner. Dans les deux cas se produit une transformation qu'il faut en toute rigueur, dans l'ignorance où nous demeurons sur la nature de l'information, qualifier d'alchimique ; tout comme les transformations de la matière sont demeurées magico-divines et ésotériques jusqu'à ce que des lois chimiques soient mises au jour.

Le look des MOTS

Les mots ont un "look", ils convoient une mini-émotion, une bouffée de crypto-poésie. La perception du mot s'accompagne de la production de "qualia" (notion neurobiologique complexe¹²¹) qui, peut-être, facilitent le travail de la mémoire.

Dans le mot *aventure*, la lettre *v* presque initiale me dit d'être prêt à tout, d'autant que le *a* précédent lui donne de l'élan ; le *u* antépénultième, ici entre deux consonnes au lieu d'être accouplé comme si souvent à la voyelle *o*, donne au mot de l'autonomie, de l'originalité ; le *v* pesait lourd, les trois consonnes *v...t...r...* font fantasque. Telle est du moins une interprétation personnelle, la vôtre serait sans doute autre ; nos passés respectifs contre notre bagage culturel commun... Quoi qu'il en soit, ce ne sont là que reconstitutions, pratiquées *a posteriori*. J'ai inventé ci-dessus une justification comme l'accusé s'invente un alibi après son forfait. Il n'empêche qu'une impression globale et affective a joué, que l'on peut appeler le "look" du mot.

Que se passe-t-il quand un mot n'a pas de look ou quand il l'a perdu ?

Il a bien dû vous arriver, en lisant un mot courant de notre langue, de le voir comme un ensemble de lettres stupide, inerte, inanimé, nul et neutre, sans signification enfin. Cette mini-aventure peut survenir soit involontairement, soit volontairement. Dans le second cas, c'est assez difficile, il faut se concentrer mais, paradoxalement, se concentrer afin de ne rien trouver ; le travail est de dépouiller le mot, de le tuer. On peut pratiquer le même exercice sans papier, en pensant seulement le mot et, si besoin, en le prononçant. Remarques :

1. Il est plus difficile, dans ces circonstances, de voir un assemblage de lettres qu'un mot, une somme de parties plutôt qu'un tout. Or ceci est contraire à ce que l'on dit généralement à ce sujet, plus précisément : contraire au principe d'organisation par niveaux hiérarchiques. Il est alors plus difficile de descendre d'une marche dans l'échelle des holons que de remonter !
2. Un bon truc, si l'on pratique volontairement l'exercice sur une page de texte, est d'isoler le mot optiquement, ceci afin de le tenir isolé dans le champ visuel ; alternativement, se dire qu'il vient d'une langue étrangère : ainsi, dans les deux cas, on prive le mot de son contexte.
3. La méthode de lecture globale avait donc un sens, un fondement. Si elle a été abandonnée, c'est pour ses défauts, ses limitations, comme il en va de toute approche qui privilégie le holisme ou le réductionnisme de manière exclusive.

4. Bien des mots ont plusieurs sens et (ou : dit autrement), il existe des homonymes. Difficulté supplémentaire de reconnaissance ! Eh bien, ces mots semblent avoir aussi des looks différents. Dans la *balle* qui tue à la guerre, le *b* initial fait tout, la suite est seulement expédiée, tandis que le jeu des enfants, les deux *l* de la *balle* la font danser (cf. étymologie). Sous toutes réserves, comme dans le précédent exemple. Une démonstration peut-être meilleure est fournie par cet acte manqué que constitue un lapsus de lecture : l'inconscient préfère un certain look ressemblant...

Une fois de plus, que de choses dans un instant, matériellement dans les quelques centièmes de seconde que prend l'identification d'un mot !

MOZART

On fait dire à Salieri, admiratif à en crever, que chaque note de Mozart est parfaite, divine. C'est peu dire. Chaque note ouvre en son sein un monde fractal en même temps qu'elle entrouvre l'univers, elle est un microcosme de l'œuvre. Quand elle s'achève, on s'aperçoit qu'elle était unique et indispensable, qu'elle a permis de naître aux notes suivantes. Chaque note de Mozart assume pleinement son instant.

De même pour chaque accord mais là, ça se complique. Un accord est, certes, un ensemble de notes et, en tant que tel, se situe sur un niveau hiérarchique supérieur (dans le vocabulaire de la systémique) à celui des notes isolées. Il n'empêche que l'accord démultiplie l'instant.

Si je suis devenu le chef et l'instrumentiste mondialement reconnu et admirés, c'est parce que, au fil de toute interprétation, je "colle", comme l'a dit un critique, je colle littéralement à l'instant. Mon truc pour cela, le voici : je m'accroche à chaque note de chaque accord, sans perdre de vue l'ensemble, bien entendu.

C'est d'ailleurs comme cela qu'il faut s'y prendre avec tous les instants.

Une seule note de MUSIQUE

C'est très bien, mon ami, d'avoir écrit ce poème scientifique sur l'instant, de lui avoir dédié un livre. Il y a des choses importantes ou belles entre vos pages. Cependant, il n'en est pas moins vrai

que votre belle réalisation n'est qu'une imbécillité au regard d'une seule note de musique, une seule note en elle-même et dans ses rapports avec les notes qui précèdent et qui suivent.

Instant MYSTIQUE

Vingt minutes en avance sur le rendez-vous. Vais-je arpenter, louvoyer, patrouiller, tapiner dans le quartier ? Non, plutôt faire halte dans cette église, en face, dont une porte ouverte laisse échapper les grondements d'un orgue. Deux obstacles cependant : mon hyperacousie d'une part (et les basses fréquences d'un orgue sont redoutables), une certaine forme latente d'anti-bondieuserie d'autre part. Aucune protestation ne s'élevant de mes nébuleuses intérieures, j'entre comme si de rien n'était (un autre dirait : comme si j'étais appelé).

Et c'est immédiatement la magie d'un autre monde. De toute éternité, c'est bien là que je devais me trouver en cet instant. *Hic et nunc !* Il ne saurait exister autre chose dans l'univers, ni d'autres univers. Tout — mais quoi ? — se rassemble en une unité de temps et de lieu si achevée, si cohérente que toute dimension disparaît. Je suis (du verbe Être) l'organiste invisible perché dans les tuyaux, je suis (*idem*) la partition, je suis (*idem*) chaque vibration, je suis (*idem*) les tableaux saint-sulpiciens plantés sur les murs. Stupeur et vertige. L'unité est si parfaite qu'elle dissout même les imperfections des choses — car il y a des imperfections et elles sont quasi comiques : le musicien est à l'exercice, il ne possède pas bien cette fugue à trois voix, il rejoue inlassablement la même mesure et je cherche, de mon côté, le tempo correct, lui comme moi sans succès d'ailleurs.

L'éternité donc ? non car voilà que, sans m'être posé la question, je sors tout naturellement de l'église. Sans avoir revêtu de combinaison protectrice, je suis de nouveau immergé dans l'environnement hostile et pernicieux des villes modernes. J'en aurai seulement été protégé pendant quelques minutes — d'où le choc, sans doute. Les parapsychologues diraient que, tout simplement, j'ai vécu une courte "expérience hors du temps".

Inutile de développer, vous connaissez ces instants dits privilégiés et je ne possède pas les dispositions littéraires et poétiques qui permettraient de transcrire celui-là d'une manière

satisfaisante. Cependant, il faut dire quel émoi ressort de ces expériences tant elles sont intenses. On en vient à se représenter l'instant, non pas comme une certaine organisation ou réorganisation des choses, mais comme un état d'âme, une exaltation passagère qui serait à peu près indépendante de l'état de l'environnement. Dans le cas ici rapporté, rien, pas un iota n'a changé dans l'ordre du monde (sinon que je me suis personnellement enrichi d'une petite aventure), on ne jouait pas la bataille de Waterloo, je suis ressorti de l'église aussi désinvoltement que j'y étais entré.

Ce n'est que rétrospectivement que j'ai réalisé le péril auquel j'avais échappé. Ces édifices à la fois sacrés et publics peuvent fonctionner comme des souricières fatales. On connaît des hommes qui sont entrés et ne sont jamais ressortis. Frappés profondément en leurs fibres mystiques (ici, ce ne fut qu'une micro-secousse de caractère métaphysique), ils ont vu s'infléchir le cours de leur vie. On dit de ces malheureux (ou de ces saints hommes) qu'ils ont eu la révélation divine, qu'ils se sont convertis, qu'ils ont rencontré la foi ; célèbres sont les exemples de Charles de Foucauld à l'église de La Trinité (Paris, IXème arrondissement), Max Jacob en la basilique de Saint Benoît-sur-Loire, Paul Claudel dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, sans parler de mon beau-frère — parce que c'est un faux-jeton.

A l'attention du magasinier : étiqueter ce type d'instant
 "Exaltation gratuite et fulgurante" (n° IV-53bis du catalogue).

Entre deux NEURONES

Notre cerveau contient quelque cent milliards de cellules nerveuses du type "neurone" (sans parler des cellules gliales, dont les maintenant célèbres astrocytes), chaque neurone étant relié à d'autres par un millier environ de contacts électrochimiques appelés synapses. D'autre part, le moindre phénomène sensitif ou mental requiert un circuit (ou plusieurs circuits) fait(s) de multiples segments et étapes. Ces conditions amènent à se pencher sur ce phénomène-clef, pourtant si commun, si "élémentaire", que constitue le passage de l'influx nerveux d'un neurone au suivant : la "transmission synaptique", transmission d'une information électrique entre l'axone du premier neurone (axone : long ou très

long filament, unique, du neurone) et les ramifications (dendrites) du neurone récepteur.

Vous avez deviné si vous ne le saviez déjà : la transmission synaptique est un processus fort complexe que des milliers de neurologistes étudient de par le monde. Le débat séculaire entre "contiguïté" et "continuité", débat dans lequel Freud a trempé au début de sa carrière, est devenu vain au vu des observations accumulées.

Rappel des dimensions de la scène : 10-50 nanomètres (millionnièmes de millimètre) entre les deux cellules ; les temps se mesurent en nanosecondes (milliardièmes de seconde). Simplifions en ne considérant qu'une étape : ce qui se passe entre l'extrémité de l'axone et le bouton de l'une des dendrites du neurone récepteur. Voici le scénario, sans prendre la peine de définir les éléments rencontrés :

- au bout de l'axone, une différence de potentiel électrique parvenue au bout de l'axone active des canaux à sodium ;
- l'apport ainsi autorisé d'ions sodium, puis d'ions calcium, ouvre des vésicules contenant des neurotransmetteurs chimiques ;
- ces molécules traversent l'espace inter-synaptique (il n'y a pas loin !) ;
- elles se fixent sur des sites du neurone récepteur ;
- ... ce qui crée une nouvelle différence de potentiel, soit excitatrice si positive, soit inhibitrice si négative ;
- les neurotransmetteurs sont inactivés ;
- l'influx nerveux reprend son chemin (électrique) dans le second neurone.

Nous n'avons pas parlé du va-et-vient de plusieurs gènes entre le noyau de la cellule réceptrice et son bouton dendritique ; ni des deux classes (lente ou rapide) et des cinquante espèces de neurotransmetteurs ; ni de la spécificité des sites récepteurs. Par contre, ce qu'il faut souligner, c'est que toutes les pièces de cette scène sont disposées, dans le temps et dans l'espace, selon les principes hiérarchiques de la systémique ; en simplifiant : (1) Étagement des structures en degrés de simplicité/complexité : des ions, des molécules simples, des molécules complexes, des canaux, des sites, des gènes. (2) Principe holistique : les éléments tendent à la multiplicité vers le bas de la hiérarchie, à l'unicité vers le haut.

(3) Intégration croissante car, en fin de compte, c'est *un message* et un seul qui est transmis par l'ensemble du réseau. Un neurone lui-même, un seul, est bien plus que la somme d'un corps cellulaire, de mille dendrites, et d'un axone. Chacune de ses synapses propose un influx au corps cellulaire et c'est celui-ci (toute l'usine, noyau compris) qui intègre et laissera ou non l'influx nerveux poursuivre son chemin dans l'axone...

... tout cela au cours de cinquante nanosecondes, une durée que l'on ne saurait appeler "instant" puisqu'elle comporte tant d'instants ! Ce n'est plus un instant mais une arborescence d'instants. Un système d'instants. (On a bien dit : instant = holon.)

Il y a un autre abîme pour notre perplexité. Dans cette extrême complexité, qu'est-ce qui a déclenché telle action (un bouquin ne suffirait plus aujourd'hui à les décrire toutes) qui déclenche telle autre qui va déclencher, etc., etc. ? Cette situation se retrouve dans mille domaines autres que celui de la neurobiologie, et c'est la tentation du finalisme : à défaut de trouver un commencement, sans cesse reculé, à la chaîne des causes, se tourner vers l'autre extrémité, celle de l'objectif à réaliser.

Finalité, circularité... A chacune des étapes, les structures sont mises en place pour une action qui n'existe pas encore : tel ou tel gène pour activer tel ou tel neuromédiateur qui remplira telle ou telle vésicule et se fixera sur tel ou tel site. Comme si la fin était contenue dans le commencement, ce qui s'est dit de cent manières depuis l'Antiquité. En fait, à considérer cet infime événement qu'est la transmission synaptique, nos brillants cerveaux s'exposent à une double faillite : celle de la pensée linéaire et celle de la conception du temps.

PAGE

Il n'y a de pages que dans les livres.

Magie du livre : ouvrir une page, tourner la page !

Qu'y a-t-il entre le recto et le verso d'une page ?

La page appelle l'instant pour le tuer.

PAN ! (déclenchement d'une arme à feu à des fins diverses)

Voir : BOP ! (ouverture d'une bouteille de champagne).

PAPILLON (en forme de *haiku*)

Le papillon ne s'est pas posé,
il est parti un peu plus loin.

PENSEUR PENSANT SA PENSÉE

Au terme d'une laborieuse séance de méditation-écriture — disons modestement : gamberge — je m'étais allongé sur le divan. Après avoir agité beaucoup de choses sous son crâne, laisser tout déposer, tout reposer, sans plus rien penser ! Cette fois-là, comme le marcheur ou le cycliste parvenu sur une hauteur laisse son regard flotter alentour et que tous ses globules célèbrent l'effort accompli, je fus amené à m'interpeller distraitement :

— "Qu'est-ce donc que tu cherches, petit bonhomme, à travers ou derrière tout cela ? Quand tu crois gratter tel principe, telle démonstration, qu'est-ce qui te gratte, toi-même, exactement ?" (Je n'attendais pas de réponse.)

Il se trouva alors qu'un état sommeilleux m'enveloppa et qu'un rêve s'ébaucha entre deux eaux. Il prit la forme d'une réponse à la question posée consciemment. Comme si un tiers s'était glissé entre moi... et moi :

— "Eh bien en fait, je joue quelque chose, comme sur une scène, devant un décor en carton."

Le moi qui rêvait, si ce n'est l'autre moi, voulut aussitôt voir ce qu'il y avait derrière ce décor. Mentalement, il s'en approcha et esquissa le geste de le soulever. Stupeur, il se sentit soulevé en même temps : "C'est attaché !" constata-t-il.

Bêtement, il poursuivit son effort, comme on le fait lorsque l'on veut maladroitement réparer quelque chose, un instant avant que cela ne casse. Il souleva donc encore un peu, et soudain tout s'éteignit. "Zut, se dit-il, j'ai dû débrancher !"

PHOTOGRAPHIE

C'était un bataillon de chrysanthèmes, alignés sur une allée du Jardin des Plantes, en contre-jour par un petit matin tout printanier de la mi-octobre. Malgré la fraîcheur (ou à cause d'elle), les chrysanthèmes étaient d'une vivacité et d'une volubilité extraordinaires. Chacun d'eux racontait ce que cela fait d'être éclairé par derrière et sous telle incidence et depuis combien de

temps et pour combien de temps encore, et comment chaque pétale, bien que tous soient semblables et égaux en droits, contribue à l'effet d'ensemble. Bien entendu, chacun y allait de sa couleur, sauf les jaune d'or, un peu gênés, qui n'étaient là que pour l'étymologie. Les plus âgés, rabat-joie guettés par le ratatinement, murmuraient que leur espèce ne relève pas directement d'un acte du Créateur mais d'une sous-traitance par Ses horticulteurs et que leur destin est de faire semblant de pleurer sur la tombe d'un bourgeois.

La difficulté était de photographier tout cela et, surtout, de montrer les détails à travers le halo car un éclairage par derrière est à la fois révélateur et destructeur. Je calculai très longuement mon coup (passons sur les approches techniques). Sur la fin de mes préparatifs, je prends pleinement conscience d'un fait général : ce que le photographe veut saisir, ce n'est pas l'objet (encore appelé sujet), mais le regard que lui, photographe, pose sur lui. Cette réflexion m'occupait encore un peu. J'étais alors prêt à photographier. Cela aurait dû être l'une des meilleures photographies de ma carrière. Cependant, elle fut ratée, comme tant d'autres, car lorsque j'actionnai enfin le déclencheur, les chrysanthèmes s'étaient depuis longtemps envolés.

PIGEON vole

Léon frappa dans ses mains, les pigeons s'envolèrent. Tout simple. Vous avez pu entendre, sans y prêter attention, que Léon a frappé trois fois dans ses mains, comme tout le monde habituellement en cette occasion. Les trois bruits successifs n'ont pas été identiques ni en fréquence, ni en intensité ; le dernier a été le plus grave et le plus puissant. Le premier a servi de coup d'essai, les mains n'étant pas positionnées de la meilleure manière. Le dernier claquement, compte tenu aussi des effets d'additivité des sons, aura été le plus efficace en son rapport bruit/effort. Chacune des trois expériences a été préparée, les deux dernières ont tenu compte des résultats précédents, chacun des trois battements a anticipé son coup et l'a exécuté en double (cortex préfrontal et circuit de simulation sensori-moteur). Au total combien de fibres nerveuses, de relais, de neurones, de synapses, d'ions Na-K ?

Pourquoi Léon n'a-t-il pas fait claquer ses mains une seule fois ? J'ai essayé : les pigeons ne s'envolent pas tous, ça traîne et ils vont moins loin avant de se reposer. Des spécialistes étudient ces choses en laboratoire. S'il s'agit là d'un instant, il peut se jouer de cent manières, ce n'est certainement pas une molécule de temps interchangeable !

Expérience de PLUIE

Je suis arrivé à la campagne, invité chez des amis pour plusieurs jours, avide de marche et de travaux de plein air. Il pleut depuis la veille et la météo en promet bien davantage. Il serait suicidaire de sortir : suicidaire au sens propre, tant il fait froid et noir, tant la pluie vous gèle la moelle des os et vous gélifie les neurones. Après plusieurs mois de bureau ininterrompus à Paris, la déception est accablante. Reprendre le train ?

Devant une table et un livre fermé, j'écoute la pluie. On n'entend que la pluie. L'univers n'est que pluie. Je suis dans la pluie. Je suis la pluie. Je suis dissous. Je ne suis plus. Le petit bonhomme si malheureux de tout à l'heure n'était qu'un songe.

La dame de POMPÉI

La célèbre jeune femme des fresques de Pompéi a posé la pointe de son stylet sur ses lèvres. Attitude d'une puissante sensualité, certes (moi, je ne pense qu'à ça), mais énigme physique autant que métaphysique. Quand Sappho — c'est ainsi que la belle Étrusque est surnommée — redescendant sur terre posera de nouveau le stylet sur la tablette, l'écriture n'aura pas progressé d'un iota. Vous et moi, bien après elle, avons de ces "passages à vide", tenons la plume suspendue en l'air au-dessus d'une page difficile.

Le travail n'a pas avancé, on pourrait parler d'instant gratuit. Pourtant, cela n'a pas été gratuit pour tout le monde. De l'information a été manipulée, des millions et milliards d'ions calcium et de molécules neurotransmettrices ont cuisiné des associations mentales, toutes fugitives qu'elles fussent. Cela, l'imagerie moderne des labos de neurobiologie nous le montre sur les écrans, noir sur blanc et en couleurs : telle et telle zone s'activent (action !) successivement, on peut presque voir quels

neurones. Et savez-vous ce que Sappho était en train de se demander ? "Au fond, qu'est-ce que c'est que penser ?".

RENCONTRE

Un contexte : ces temps-ci, je retouche de nouveau mon "Histoire du réel". Une conjoncture : j'avise dans une librairie un petit livre sur "La réalité virtuelle".

Je ne vais pas acheter ce bouquin. La réalité virtuelle ne m'intéresse pas, cela ne concerne pas mon travail, c'est une affaire d'électronique, ce sont des jeux d'ordinateur, je laisse cela à mon fils Pierre, enfin ce tout petit ouvrage est très élémentaire.

Pourtant, je tergiverse ; repose le livre ; le reprends. Finalement, je l'achète malgré moi en arguant qu'il intéressera Pierre.

Le lendemain, malgré moi encore, je prélève l'objet dans la pile des documents en instance et me mets à le lire, comme on se met à éplucher les légumes : sans faire d'histoires, parce que le moment est venu de faire cela. Et rapidement, je tombe sur un paragraphe qui vient combler, de manière inespérée, une lacune de mon travail.

Comme j'hésitais dans cette librairie ! Ce n'était pas seulement un animal de laboratoire devant un test de sélection de la nourriture. Mon hésitation était intense, elle a échappé au temps pendant la durée conventionnelle d'une bonne minute. (Vous avez déjà observé des gens dans cette situation : ils sont tétanisés, on est obligé de les bousculer pour passer.)

Ce fut une rencontre mais pas tellement celle d'un lecteur et d'un livre. C'était surtout la confrontation d'un être conscient et organisé avec une idée (projet, pro-jet, pro-jction ?) qui rôdait autour de lui.

RÊVE IDIOT

Voici un instant proprement incroyable, inimaginable, inconcevable, et je pèse mes mots : un instant auquel on ne peut croire, que l'on n'imaginerait pas ni ne concevrait. C'est arrivé ce matin. Je me réveillais sur une fin de rêve. Oui, seule la fin de ce rêve m'a été communiquée et l'on peut supposer que cela était délibéré ; en voici le récit (attention, c'est saugrenu, comme tant de rêves).

D'emblée, nous sommes au terme d'une histoire à deux, comme si l'on avait annoncé "Épilogue". L'un des deux personnages, martyrisé par l'autre dans sa chair, en est réduit à la dernière extrémité ; amputé d'une partie de son corps, meurtri, c'est comme un morceau de ver promis à la pourriture. Il ou elle gémit doucement, sans se plaindre : "Déjà !" Rien de plus lamentable que cette scène, c'est simplement la mort dans tout ce qu'elle a de négatif. Qui est l'autre intervenant, on l'ignore mais cela ressemble à quelque chose comme "moi". Les deux personnages s'accordent pour proclamer un état ultime et radieux. "La contemplation", disent-ils. (*Fin et réveil*).

Commentaire éveillé : c'est dingue et, par surcroît, de mauvais goût. Je n'aurais jamais inventé pareille chose dans ma vie consciente et, si on me l'avait raconté, par exemple sous la forme d'une peinture ou dans un texte mystique, j'aurais haussé les épaules. Et pourtant, je viens de produire ça dans ma tête !

Bien entendu, je me mets en quête d'une interprétation. Serait-ce un clin d'œil au problème du corps et de l'âme qui est sous-jacent à cette "Histoire du réel" sur laquelle je travaille depuis trois mois ? Ou bien, plus que clin d'œil, avertissement : bonhomme, ta recherche rationnelle ("philosophique") sur ce sujet, elle extériorise une quête personnelle qui n'est pas loin d'aboutir. Que tu le veuilles ou non, rechercher doctement l'invisible derrière les choses comme tu t'évertues à le faire dans ton... histoire de réel, c'est un rêve, cela relève du mysticisme.

Ce qui rend cet instant si déconcertant, c'est sa fragilité, sa gratuité, son improbabilité, enfin sa ridicule grandiloquence. En fin de rêve et fin de nuit, pressé par l'appel des toilettes et celui du café..., une chance que j'aie capté cela. Ou bien cet instant était-il nécessaire ? Aurait-il pu ne pas être ? Pas sérieux, on se moque de nous.

RÉVEIL (un instant entre deux eaux reconstitué *a posteriori*)

Dans une vaste construction publique —théâtre, "forum" ou centre culturel...— quasiment déserte. Tout est en place mais rien ne se manifeste.

Puis un bruit, un mouvement ? Deux personnages paraissent et s'abordent, profitant de ce qu'il n'y a encore personne,

pour se témoigner leur amitié. Curieusement, l'un comme l'autre sont "moi". L'un des deux fait une recommandation d'ordre éthique à l'autre ("Tu devrais.. Fais attention..."). Ils se séparent car tout le monde arrive.

Il y a donc toute une tribu en moi, dans la vie courante ? Ou bien, au contraire, deux personnages principaux qui ne se montrent que rarement ?

Autre RÉVEIL

Reprendre le départ pour la course d'un nouveau jour. Harnacher la monture, vérifier l'état du ciel comme si l'on pouvait y changer quelque chose, s'assurer des vivres, prévoir les étapes, envisager les difficultés, savourer discrètement les joies promises.

Un futur va prendre place, à la fois réglé comme papier musique et totalement aventureux. En ces instants, on est comme double : tout neuf et le même qu'hier, le même qu'hier en tout neuf, dans un univers pareillement double, un univers immuable et renouvelé. Mais l'on est aussi "un", solidaire de cet univers, sans distance aucune entre deux barbares "sujet" et "objet". La question ne se pose pas pour l'instant, c'est plus tard, en cours de chemin, que les terres et les eaux se sépareront.

Et si j'étais équipé autrement ? Qu'en serait-il avec un autre que moi, fourbi d'autres pensées, capable d'autres réactions ? Avec un cheval magnifique et puissant comme en ont certains coureurs, au lieu de cette brave bidasse, jusqu'où pourrais-je aller ?

Le SECRET demeure

(En lisant du linguiste W.V. Quine "La poursuite de la vérité" ¹²².)
Imaginons un homme très intelligent ayant à sa disposition le matériel suivant : une boule parfaite en granite poli, un ordinateur, tous les instruments du géomètre mais aucun outil ou machine qui puisse porter atteinte à l'intégrité matérielle de la sphère.

La tâche consiste en l'étude de cet objet.

Notre homme peut tout savoir sur tout point de la sphère et sur les relations spatiales entre deux points ou autant de points qu'il le souhaite. Sans être autorisé à modifier expérimentalement l'objet, il peut imaginer et représenter par modélisation sur l'écran l'état de la sphère dans telle ou telle déformation. Pourtant, il ne

pourra jamais voir à l'intérieur ni, encore moins, pénétrer jusqu'à son centre — car, rappelons-le, il ne dispose ni de marteau, ni de perceuse.

SOURIRE

(Dire absolument quelque chose de l'instant-sourire !)

SOUVENIRS D'ENFANCE

Il y avait dans mon enfance, au fil et au hasard des jours, des moments particuliers, des instants privilégiés où je me sentais comme en prise directe avec un Tout, hors du temps et hors de l'espace mais, paradoxalement, intégré à ce continuum. J'avais ainsi de ces sortes d'instant hors du temps, survenus inopinément et qui figeaient toutes choses comme le fait, dans le langage du cinéma, un "arrêt sur image". Plus que des instants uniques, c'était comme des retours à un état primordial dans lequel toutes les dimensions s'évanouissaient.

Bien entendu, il n'était pas question de parler de cela aux grandes personnes.

TRADUCTION

Quel sens donner à tel mot dans tel texte étranger ? Le dictionnaire expose le spectre des sens possibles, exhaustivement en principe. Celui à utiliser dans le cas considéré doit faire partie de ce spectre puisqu'il a contribué à l'établir, faute de quoi le dictionnaire est incomplet et doit être amendé — amendé même à chaque usage du mot.

On a l'impression que la quille du bateau racle le fond. Un vrai dictionnaire est impossible. Encore une forme d'incomplétude ?

Mais le travail est là, en cet instant je dois choisir une traduction, rompre la perfection du possible pour pénétrer dans le réel. C'est dit, ce sera... (l'un et un seul des sens possibles).

Même problème, d'ailleurs, pour la phrase.

Les traducteurs ne sont pas seulement des traîtres, ce sont des fous dangereux — aussi vrai que nous leur devons, quand ils font bien leur travail, vénération et reconnaissance.

Hommage à VALÉRY

Presque chaque jour pendant cinquante ans, dès potron-minet voire un peu avant l'aube, Paul Valéry a travaillé sur ses *Cahiers* (¹²³). Ses héritiers, exégètes et biographes se sont retrouvés avec 261 fascicules de tous formats totalisant 26 000 (ou 29 000) pages. C'était son travail secret, comme il se plaisait à le dire, mais pas si secret que cela puisqu'il en a, de son vivant, publié plusieurs extraits. Une première fois, âgé de 37 ans, il a entrepris de classer sa pile de notes, très partiellement. Le second essai l'a occupé de 50 à 74 ans, après quoi il mourut, comme le raconterait la Bible.

Instruit par la première expérience, Valéry a attelé à la seconde une succession de secrétaires mais il rendait chaque jour la tâche plus impossible en corrigeant et complétant, en insérant de nouvelles notes et, bien entendu, en modifiant le classement.

"J'écris ici les idées qui me viennent. Mais ce n'est pas que je les accepte. C'est leur premier état. Encore mal éveillées" (1921). "Ces cahiers sont mon vice. Ils sont aussi des contre-œuvres, des contre-fini" (*Ego*). Valéry disait se constituer ainsi un modeste "album d'idées". Mais tout cela n'en a pas moins été publié intégralement. J'ose donc dire qu'il y a énormément de déchets, en totale contradiction avec un propos du maître : "Publier est, pour moi, l'art d'accommoder les restes". Il faut donc de la circonspection et de la vigilance pour lire les *Cahiers* : c'est bien le produit d'un "homme à la pensée de cristal" (comme je me suis permis de le surnommer), mais le jardin est jonché de pensées mort-nées, de lambeaux de placentas et d'êtres indifférenciés, entre l'état d'âme et la phrase. C'est la pensée à l'état natif. Sans parler de fragments simplement abandonnés en l'état. Émouvant certes, et l'on a écrit plein de thèses avec cela.

(Anecdote, sans prétention : moi aussi... suis hanté par l'articulation du langage et de la pensée, aime à travailler le matin, ai gribouillé des notes (sans doute dix mille fois moins), utilisais les lettres φ et ψ pour les repérer, éprouvais souvent une sensation de mini-illumination en les couchant sur le papier, ai tenté de les classer..., et les ai jetées presque toutes.)

Mais voici une révélation.

Sachant que c'est aux heures sacrées de l'aube, légalement créatrices, que Paul Valéry produisait ses bijoux dans le

secret, des recherches spécifiques ont été entreprises sur l'environnement physicochimique et physiologique de ces périodes privilégiées.

Eh bien, on va bientôt tout savoir sur la genèse de la pensée humaine. Les analyses sont en cours dans un laboratoire américain réputé. Car, chance inouïe mais vous l'ignoriez sans doute, le musée Paul-Valéry de Sète (*), à deux pas du Cimetière marin, a conservé dans un bocal, échantillon d'une valeur inestimable qu'aucune Compagnie n'a accepté d'assurer, rien moins qu'un pet matinal du maître.

(*) 148, rue François Desnoyer, 34200 Sète. Tél : 04 99 04 76 16.
Ouvert t.l.j. de 10 à 12 h et de 14 à 18 h sauf les mardis et jours fériés.
Le Musée ne contient aucun bocal.

L'impossible ménagerie

C'est assez de visites au pays de l'instant, mettons en ordre le fouillis de nos notes de voyage. Une telle variété de situations, une telle confusion dans les sous-entendus, tant de doutes sur des notions supposées simples..., on pourrait de dépit conclure que "instant" ne veut rien dire, et donc n'en plus rien dire.

On peut aussi s'obstiner.

L'incohérence viendrait de ce que, jusqu'ici, nous avons poursuivi en même temps toutes les facettes de l'instant dans l'illusion d'une cible unique. S'il en est ainsi, l'échec et la raison suggèrent de distinguer plusieurs voies, l'espoir étant qu'elles ne seront pas trop nombreuses. Entendons-nous, ce qui suit ne va pas être une classification solennelle des instants, ni même la première ébauche d'une classification partielle. L'objectif est seulement d'identifier les principaux aspects qui nous font, dans des cas si divers, utiliser la notion d'instant.

Connaissez-vous l'exquise classification chinoise du règne animal que M. Foucault a dénichée de seconde main chez J. L. Borges ? "Les animaux se divisent en : a) appartenant à l'empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes), f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l) *et cætera*, m), qui viennent de casser la cruche, n) qui, de loin, semblent des mouches" (¹²⁴). Des drames et des crimes se cachent sous cette galéjade : si souvent, l'homme aligne ainsi des bribes pour en faire des pensées sans remarquer qu'il change de cadre et de critères entre deux propositions. Il en résulte des constructions parfaitement hétéroclites qui éventuellement revendiquent le titre de

conviction philosophique, politique ou religieuse. Mais revenons au sujet : en cette étape de l'exercice assigné, l'instant nous présente une diversité tout aussi incohérente.

A l'instar du zoologiste chinois ridiculisé ci-dessus, essayons de poser quelques catégories d'instant. Transportons-nous dans un zoo imaginaire, essayons de lire des pancartes un peu délavées ; ce peut être un musée avec des vitrines, peu importe. N'excluons pas que des caractères puissent se trouver mêlés, que par exemple le même animal porte, à la fois, des plumes et des poils.

Dans quel ordre procéder ? "Heuristique", comme annoncé au début. Au petit bonheur ! Telle était bien mon intention mais, *a posteriori*, un ordre est apparu, du subjectif à l'objectif, du plus abstrait au plus concret. C'est du moins ainsi que s'est déroulée l'exploration jusqu'ici : pourquoi ne pas continuer ainsi ?

*

* *

A tout seigneur, tout honneur, commençons par l'éternité. Car de cette grande chose il a été question plusieurs fois déjà depuis le début. Associer les deux mots "instant" et "éternité" n'est plus même un oxymore (comme cette obscure clarté qui tombe des étoiles...), tant cela a été dit et écrit. Plusieurs philosophes ont été cités dans l'introduction, voici quelques touches supplémentaires :

L'instant est cet ambigu où le temps et l'éternité sont en contact, posant ainsi le problème de *temporalité* où le temps interrompt constamment l'éternité et où l'éternité pénètre sans cesse le temps.
(Kierkegaard¹²⁵)

Il pensa [c'est Juan Dahlmann dans la nouvelle "Le Sud"], pendant qu'il lissait le noir pelage, que ce contact était illusoire et que le chat et lui étaient comme séparés par une plaque de verre, parce que l'homme vit dans le temps, dans la succession, et le magique animal dans l'actuel, dans l'éternité de l'instant.
(Borges¹²⁶)

Si l'on entend par éternité non la durée infinie mais l'intemporalité, alors il a la vie éternelle celui qui vit dans l'instant. (Wittgenstein ¹²⁷)

Ce sera assez pour mettre en cage une catégorie que l'on appellera *instant-éternité* dotée des caractéristiques suivantes : le fugace se voit crédibilisé et authentifié, l'insaisissable présent remplit tout le paysage, un carambolage démesuré agglomère tous les temps de la grammaire (les trois principaux ainsi que leurs variantes), on ne sait toujours pas ce qu'est le temps sinon qu'il est aboli.

Cette cage est présentée au public dans une partie de la ménagerie qui abrite les espèces dites subjectives. En effet, l'instant-éternité ressort du vécu. Il ne vit pas dans la nature ; du moins n'a-t-il jamais été observé sans la présence d'une conscience humaine.

Deux exemples sont reportés dans le chapitre précédent : voir "Hibiscus" et "Mystique". Il est probable que l'animal japonais appelé *satori* appartient à cette espèce et que, d'autre part, celle-ci sert de monture au *nirvana*. On connaît des cas d'hybridation avec l'espèce suivante.

*

* *

L'instant-miroir n'était pas loin, au milieu de la même partie du zoo. On sait que l'homme, parfois, se cherche et ne se trouve pas ou bien ne se reconnaît pas lui-même. Si des événements passés lui viennent en mémoire, il s'en étonnera, il doutera d'avoir été "cela" ou d'avoir fait "cela" ; dans l'autre direction, il tentera en vain de se projeter dans l'avenir. Cet état peut aussi être instantané, sans référence ni au passé ni au futur. C'est un arrêt sur image, en quelque sorte. Il y a auto-fascination (*), confrontation ultime. "Qu'est-ce que je fais là, qui suis-je ?"

La question du "moi" a intrigué bien des penseurs et, sous le nom de personnalité, elle compose le pain quotidien des

(*) A-t-on déjà essayé cela avec un serpent, en lui présentant un miroir ? On l'a fait récemment avec des éléphants, la conclusion étant que le pachyderme se reconnaît lui-même, dans une certaine mesure.

psychologues et des psychanalystes ⁽¹²⁸⁾. Les bouddhistes, se recommandant de l'antique philosophe Siddharta Cakya dit le Bouddha, en ont fait une religion, si ce vilain jeu de mots est permis. Selon eux, le moi n'est qu'illusion d'un instant. Or cette phrase est réversible, on peut poser :

Le moi n'est qu'une illusion de moi, le moi d'un instant.
L'instant n'est qu'une illusion d'instant, l'instant d'un moi.

L'instant-miroir est celui de l'indécision totale. Non seulement la séquence passé-présent-futur a disparu, mais toute action — écrivons Action — est devenue inconcevable. Quelques exemples ont été donnés précédemment sous les titres "Je me vois", "Penseur pensant sa pensée" et "Réveil".

*
* *

Il est à la fois le plus insaisissable et le mieux visible, on ne le confond avec aucun autre animal. Si vous parvenez à l'attraper, vous pourrez l'observer à loisir mais les motifs qui le parent ne cesseront de vous étonner. C'est *l'instant-papillon*.

Derrière la métaphore, tout simplement : l'association d'idées. L'évolution du cortex chez les Vertébrés a fait de nous les champions de l'association. Nous pouvons tout associer — et pas seulement ce qui se ressemble, comme on pourrait le croire. L'association est l'outil de base de mille instants, comme le crayon dans la poche de l'artisan. Quant à savoir d'où vient l'association et ce qu'elle va devenir..., papillon ! D'ailleurs, le temps ici encore se voit bafoué. Dans le paradigme littéraire de l'association, Proust parle de sa petite madeleine comme d'une "minute affranchie de l'ordre du temps".

Dans le petit recueil d'instantanés vécus, voyez en particulier "Associations d'idées" p. 113. L'aventure du banquier, un certain dimanche matin (p. 76), plus détaillée, est édifiante. Cet homme trop sérieux qui, en semaine, empile et répartit les euros par milliers et millions, un certain dimanche matin va laisser libre cours aux associations, ne se privant pas même d'affectivité :

"tendresse sacrée", dira-t-il d'une symphonie de Beethoven. En effet, s'il est teinté d'affectivité, l'instant-papillon devient *instant d'émotion* ou, aux mains d'un ou d'une spécialiste, *instant-poésie*. Enfin, ce que l'on appelle distraction est un instant-papillon réprouvé par la conscience.

En tant que rencontre de deux... (idées, représentations, perceptions, informations), une seule association peut suffire à meubler un instant mais le phénomène peut aller jusqu'à l'explosion dont parle Flaubert : "J'ai parfois senti dans la période d'une seconde un million de pensées, d'images, de combinaisons de toute sorte qui pétaient à la fois dans ma cervelle comme toutes les fusées allumées d'un feu d'artifice" (129).

*

* *

Après quelques déambulations, voici une partie manifestement différente du zoo dite domaine du concret. Plusieurs cages sont voisines les unes des autres et l'on dirait que des passages sont ménagés entre certaines, les faisant communiquer. La pancarte sur la plus grande est *Instant-choix*, celles des autres indiquent *instant-décision*, *instant historique*, également *instant-déclat*.

La vie du cardinal de Retz, comme on sait, est fertile en événements, disons abonde en instants. La période de son évasion en foisonne. La lecture en est animée, rebondissante, accidentée, colorée, elle amuserait les enfants ; pourquoi cela ? Parce que, à tout moment, le cours des événements peut se trouver remis en cause, l'improbable l'emporter sur le probable. Le Cardinal est le héros en ce sens que c'est lui qui fait l'instant —volontairement ou non : c'est bien lui qui décide de s'évader du château de Nantes mais, une fois ceci réussi, une stupide chute de cheval va tout compromettre. Faiseur d'instant il est, cet ecclésiastique, aventurier et homme d'État tout à la fois ; retors et naïf, poltron et culotté. Il court aussi vite que l'événement, tel le voyageur de Langevin^(*) qui se déplace à la vitesse de la lumière. "Galopant à cru sur l'événement, il se déplace aussi vite que l'information", à

(*) et avant lui, un certain voyageur de C. Flammarion.

moins qu'il ne la crée lui-même. A travers les *Mémoires* du cardinal, on dirait parfois que celui-ci fait l'histoire, qu'il est l'Histoire. Son présent construit son avenir, ses instants sont comme les "atomes" de son temps pour reprendre l'expression de certains philosophes.

Merci à Son Éminence pour cette introduction à l'instant-choix que nous allons caractériser en deux mots : temps suspendu ; soit suspendu dans le vide ("tout est possible"), soit accroché à une alternative ("ce sera l'un ou l'autre"). Comme on l'a entrevu, les affinités de cette espèce avec plusieurs voisines (instant-décision entre autres) restent à préciser.

Cet animal-là vit dans le concret, on peut en faire l'anatomie, le décomposer en des éléments de plus en plus petits (comme on peut filmer une chute de cheval). Par ailleurs, il exerce une action sur le cours des choses ; sous ce second aspect, il semble sans durée mais contribue à structurer le monde.

On aime à penser que ces instants-là font l'Histoire ; du moins font-ils la petite histoire. Se prêtant à toutes les interprétations possibles dans le vaste spectre qui s'étend entre hasard et déterminisme, ils servent de repères aux historiens. L'un d'eux, René Grousset, relate ainsi l'assassinat de Jules César ⁽¹³⁰⁾ : "Les ides de mars ont déchiré la trame des faits et déconcerté l'histoire". L'historien explique : "Les événements étaient en marche vers la reconstitution de l'empire d'Alexandre. Sans les poignards de conjurés, nous pouvons imaginer les légions romaines aux environs de l'an 40 avant notre ère achevant la conquête de l'Iran. [...] Et si Actium [quelques années plus tard] avait été une victoire d'Antoine ? Car sans les nerfs détraqués, la perfidie maladive ou la sottise de Cléopâtre, les chances semblaient pour lui."

L'instant-choix démocratise l'Histoire ; plus que cela, il la "physicalise" en donnant un poids égal à la décision des grands hommes et aux faits les plus bénins. La mesure commune est cette unité mystérieuse mais universelle, l'information, que l'on ne connaît guère que par défaut (ni matière, ni énergie, etc.) et par les

modalités et vicissitudes de ses transferts, ceux-ci faisant l'objet propre de la "théorie de l'information" (*).

L'instant-choix est une espèce très largement répandue. C'est lui que guette le poète lorsque, au petit matin, il demande à sa muse : "Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui va-t-il... ?". Aujourd'hui ou pas, va-t-y, va-t-y pas ? Instant-choix, choix de chaque instant. Que va apporter le prochain instant ? Le possible attend toujours à la porte, l'interrogation est permanente. Dans la hiérarchie du monde, le choix commence au pile-ou-face, monnaie courante, si l'on peut dire, du problème du déterminisme et il se termine avec celui de la liberté humaine. De la physique à la métaphysique, l'instant-choix pilote tout notre monde.

*

* *

Tout cela fait une bonne demi-douzaine, pour le moins, d'espèces d'instant. S'il y en a d'autres ? Sans doute mais là n'était pas la question, le but n'était pas de recenser tous les animaux, encore moins et surtout pas d'en proposer une taxinomie. D'autant plus que, pour ce que vaut la métaphore zoologique, ces animaux peuvent se croiser, c'est certain ; nous avons seulement mentionné quelques possibilités en ce sens, il faut soupçonner que la plupart des instants sont des hybrides ! Les plus précieux, dits instants d'émotion ou bien instants poétiques, seraient des bâtards.

Nous en savons assez maintenant pour comprendre d'où venait la confusion : l'instant est multiforme, voilà pourquoi il échappe à une description simple et unique. Nous disons "instant", c'est bien pratique, chaque fois...

— que les choses nous paraissent changer rapidement,

— ou que deux ou plusieurs représentations mentales, éventuellement colorées d'affectivité, se bousculent dans le champ de notre conscience,

(*) A l'origine, la "théorie mathématique de la communication" de C. E. Shannon. Le sujet est traité dans les *Fondements d'une philosophie sauvage* et plus brièvement dans ma *Courte histoire du réel*.

— ou (pas bien honnêtement) chaque fois que, dans une cogitation tournant autour de la "pensée" et du "vécu", nous avons besoin de noyer le poisson, d'amalgamer un certain nombre de concepts ou dimensions dont chacun et chacune, individuellement, échappent à notre maîtrise. Pour le dire brutalement : chaque fois que le rationnel perd les pédales dans ces exercices.

Entre nous, cela n'est guère sérieux. C'est un philosophe qui nous dit que "nous n'avons qu'une réalité, ici et maintenant" ⁽¹³¹⁾ tandis que, selon un physicien ⁽¹³²⁾, "aucune de nos sensations n'indique l'alchimie par laquelle une succession d'instantanés parvient à s'épaissir en durée (nous ne sentons pas les instantanés)". Soit dit incidemment, on jurerait que les deux auteurs ont échangé leurs rôles et ce ne serait pas la première fois. Soit, si cela les amuse ! Mais il y a plus important, le *no man's land* entre les deux soi-disant modes de pensée laisse l'instant en déshérence.

L'instant, multiforme ? On doit, tout de même, aller plus loin. S'il en existe diverses espèces ou bien si une espèce unique se montre sous divers aspects, c'est toujours *Homo sapiens* qui le dit, c'est-à-dire un cerveau d'*Homo sapiens*. Sur quels présupposés, selon quelles options, au terme de quel processus le dit-il ? Quelles peuvent être les racines de nos idées d'instant ?

Options mentales

On peut certainement dire, dans le langage des mots, que la notion d'instant est "intuitive" comme l'était celle du temps pour Augustin d'Hippone (*). Celui-ci n'a-t-il pas fourni, à cette occasion, une remarquable définition pragmatique de l'intuition : une connaissance dont on dispose sans l'aide de la raison (quand on n'y pense pas) et qui disparaît lorsque cette dernière entre en action ? Un tel phénomène suscite naturellement des pensées à l'infini, d'où le titre de ce chapitre XI des *Confessions* déjà cité : "Élévation sur les mystères"...

Elle est même si intuitive, la notion d'instant, que l'on pourrait, inversant la démarche, en faire un test psychologique pour la recherche des dominantes de la personnalité : "Pour vous, qu'est-ce qu'un instant ?". Quelques réponses extraites d'une rapide enquête dans mon entourage ; chacune vaut de l'or :

- C'est quand je ne pense à rien.
- Quelque chose qu'on ne voit pas, qui se passe très vite.
- Tout devient clair, d'un seul coup.
- C'est quand je décide de faire quelque chose.
- On ne sait pas, c'est dans la tête. Je n'y fais pas attention.
- Un instant ? C'est même pas une minute.
- On perd la notion du temps.
- L'instant ? C'est comme ça qu'il faut vivre !

Intuition d'instant... Cela rappelle, quoi donc ? mais oui, le titre du travail de Bachelard cité au tout début. Or l'intuition, c'est beau (sans ironie) mais c'est trop beau. Comment croire ce qu'en disent Descartes ou Bergson, comment accepter cette définition d'un aide-mémoire moderne : "Modalité de la connaissance qui met,

(*) Il faudrait dire Augustin de Thagaste, de son lieu de naissance, et non d'Hippone où il a exercé son épiscopat et où il est mort. La qualification de saint est ici accessoire.

sans médiation, l'esprit en présence de son objet" ⁽¹³³⁾. Le sujet et l'objet en prise directe ? Si une telle chose était possible, la moitié des philosophes seraient mis en chômage. Sérieusement, voyons ! Ceci relève, non seulement de l'impensable, mais du non-pensable.

Donc creusons un peu sous cette présumée intuition. Que peut-il y avoir, rationnel ou non, sous l'évocation de l'instant ? Quelles "structures mentales" (une formulation intuitive, également), quels sous-entendus ?

*

* *

C'était inévitable, nous voici revenus au problème du temps après nous être efforcés, dès le début, de le tenir à l'écart. Il est, en effet, incontestable que la première référence qui surgit lorsqu'on met en cause l'instant est le temps. Inévitable aussi qu'une alternative surgit alors, selon que l'on accepte ou récuse la linéarité du temps. Dans le premier cas, l'instant prend le nom de "présent" entre un passé qui n'est déjà plus et un futur qui n'est pas encore, comme cela est ressassé depuis le même Augustin. Dans l'autre cas, non seulement l'instant ne trouve pas place dans le temps mais il ébranle celui-ci et ne tarde pas à le démolir.

Ce choix, bien entendu, est inconscient. Il est exprimé sous la forme de représentations spatiales. On a ou l'on n'a pas dans la tête le schéma d'une ligne et quelques points, la photographie d'un petit train ; voyez, au début de cet Éloge les schémas proposés par Bachelard pour deux thèses opposées. Ceci est nécessairement en relation avec la prédominance du sens visuel chez l'homme, un caractère neuro-anatomique et psychologique souvent souligné. Dans la conversation, comprendre ou penser, c'est "voir" (même les aveugles de naissance emploient ce mot, il n'est nullement tabou pour eux). Cela est bien connu et l'évolution biologique en a voulu ainsi, le cerveau pense dans l'espace.

Linéarité et spatialisation du temps, ici aussi la littérature philosophique abonde, à commencer par l'incontournable et — osons dire — émouvant chapitre IV de la *Physique* d'Aristote. Une citation s'impose, à la condition de lui adjoindre un morceau de philosophie indienne quasiment inconnu à l'Ouest : voir l'encadré

suisant. L'idée pouvait aussi être expédiée en deux mots comme le fait un logicien contemporain : "L'instant est le résumé d'un espace" ⁽¹³⁴⁾.

Deux mots font tiquer dans le passage emprunté à Aristote : antérieur et postérieur. Les termes grecs sont *proteron* et *usteron* respectivement, plus généralement traduits par "premier" et "dernier", l'ambiguïté étant tout aussi parfaite quant à la connotation spatio-temporelle. Ce cas exemplaire de collusion entre le langage et la pensée se trouve ici attesté ici par la linguistique, et il ne surprend plu. Mais, de nos jours, un autre champ de recherche s'annonce prometteur, celui de la neurophilosophie. Car cette discipline existe ⁽¹³⁵⁾ ! Elle a vocation à dire dans quelle mesure le temps est une structure mentale développée par l'évolution pour faciliter le travail du cerveau. Jadis, les hommes ont fait du temps un dieu, et d'affreux athées démontrent aujourd'hui que le divin lui-même est une structure mentale... Toujours est-il que, face à l'instant, votre néocortex, sur avis de l'hypothalamus et autres centres sous fédération néocorticale, fait un choix : ou bien insérer l'instant sur un axe temporel, ou bien soustraire l'instant au temps.

L'axe en question est dit linéaire. Accessoire pour notre propos est le type de ligne : droite ou circulaire ; dans le second cas, ni début ni fin mais un perpétuel recommencement, c'est le temps cyclique auquel sont très attachées des philosophies orientales comme le bouddhisme et le jaïnisme.

Voilà exposée une première option mentale. Ajoutons que, en pratique, elle est quasiment obligatoire. Soustraire l'instant à un écoulement temporel, nous venons de l'envisager pour mémoire et ne saurions en disserter longtemps. Cela conduit, en effet, à la conception d'un non-temps ou infini présent dans lequel les instants, s'ils sont conservés, n'ont plus qu'une fonction accessoire, décorative. Ce sont principalement les poètes qui cultivent cette voie, la raison quotidienne passe outre.

*

* *

L'instant dans l'espace et dans le temps

■ Aristote (Grèce, IV^{ème} siècle av. J.-C.)

L'antérieur et le postérieur sont originaires dans le lieu. [...] Nous disons que du temps s'est passé quand nous prenons sensation de l'antérieur-postérieur dans le mouvement.

Cette détermination suppose qu'on prend ces termes l'un distinct de l'autre, avec un intervalle différent d'eux ; quand, en effet, nous distinguons par l'intelligence les extrémités et le milieu, et que l'âme déclare qu'il y a deux instants, l'antérieur d'une part et le postérieur d'autre part, alors nous disons que c'est là un temps ; car ce qui est déterminé par l'instant paraît être temps ; et nous accepterons cela comme acquis.

Quand donc nous sentons l'instant comme unique au lieu de le sentir, ou bien comme antérieur et postérieur dans le mouvement, ou bien encore comme identique mais comme fin de l'antérieur et commencement du postérieur, il semble qu'aucun temps ne s'est passé parce qu'aucun mouvement ne s'est produit. Quand au contraire nous percevons l'antérieur et le postérieur, alors nous disons qu'il y a temps ; voici en effet ce qu'est le temps : le nombre du mouvement selon l'antérieur-postérieur. ⁽¹³⁶⁾

■ Nagarjuna (Inde, II-III^{èmes} siècles)

Comme l'instant a une fin,
on devra examiner son début et son milieu.
A cause de la triple nature de l'instant,
le monde ne dure pas un instant.

Commentaire du compilateur historique Ajivamitra (VII^{ème} s.) :

On avance qu'un instant qui est né mais non encore détruit ne subsiste pas au second instant et est impermanent, et qu'un instant subsiste selon sa nature propre.

Réponse : Un moment a nécessairement une partie finale, de même on examinera son début et son milieu, lesquels doivent être acceptés car un phénomène sans parties est impossible. Ainsi, la durée du monde réceptacle et des êtres n'est pas établie en soi car elle a pour nature les trois parties de chaque moment. ⁽¹³⁷⁾

L'option suivante, celle de la durée, semble très liée à la première. Par quelle articulation ? Voilà des questions pour une psychologie vraiment moderne. Perception quotidienne de l'écoulement du temps (passé-présent-futur) d'une part, perception de la durée d'autre part ? Mécanismes mentaux de leurs formulations respectives ?

Attribuer, ou non, à l'instant une durée, en faire un petit tronçon de la ligne, voilà bien une seconde option cérébrale majeure. Elle affleurerait, comme la première, à chaque page de cet essai et, là encore, il y aurait une bibliothèque entière à ingérer. Un point nouveau, cependant, semble ressortir des chapitres précédents (aspects physiques, p. 46 ; la mort, p. 66 ; "changement de décor" p. 117 ; "clin d'œil" p. 118 ; "entre deux neurones" p. 136 ; etc.). Attention, ce qui suit est un peu subtil et peut-être capital.

Il s'agit d'une dissymétrie dans ce qu'il faut appeler la nature physique de la durée. En termes de structuration hiérarchique par niveaux d'organisation, et toujours selon d'inévitables analogies spatiales, la durée s'éparpille "vers le bas", elle se concentre "vers le haut". Qu'est-ce à dire ? Que cette durée est assimilée quantitativement à la densité des phénomènes (des informations) entre deux repères sur un niveau d'organisation donné. Il apparaît alors que :

— vers le bas, c'est-à-dire vers les niveaux d'observation les plus microscopiques, l'instant est divisible à l'infini ou, plus exactement, divisible jusqu'aux limites de la connaissance humaine (comme il en va de l'atome) ;

— vers le haut, il prend place dans des holons de plus en plus englobants ; une vie humaine n'est qu'un instant de l'Histoire.

Curieusement, c'est encore Augustin (de Thagaste !) qui raconte cela, qui s'en confesse dit-il, en une prémonition de la systémique moderne. Le monde de la pensée est parfois tout petit... (du même coup, mon élucubration précédente trouverait quelque crédibilité). Augustin donc analyse la transformation, via sa personne, de l'attente et du futur proche en passé et souvenir, ceci à mesure qu'il égrène les notes d'un motet :

De même que pour l'air tout entier, ainsi en va-t-il pour chacune de ses mesures, pour chacune de ses notes ; ainsi pour une plus longue action, dont peut-être cet air n'est qu'une mesure ; ainsi pour la vie humaine tout entière, que composent en ses parties toutes les actions ; ainsi pour la race humaine tout entière, que composent en ses parties au long des siècles toutes les vies humaines. ⁽¹³⁸⁾.

Il en découle que, si l'instant possède une durée dotée de quelque "réalité" au sens où l'homme confère, ou non, de la réalité à certains morceaux du monde, ladite durée n'est repérable que par les phénomènes même qui font envisager son existence. Relativisme ? pas seulement. Tautologie ! Une tautologie profonde qui devrait être lourde de conséquences. Par ailleurs, la fusion de l'espace et du temps se voit confirmée et, à un mot près, la formule lapidaire de tout à l'heure (cf. haut p. 158) devient limpide : la durée de l'instant est un résumé d'espace.

Mais la durée n'est qu'une option. Qu'en est-il pour qui dénie à l'instant cette propriété ? La position n'est pas aisée à tenir car elle fragilise l'instant au point de mettre en doute son existence. Il s'agit alors de jongler, de concevoir une existence sans existence, une matérialité sans matière (cela s'est fait), que dire ? de défendre l'instant en tant que pur signal, que fragile trait de craie sur l'axe temporel. À retenir.

*

* *

Rien n'est simple autour de l'instant, il faut monter la garde en permanence. Si vous lui accordez la propriété d'une durée, vous envisagerez tôt ou tard que cette durée, même courte ou très courte —un vrai défi— pourrait être plus courte encore : fragmentable, divisible. Divisible... jusqu'à un certain point ou bien jusqu'à l'infini ? Le fait est que la divisibilité du temps et celle de l'espace trouvent place dans les tout premiers écrits de caractère philosophique ou philosophico-religieux de l'humanité ⁽¹³⁹⁾.

L'expression "atome de temps" a fait florès, que vaut-elle ? Elle vaut ce que vaut l'interrogation non moins ancienne et non moins captivante sur le continu et le discontinu. Dans ce domaine

aussi, des rayonnages de bibliothèque se sont remplis. Qu'il suffise ici de remarquer que la notion d'instant n'est pas "innocente", contiguë qu'elle est à celle de la divisibilité du temps.

*

* *

L'option suivante tient plutôt du postulat et relève également d'un débat philosophique vénérable, celui de la causalité. En quelques mots seulement : on a vu que la prédisposition mentale pour un temps linéaire est tout autant spatiale que temporelle. Avant/après, antérieur-postérieur dans la traduction d'Aristote, cette assimilation est si triviale qu'elle passe inaperçue, le langage a eu tôt fait de la sceller, de l'entériner. C'est ici l'occasion ou jamais d'invoquer la nature des choses : celui qui marche devant, le premier, arrive avant les autres, le premier... Mais comment est-on passé de cette simple disposition à la notion, si lourde, de causalité ? Si lourde que la contestation en a été précoce ; voyez dans le *Jardin de philosophie sauvage* des citations hindouistes, et même une petite phrase de Démocrite, pas du tout... aristotéliennes en la matière. Et voici que les connaissances modernes font revivre le débat :

Le principe de causalité qui, sous les coups de boutoir de la physique quantique, a été très largement épuré de l'idée même de cause, pourrait être avantageusement rebaptisé "principe d'antécédence" ou "principe de protection chronologique". ⁽¹⁴⁰⁾

Auguste mystère de la causalité ! L'exposé traditionnel des quatre causes aristotéliennes peut faire sourire, mais guère longtemps car il est gros d'une véritable angoisse existentielle. Quel lien y a-t-il entre les choses, entre... les instants ? *Homo sapiens* était voué depuis cent mille ans à se le demander, un jour ou l'autre. Pour ne parler que de l'instant, soulignons que celui-ci, dans notre culture occidentale du moins, baigne dans le contexte de la succession-causalité. Il n'y a pourtant là rien de plus qu'un apriorisme mais un apriorisme solidement ancré, bien rarement secoué. Posons seulement la question : que deviendrait l'instant dans un contexte de

simultanéité, par exemple celui de la "synchronicité" développé par C. Jung et son ami le physicien W. Pauli ?

*
* *

Continuons de fouiller du côté des relations que peuvent entretenir mutuellement les instants. Avoir dans sa tête une notion d'instant, c'est constater que "les choses" changent ou demeurent, s'assemblent ou se fuient, se succèdent d'une certaine manière, voire découlent les unes des autres comme on vient d'en parler. Succession ou enchaînement d'instants, c'est un ordre du monde, quel qu'il soit. La question du hasard et du déterminisme ne peut être loin. Je suppose qu'elle est tout près et doit figurer parmi les options mentales que ce chapitre inventorie.

On a énormément parlé de hasard et de déterminisme sur le mode "philosophique". On peut aujourd'hui en parler sur des bases bien matérielles, celles de la neurobiologie. Les méthodes d'exploration fonctionnelle permettent de repérer, non plus seulement les zones d'activité de l'écorce cérébrale dans telle ou telle performance, mais aussi les circuits de neurones, voire les neurones eux-mêmes, lors d'un exercice mental donné. On peut, en quelque sorte, "voir" un instant cérébral. C'est magique, voire diabolique, aurait-on dit jadis, mais nous sommes aujourd'hui blasés en matière d'inventions technologiques. Fort bien mais en quoi y a-t-il option, demandez-vous ?

— d'un côté, le quasi-infini des circuits possibles, donc des associations, des "instants-papillons". L'instant est-il le fruit du hasard ? Pas de grands mots, posons seulement que le nombre des circuits potentiels, des combinaisons possibles parmi lesquelles émerge un état mental donné est pratiquement infini en vertu des nombres "astronomiques" de neurones et de synapses dans notre écorce cérébrale, sans compter avec la participation du reste du corps ;

— d'autre part, un circuit neuronal est le produit physique, maintenant repérable sur les écrans d'ordinateur, d'un câblage progressif, sélectif, renforcé par l'usage (voir, par exemple, mon *Histoire du réel*).

L'option consiste à privilégier soit le hasard, soit la nécessité. Pourtant, n'a-t-il pas été suffisamment démontré combien il est ridicule de choisir son camp entre aléatoire et déterminisme ? Bien sûr que les deux sont à l'œuvre, M. le cardinal de Retz l'a montré à ses dépens. Bien sûr que les philosophes, dit l'un d'eux (Cl. Rosset¹⁴¹) doivent considérer ensemble les deux aspects, "ce double visage à la Janus qui est celui de toute réalité : l'un qui dit nécessaire, l'autre qui dit hasard." Et chaque jour un nouvel ouvrage scientifique vient enfoncer le clou : non, le déterminisme n'est pas le contraire du hasard... De même devrait-on tout de même, aujourd'hui, distinguer le déterminisme du finalisme comme le faisait J.-F. Revel en commentant un vieux, vieux texte :

Pour Démocrite, l'univers est composé d'atomes, tous matériels, qui s'agglutinent au hasard. "Au hasard" ne signifie pas évidemment sans cause. C'est pour nous que hasard s'oppose à cause efficiente. Pour un Grec, le hasard s'oppose à la finalité. L'expression "par hasard" veut dire pour un Grec ce que nous entendons par "à l'aveugle". [...] Lorsque Démocrite déclare que les atomes tombant dans le vide s'accrochent les uns aux autres par hasard, il ne veut pas dire que leur agrégation n'ait pas de cause motrice antécédente, mais qu'elle n'obéit à aucun plan directeur, établi par un quelconque démiurge architecte de l'univers. [...] il n'est donc pas anti-déterministe au sens actuel du terme mais anti-finaliste. (J.-F. Revel¹⁴²).

*

* *

Il y a d'autres options mentales. Elle n'est pas des moindres, celle par laquelle une place est assignée au penseur lui-même, celui qui pense l'instant. Car celui-ci peut se poser comme spectateur ou bien comme acteur. On dit aussi : subjectivité ou objectivité. Sur ce point, par bonheur, le principe d'alternative-exclusive est aujourd'hui, enfin, menacé ; on commence à compter avec les deux conjointement. Ce regard qu'elle pose sur l'instant, dans quelle mesure notre conscience s'y sent-elle impliquée ? C'est la très intime question des relations entre le monde et le moi (¹⁴³). C'est aussi l'ingrédient majeur de ce qui a été identifié dans le

chapitre précédent comme "instant-miroir". Cette cuisine est personnelle, chaque néocortex tient à sa recette. Je ne saurai jamais vous dire comment je gère mes instants, vous ne saurez jamais me dire comment vous gérez les vôtres, ces choses se passent "au niveau du vécu" dit la psychologie bon marché.

Quant à attribuer ou non à l'instant une place concrète dans un monde dit réel, cette fois c'est un fossé qui s'ouvre, un gouffre même. Quel rapport entre la minute de rêvasserie gratuite et le dé clic du bouton qui déclenche la bombe atomique ? Rapprochement naïf mais on dit bien "instant" dans les deux cas. Ce sont là de ces confusions qui ont finalement jeté le discrédit sur l'instant.

*
* *

Ainsi, une bonne demi-douzaine d'alternatives vient d'être proposée dans la manière de considérer l'instant. Pourquoi ces positions prennent la forme d'alternatives, ce sujet est abordé ailleurs ⁽¹⁴⁴⁾ en même temps que la question du tiers exclu ; quelques mots ici sur cette dernière. La plupart des hésitations et divergences que nous avons pu signaler en cours de chemin achoppent sur le colossal et triple principe aristotélicien d'identité, contradiction et tiers exclu ⁽¹⁴⁵⁾. Le passé n'est pas le futur, avant n'est pas après, continu n'est pas discontinu, le hasard est la négation du déterminisme, etc. (°) ; nous sommes nés dans ce chaudron. Eh bien, à propos de l'instant comme de bien d'autres sujets, il est à craindre que nous ne soyons condamnés à aligner truismes et divagations, comme Sisyphe fut condamné à remonter sans fin son rocher sur la colline, aussi longtemps que nous n'aurons pas exorcisé ces fantômes. De courageux pionniers s'y

(*) La logique d'Aristote n'est pas aristotélicienne inflexiblement. L'immortel terroriste ne dit-il pas du "maintenant" (*vūv, nun*) dont nos traducteurs font l'instant que "d'un côté, il est division en puissance du temps, de l'autre il limite et unifie les deux parties" (Physique, IV, 222a).

sont, de tout temps, aventurés. Héroïques rébellions du cortex contre lui-même !

Au vu des types de choix évoqués ci-dessus, il ne faut plus s'étonner de la diversité des réponses au test (tout à fait sommaire) "Qu'est-ce qu'un instant ?" reporté page 156. Allons plus loin, c'est cette diversité elle-même qui est instructive, au point d'inciter à un détournement du test : utiliser celui-ci, non plus pour pénétrer les fondements d'une notion courante, mais proposer cette notion comme sujet d'un test de personnalité. Dis-moi ce qu'est pour toi un instant et je te dirai qui tu es ! Qu'est-ce qui compte le plus dans ta vie mentale : l'écoulement du temps, la vraie raison des choses, le besoin d'action, ou quoi ?

On peut dire "instant", on peut prononcer ce mot sans y penser, cela se fait tous les jours. En revanche, on ne peut penser l'instant à la légère : sans que la moitié des diables philosophiques ne vous tombe sur le dos.

A ce point de l'exploration, la complexité du sujet est établie, mais elle l'a été sur des bases, vaille que vaille, identifiées. En pareil cas, un constat de complexité ne décourage pas, il incite au contraire à terminer le travail.

Où est le mystère ?

Faisons le point, voulez-vous ? Depuis le début de cet essai ont été évoqués et quelquefois décortiqués des phénomènes divers, supposés objectifs ou mentaux selon les cas —une déconcertante variété de phénomènes qui tous reçoivent le nom d'instant. Nous avons ensuite tenté de répartir et regrouper ces phénomènes en fonction de leurs caractères, comme fait le zoologiste pour les animaux ; cet exercice a été distrayant peut-être mais ses résultats sont incertains. L'attention s'est alors reportée sur le versant subjectif et l'on a identifié quelques-unes des attitudes ou options mentales qui semblent sous-tendre lesdits phénomènes : une grande variété encore.

Cela est désormais établi, il n'est plus possible de fourrer dans le même sac tous les instants au prix seulement de quelques figures de style et paradoxes. Il n'est pas pour autant évanoui, le désir de pénétrer, un tant soit peu, la nature de l'instant. Ambition peut-être déraisonnable mais qui ne se satisfera pas non plus d'une classification philatélique. Il doit bien y avoir un repère caché, une articulation... Sinon, c'est à désespérer de la raison !

Tout de même, un certain nombre de notions pas du tout mineures ont été rencontrées au fil de ces pages. Si l'on récapitule, ce sont, outre, temps et durée : réalité, subjectivité, représentation mentale, visualisation du temps, changement, déterminisme, succession, causalité, continuité-discontinuité, ainsi que, dans le domaine dit scientifique : deux modes de pensée dits classique et quantique, deux mondes dits macro- et microscopique, organisation hiérarchique, holon, systémique, information enfin. Tel qu'il est engagé, le travail consiste maintenant à situer l'instant de

manière visible dans ce paysage, ceci en distinguant peut-être, en tant que de besoin, des sortes de sous-instants.

Or la tâche est, non seulement réalisable, mais réalisable de bien des manières ! A longtemps traîné dans mes brouillons un tableau à double entrée, à savoir 3 colonnes et 5-7 lignes (selon options) ; un tableau chaque jour retouché sur quelque détail. J'ai finalement renoncé à le montrer, crainte que, dans l'hypothèse folle où cet essai serait lu, quelqu'un pourrait accorder momentanément à cet exercice une confiance que l'auteur n'y place pas. Bien que le résultat frisât le ridicule, l'exercice a eu son utilité : en montrant la variété même des configurations présentables, en révélant la futilité de tels jeux (voir au tout début à propos du pousse-pousse ou taquin), en incitant enfin à rechercher des critères qui soient fédérateurs, non tautologiques, point trop fumeux, etc.

Parvenue à ce point, la situation était devenue grave. L'abandon menaçait. Il n'est pas futile, ce pourra de plus être encourageant de rapporter ici qu'une solution est apparue, portée non par l'obstination mais dans un sursaut de révolte. Au diable ces finasseries, restons sur la Terre, préservons les évidences ! Occam le disait doctement : ne multiplions pas les inconnues plus que de nécessité ⁽¹⁴⁶⁾ !

*

* *

Sans se mettre martel en tête, l'instant de tous les jours et de tout un chacun est immédiatement caractérisable : c'est un morceau de vie, une certaine durée détachée à la main — une main humaine — dans le ruban du temps, entre un passé et un futur. Et tout le reste est littérature ! Cet instant-là peut se décrire objectivement dans la mesure et dans toute la mesure où existe une "réalité". Il est logique comme Aristote, géométrique comme Euclide, raisonnable comme Descartes, physique comme Newton, scolaire comme les conjugaisons. Pas de problème. Voici ses caractéristiques noir sur blanc, passablement révisées cependant au point que certaines pourront choquer.

Qui admet une durée et, en l'occurrence, une durée traditionnellement courte (on va s'en expliquer) en arrive inévitablement à envisager que cette durée puisse être encore réduite. Historiquement, la divisibilité du temps et celle de l'espace sont apparues dès les premiers écrits de caractère spéculatif ; l'alternative continu/ discontinu en est une autre formulation. Comme nous l'avons vu, la recherche scientifique révèle, dans les disciplines les plus diverses, que la durée d'un présumé instant est divisible jusqu'à de très, très petites fractions ; de l'ordre de 10^{-20} seconde pour le plus bref phénomène (optique) connu. Ces valeurs sont si petites qu'elles justifient dans les esprits modernes le bien-fondé de l'antique paradigme d'une divisibilité à l'infini "ou quasiment". Mais théoriquement, jusqu'où peut-on aller ?

Voici bientôt un siècle que la théorie quantique s'est exprimée. Comme nous l'avons vu au début, le temps de Planck serait plus infime encore, vertigineusement (une vingtaine de zéros de plus après la virgule). L'infini donc ou quasiment... pour ce qui ressort de la raison humaine et du monde dit macroscopique, mais il faut bien écrire cela, en chiffres, lorsqu'on traite de l'instant ; et rappeler aussi que les mathématiciens disposent de diverses notions d'infini. N'en sachant évidemment pas davantage, mais bien moins qu'eux, je propose de ranger soigneusement le mot "infini" dans un tiroir mais de garder "divisible" à portée de main.

La division mène à plus petit mais, pour qui voit en l'univers une structuration hiérarchique par niveaux d'organisation ⁽¹⁴⁷⁾, la démarche opposée, celle qui mène au plus grand, est tout autant naturelle et légitime. Rien n'interdit à un morceau de temps de s'étendre sur mille ans plutôt que sur une picoseconde. Ceci étant aimablement iconoclaste, il convient d'insister.

Les humains réservent la qualification d'instant à de très courtes durées, frappés qu'ils sont par la brièveté et le transitoire de tel spectacle et (ou) par la soudaineté du changement de spectacles. Dans la pratique desdits humains, la durée d'un instant est commensurable avec les délais entre stimulation et sensation, entre sensation et perception, entre perception et mise en œuvre d'un comportement ; en un mot, la durée de l'instant est de caractère psychophysiologique. Fort bien mais cela n'est que le point de vue d'un système, l'organisme humain, parmi d'autres

systèmes. Je soussigné, humain, reconnais que si j'étais électron ou étoile, il en serait tout autrement. Mettant le nez hors de ma hutte, j'ai bien vu que les instants, en dépit des habitudes du vocabulaire, couvrent la quasi-totalité de l'échelle des durées, une échelle que mes semblables les plus savants ont posée dans l'univers. "Quasi" seulement parce que l'on ignore ce qu'il est légitime d'imaginer, d'une part en deçà du plus bref phénomène connu (10^{-20} seconde, voir un peu plus haut), d'autre part au-delà de l'âge actuel de l'univers (env. 4×10^{17} s). En utilisant les symboles du Système International d'Unités (¹⁴⁸), il convient donc de dire —voilà qui pourra choquer— que la durée de l'instant est comprise entre la zeptoseconde et l'hexaseconde.

L'instant est un holon (définition déjà donnée en note⁹⁶). C'est pourquoi l'on peut le subdiviser en d'autres instants, comme on peut l'insérer dans un autre instant. Que, dans le cadre temporel convenu de notre quotidien, le charme notoire de l'instant réside dans sa brièveté, voilà qui est accessoire ; que l'instant soit conçu comme court par respect de la tradition, voilà bien ce que refuse cet essai ! La longueur de la durée n'importe pas, c'est l'échelle des phénomènes considérés qui importe et ce ne sont pas les échelles qui manquent entre les quanta et les univers. Cent romanciers ont écrit "cet instant dura un siècle", Montherlant s'exclame "toute ma vie pour cet instant" et, comme votre auteur préféré a voulu le démontrer, dix années de cardinal ou deux siècles andalous peuvent faire un instant.

Ainsi, ce rapprochement passablement galvaudé entre instant et vie humaine conserve sa charge poétique mais il ne relève pas du tout de la licence poétique : il est légitimé par les considérations et les procédés les plus rationnels qui soient.

Va pour la durée, direz-vous peut-être. Et le temps, comment l'instant s'en arrange-t-il ? Quel que soit le statut conféré à l'instant —phénomène dit physique ou bien représentation mentale, voire état psychique— dans tous les cas le temps en tant qu'écoulement de temps (on marche sur les œufs d'un volcan, dirait Prudhomme) est bien là, toujours là ou bien se tient derrière la porte, avec son passé-présent-futur. Que l'instant défie le temps, cela arrive, défier n'est pas anéantir. Même quand nous croyons que le temps s'est arrêté ou qu'il a été mis à l'écart, ce n'est que

manière de parler. Même quand passé, présent et futur sont bousculés, ils sont toujours là. Une photographie fige le temps, elle ne le tue pas. Elle le fige artificiellement en deux dimensions, plus exactement trois parce que la couche de chlorure d'argent sur bitume de Judée (à l'origine !), comme l'encre de l'imprimante, ont leur épaisseur. Sur ces documents, le temps demeure, plus insolent que jamais quand la ruse est parvenue à le mettre derrière les barreaux. En bref, l'instant ("classique") est situé dans le temps — ou sur la toile de fond du temps, si vous préférez —, aussi vrai que l'on peut parler de temps (*). S'il n'y a pas de temps ou bien si l'on ne peut pas parler du temps, ne parlons plus du tout de ces choses, comme le prescrit sèchement Wittgenstein.

Poursuivons avec une autre caractéristique. L'instant de tout le monde est rempli de cette substance qui n'est surtout pas une substance : l'information au sens de la cybernétique et de la "théorie de l'information" (149). Cette richesse même, cette profusion, cette brocante contribuent à sa puissance d'intimidation. Attention, ce n'est pas du tout anodin que l'instant soit bourré d'information (voir deux pages plus loin).

Faut-il ajouter une dernière composante, la conscience ? Non. Sa participation est accessoire. Certes, l'accès à tel ou tel des degrés aujourd'hui identifiés dans ce que l'on appelle la conscience, le pouvoir d'association du cerveau, enfin les opérations les plus abstraites dont celui-ci est capable, tout cela peut produire des instants hautement sophistiqués. Pourtant, lorsque seules les bactéries chimiosynthétiques peuplaient la Terre, à quelques milliards d'années d'ici, la scission de l'une d'elles en deux autres occupait un certain instant. (Bien entendu, il est loisible de prêter une conscience aux bactéries, comme une âme aux cailloux ; simplement, cette convention n'est pas retenue dans le présent essai.)

Tels sont les ingrédients de l'instant. En somme : tout ce par quoi et avec quoi nous attribuons une réalité au monde, sous toutes les réserves d'usage liées à cette notion. Pour récapituler "noir sur blanc" comme promis, sans laisser de sous-entendus ou

(*) Toile de fond, décor... Voir à ce sujet la très curieuse expérience semi-onirique rapportée sous le titre "Penseur pensant sa pensée" (p. 139).

non-dits, ces ingrédients sont, outre le temps et la durée : être-existence (au jugé), mouvement, connaissance, action, matière, énergie, structuration hiérarchique (les holons), information ; en prime et parfois accaparante, de la pensée au sens le plus matérialiste d'activité mentale.

Soulignons que cette énumération comporte trois points inédits (inédits à ma connaissance), à savoir : une durée éminemment variable, la qualité de holon, le contenu en information.

A la place du lecteur, je m'impatienterais vraiment ici, à force de me demander où l'auteur veut en venir. C'est que celui-ci, loin de vouloir ménager une surprise, progressait prudemment devant une surprise énorme qu'il avait entrevue et que voici : la conception exposée ci-dessus convient à un grand nombre des espèces ou types ou caricatures d'instant qui ont défilé dans cet essai, mais...

*

* *

... mais pas tous. Catastrophe ! Impossible, en effet, dans l'instant tel que redéfini ci-dessus, d'inclure le phénomène du changement lui-même ; c'est-à-dire, en pratique, impossible de caser tous ces instants auxquels ont été accolés, dans les chapitres précédents, les substantifs de signal ou décision ou choix ou encore déclic. "Changement" ici n'est pas lâché à la légère. Il ne s'agit pas de la constatation du remplacement d'un état par un autre mais de ce qui tient lieu de mécanisme à ce remplacement, même si nous ignorons s'il y a quelque chose comme un mécanisme. Il s'agit de ce qui tient lieu, au risque de vous faire sursauter, d'âme du changement mais au sens le plus concret que ce mot puisse revêtir : comme l'on parle de l'âme d'un violon ou de l'âme d'un fusil pour désigner une partie centrale et des plus matérielles. Ou bien, s'il faut expliquer cela aux petits enfants qui se demandent encore, eux, "pourquoi ça change", c'est le coup de la baguette magique ; le coup lui-même, sans la baguette, préciserait un maître Zen.

C'est peut-être aux Grecs que l'on doit la formulation à la fois la plus ancienne et la plus rigoureuse. Elle se trouve dans le *Parménide* de Platon ; la citation a été présentée *in extenso* au bas de

la page 32, en voici l'essentiel décomposé ici, typographiquement et par vénération, en trois lignes :

... cette étrange entité de l'instant
qui se place entre le mouvement et le repos
sans être dans aucun temps" (150).

C'est par "cette étrange entité" que le monde se trouve modifié (changé...), ne serait-ce que dans le plus infime de ses recoins, en termes de connaissance ou d'action ; ces deux mots sont ici empruntés comme fort pratiques pour englober toute modification de la disposition des choses ou de leur qualité, nombre, mouvement, etc. Le changement s'accomplit comme un tour de passe-passe. En général, "ça va vite", nous l'aurons assez dit, d'où le succès du mot et de la notion d'instant. Le langage, parfois si chicaneur, a de ces approximations ! Il ne dispose, en l'occurrence, que d'un tout petit choix d'expressions tout aussi approximatives ; ainsi le français dit-il parfois "un moment" quand les choses traînent un peu, il parle aussi de "laps de temps" dans certaines situations.

Une surprise de taille était annoncée, elle est bien là. S'agissant du *changement* lui-même, aucune des propriétés attribuées précédemment à l'instant ne peut plus être appliquée les yeux fermés. En les reprenant dans le même ordre :

- une durée ? pour le moins insaisissable. Ou bien elle est nulle, ou bien cette dimension est absente et la question sans objet ;
- divisibilité ? exactement "sans objet" ;
- holon ? un changement ne constitue certes pas un holon mais, par définition, il modifie quelque chose sur la grille des holons ;
- temps ? question épineuse. Un changement prend place dans l'écoulement du temps mais, dans la mesure où il lance une action, il est créateur de temps. On se trouve ici comme dans une autre configuration. Dans la précédente, on pouvait dire : "sans le temps, pas d'instant" ; concernant le changement, ce serait plutôt l'inverse : sans l'instant, moteur de changement, il n'y a plus de temps possible. Resterait à formuler cela en un couple d'équations logiques ;

— information, enfin ? Il y a matière à en parler posément, ce qui eût été impossible naguère (l'emploi scientifique et technique de la notion d'information date des années 1950).

Double nature de l'information

▪ Remarquons bien que la signification du mot *information* n'est pas identique dans les deux cas réciproques que nous venons de considérer.

— Dans la transition directe, négentropie→information (qui schématise manifestement le processus de l'observation), le mot information est pris dans son acception aujourd'hui courante : information signifie acquisition de connaissance.

— Dans la transition réciproque, information→négentropie (qui, on le devine et la suite le montrera clairement, schématise le processus de l'action ou de l'organisation), le mot information est pris dans son acception aristotélicienne : information signifie pouvoir d'organisation.

(O. Costa de Beauregard ¹⁵¹)

▪ L'application de la théorie de l'information à l'analyse des systèmes implique un glissement [... *plus loin* : dont la légitimité été contestée] de la notion d'information transmise dans une voie de communication à celle d'information contenue dans un système organisé. (H. Atlan ¹⁵²)

▪ Nous avons été amené à distinguer une *information-structure*, c'est-à-dire une mise en forme, de la cellule, des organes, du corps humain, du corps social, de l'espèce, qui est constituée par un ensemble de relations que je serais tenté de dire invariantes. [...] Nous avons envisagé aussi une *information circulante*, plus proche de celle étudiée par les ingénieurs des télécommunications. (H. Laborit¹⁵³)

▪ L'information est à mi-chemin entre le hasard pur et la régularité absolue. On peut dire que la forme, conçue comme régularité absolue, tant spatiale que temporelle, n'est pas une information mais une condition d'information, elle est ce quoi accueille l'information, l'a priori qui reçoit l'information. La forme a une fonction de sélectivité. Mais l'information n'est pas de la forme, ni un ensemble de formes, elle est la variabilité des formes, l'apport d'une variation par rapport à une forme. Elle est l'imprévisibilité d'une variation de forme, non la pure imprévisibilité de toute variation. (G. Simondon¹⁵⁴)

L'information au sens cybernétique ⁽¹⁵⁵⁾ n'est pas sans accointances avec l'information au sens journalistique, ne serait-ce que par la "communication" qui est mise en jeu dans les deux domaines ; ce n'est pas par erreur que tant de mots ont un double sens.

La notion d'infomation a été versée à notre débat dans le chapitre "Questions de physique", la voilà qui revient en cet endroit et sous sa double nature. C'est précisément cette ambivalence qui importe ici. Pour qui n'en serait pas familier, trois citations sont rassemblées ci-contre, originaires de trois domaines scientifiques : la physique (O. Costa de Beauregard), la biophysique (H. Atlan) et la biologie (H. Laborit). Une quatrième citation est empruntée au philosophe G. Simondon qui... s'y connaissait en mécanique. Elle explicite les liens entre information et probabilité en même temps que, par ses insistances, elle libère l'ambiguïté ; encore ai-je censuré l'ouverture finale mais la voici : "Nous serions donc amenés à distinguer trois termes : le hasard pur, la forme et l'information."

Il se trouve que (pour ne pas dire où sont l'œuf et la poule) le vocabulaire n'a pas encore entériné deux mots ou deux expressions, simples et explicites, pour distinguer ces deux aspects. Dans l'essai cité plus haut, j'ai proposé, moyennant une légère modification des termes de H. Laborit : information-structure et d'information-action. Et alors, demandez-vous ? Eh bien, "quels que soient les termes, l'enjeu philosophique est considérable puisque se retrouvent alors des dipôles tels que connaissance et action, forme et mise en forme, structure et communication, être et changement..." (auto-citation, même réf.).

Or la situation à laquelle aboutit la présente étude est exactement de même type. En d'autres termes, une analogie forte entre instant et information réside en ce que l'un et l'autre se présentent sous deux aspects... Fort bien, et alors ? Au cours d'une promenade, vous pouvez rencontrer deux vaches et, en levant le nez, voir deux nuages, ceci sans vous croire obligé à quelque rapprochement mental —sauf, évidemment, dès lors que cela est consigné comme dans ces lignes, et cela ne mènera pas bien loin. Eh bien, avec l'instant et l'information, si l'on dispose et éclaire

convenablement les quatre morceaux, le rapprochement mène plus loin.

D'une part, l'information-structure en tant que tranche d'univers, une tranche coupée de mille et une manières et parfois n'importe comment, c'est l'instant tel que redéfini plus haut, sans le mystère du changement. C'est aussi la pensée en tant que production d'un penseur (pas en tant qu'acte de penser, une autre affaire). Dans les deux cas, la métaphore de la photographie convient —rien ne bouge— comme convient le mot tranche ; surgit ici, bouleversant, vieux souvenir, l'étymologie de kairós et de Kairos : KER, couper (voir p. 38).

D'autre part, l'information-action, en tant que signal, s'identifie étroitement à l'instant-changement, naturellement. L'une et l'autre sont "cette étrange entité" de Platon qui amène le changement, qui tourne les pages de l'album, qui fait s'enchaîner les dispositions.

Il peut exister, ou du moins peut-on le concevoir, de l'information-structure seule, sans information-action. L'une et l'autre associées font marcher le monde. Concernant l'autre couple, il en irait un peu différemment : on ne peut dire s'il existe de l'instant-seul, c'est-à-dire sans changement : cela est simplement impossible à concevoir ; idem pour du changement seul. Et ce sont également ces deux formes associées qui font tourner le monde.

Deux aspects, *deux* formes... Encore un mot : cette "binarité" serait-elle fondamentale ? Songeons aux découvertes récentes sur la vision, c'est-à-dire sur l'accès prédominant, chez l'homme, à la perception du monde : notre écorce cérébrale possède deux circuits pour cette fonction, circuits dits sémantique et pragmatique. Connaissance et action, encore ? ⁽¹⁵⁶⁾

*

* *

Il était bien annoncé, dans les premières pages, que l'on aurait à reparler du temps. L'analogie entre instant et information y incite, elle donne même une furieuse envie de reconsidérer le très respectable Temps, avec sa majuscule, en tant que dimension ou

flèche ou axe. D'ailleurs, remettre en cause le temps, n'est-ce pas le propre de l'instant ? Voyez les résultats de la petite enquête rapportée p. 156. Au point que l'on pourrait en tirer, à défaut de LA définition, une caractérisation pragmatique : "Événement physique ou état mental qui, par sa brièveté, son ampleur ou quelque autre aspect inhabituel, fait douter de la notion de temps" ; voire, en deux mots fulgurants comme dans certains dictionnaires :

INSTANT : (n. m.) interpellation du Temps.

Veillez remarquer que, arrivés à ce point de l'étude, nous n'avons pas ou pas encore eu besoin de cette notion : nous l'avons seulement respectée en disant que l'instant s'inscrit dans le temps. Ceci pourrait même être *la* découverte de cet essai : que l'on n'a pas besoin du temps pour parler de l'instant. Allons plus loin. Voici une "expérience de pensée" :

Un futur historien, spécialiste du troisième millénaire, rapporte ce qui suit : "Il a fallu attendre jusque vers la fin du XXIème siècle pour que l'homme mette en doute le bien-fondé des fondements de l'axe du temps imposé par le cerveau. C'est seulement vers cette époque, en effet, que les diverses adaptations néocorticales sont couramment envisagées sous leur double aspect : favorable au succès de l'espèce, tendancieux ou erroné dans la représentation du monde. ⁽¹⁵⁷⁾

Saluons le présomptueux Laplace : "Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse". De même, la pensée peut fort bien faire l'économie de la dimension Temps ! Mais pas l'économie de la durée. Feu le temps laisse alors place à un universel nuage d'instant, de durées très diverses comme on l'a dit, assemblés et orientés par le cerveau humain. Précisons. Ce sont les nécessités opérationnelles de l'adaptation et de la compétition qui auraient conduit notre cerveau à poser un axe passé-présent-futur désormais solidement rivé. Là réside le principe de la "mémoire auto-noétique" (E. Tulving), apanage présumé d'*Homo sapiens*. On le sait depuis peu, ce sont les mêmes régions du cerveau et les mêmes types de circuits qui mémorisent telle action "passée" et qui préparent une action semblable pour le "futur". Les Vertébrés

supérieurs programment déjà remarquablement leurs comportements quotidiens et saisonniers ; dans l'espèce humaine, les individus qui ne planifient pas correctement leurs actions en pâtissent. Et les sociétés modernes ont conféré la suprême intouchabilité au temps (*t* minuscule, à nouveau) en le réifiant comme une marchandise : c'est ce que montre une étude de la métaphore dans la vie quotidienne ⁽¹⁵⁸⁾.

Abolir le Temps, en toute simplicité ? Certes, voilà une grosse affaire sur laquelle, toutefois, se sont déjà activés par milliers des écrivains, des poètes, des "artistes", des mystiques. Ces révoltes gratuites, parfois enflammées, exprimeraient la sourde intuition de ce que l'on tente d'aborder ici par la raison. Une forteresse ? Tant mieux car les "forteresses imprenables" sont toutes tombées, un jour ou l'autre. Et puis, outre les gens de lettres, bien des scientifiques des plus "pointus" partent aujourd'hui en campagne ; voir choix bibliographique en note⁹). Voici un demi-siècle que le physicien Costa de Beauregard jetait le trouble :

Il est devenu impossible de concevoir le temps de l'univers matériel comme un front qui avance. Le temps de l'univers matériel est, au même titre que son espace, une étendue actuelle ; et le paramètre explorateur de cette "quatrième dimension" est, tout comme ceux qui paramètrent l'espace ordinaire, une coordonnée.

[...] Le cosmos est ainsi agencé que, des quatre dimensions de son espace-temps, c'est le long de la quatrième que s'étendent les lignes de force le rattachant à son principe et à sa fin. Ce "principe" et cette "fin", la matière les subit symétriquement et statiquement, étendue qu'elle est le long de sa dimension temporelle comme elle est étalée dans ses trois dimensions spatiales. ⁽¹⁵⁹⁾

Mais essayez vous-même. L'abolition du Temps est simplificatrice dans le bon sens, dans celui d'Occam : économie de concepts — et du même coup, économie de mystères. Ainsi l'alternative avant/après abandonne le terrorisme, elle retire sa cagoule si l'on peut dire, en même temps que s'évanouit la lourde ambiguïté, souvent dénoncée, qu'elle devait jusqu'ici assumer : devant/

derrière (dans l'espace) ou auparavant/ensuite (dans le temps). La situation devient simplement : il y a, il se trouve que. *Il y a...*

Et puis..., ce n'est pas si méchant que ça ! Pour des raisons pratiques, la succession des événements au sein de la durée d'un phénomène donné, par exemple une vie d'homme ou de civilisation ou d'étoile, cette succession a reçu un nom, elle est appelée "histoire" et étudiée en tant que telle. Elle reste à étudier, il y aura toujours du travail. La nouvelle vision du temps ici soutenue ne requiert pas de fusiller les historiens et nous conservons tous le droit de dire "Je n'ai pas le temps !" lorsque les conditions matérielles ne permettent pas d'insérer un paquet de holons supplémentaires dans une programmation que des simulations (auto-noétiques) montrent déjà trop chargée. Simplement, le temps, "le" Temps personnifié, linéaire et universel n'a pas d'autre existence que celle de figure mentale. La figure mentale... d'une corde à linge tendue entre le passé et le futur, l'un et l'autre accrochés à n'importe quoi.

Vieux démon que la Causalité —un démon déjà passablement exorcisé par la physique quantique. Elle se trouve alors démythifiée, dé-métaphysiquée. Simplement, on dira "causalité" (*c* minuscule) lorsque le système étudié est considéré sous une forme assez schématique pour qu'un unique instant ($n-1$) soit contigu à un autre instant (n) et quand cette représentation suffit à rendre compte de l'action. Cependant, l'homme a ordinairement affaire à des systèmes complexes : plusieurs instants sont contigus à (n) et de nombreux autres leur sont contigus aussi. Dans ces conditions, la causalité est, en fait, multiple.

Enfin, cette offensive n'est pas la première que le Temps ait eu à essuyer. On se bornera ici à un seul rappel. Peu importe que l'attaquant puisse être qualifié d'inspiré et de spiritualiste (Nicolas Berdiaeff¹⁶⁰), l'attaque est belle et peu connue :

La nouveauté suppose le temps, elle apparaît dans le temps. Sans le temps, il n'y a pas de changement. Mais le temps n'est pas la forme dans laquelle s'encastre le processus cosmique et qui communique le mouvement au monde. Le temps existe parce que le mouvement et la nouveauté existent. Un monde immobile et immuable ne connaîtrait pas le temps. [...] Le temps n'est pas une image de l'éternité (Platon, Plotin) : il est sa décadence.

"Sans le temps, pas de changement" et pas d'instant : certes. Mais que, selon cet auteur proprement génial, le temps existe "parce que..." et qu'il soit une "décadence", cela reste à établir.

*

* *

Soit donc deux manières d'appréhender l'instant : état et changement d'état. Peut-on aller plus loin ? Y a-t-il quelque espoir de connaître les fondements d'une telle distinction, voire de lui trouver une "raison" supérieure ou profonde ?

Sans doute faut-il se contenter de poser la question, sans doute faut-il s'arrêter sur ce seuil car de deux choses l'une. Ou bien c'est à la Raison que l'on s'adresse, or c'est elle-même qui a mis en place être, temps, durée, instant et toutes ces choses, c'est elle-même qui les a inventées ; inventées, pas découvertes (inventer n'est pas découvrir). Ou bien ce n'est pas à la Raison que l'on demande la raison, et l'auteur doit pareillement rendre son tablier. Quoi qu'il en soit, on confine à l'aporie.

Le Temps aboli : une théorie des paillettes

Il existe en physique théorique, comme on sait, une théorie, ou plutôt des théories des cordes. Toutes ont des problèmes, on les dit même défuntes et ce n'est pas surprenant : question de logique systémique, encore ! Il est très lourd pour une seule notion —les cordes— d'en assumer tant d'autres : masse, charge, champ, entropie, gravitation... ; de concilier les approches de la mécanique classique, de la mécanique quantique et de la relativité ; de rendre compte à la fois des interactions entre particules et du comportement des trous noirs.

Rappelons que les cordes sont plutôt d'infimes cordelettes en vibration. Des bouts de ficelle, si l'on peut dire. Cette métaphore est ironique et cavalière mais elle tombe à point pour illustrer la nouvelle vision de l'instant.

Ce à quoi nous avons affaire "dans la vie", ce n'est guère au Temps —un peu tout de même car, dans notre monde mental, il a acquis force de mythe. Nous avons surtout affaire à des morceaux de temps. Ceux-ci sont dotés d'une certaine inertie au changement, une résilience appelée communément durée et hautement variable : les électrons sautent, les étoiles s'effondrent et, entre les deux, les civilisations sont mortelles. A la lumière d'une "théorie de l'information" dûment revisitée ⁽¹⁶¹⁾, la résilience d'un instant donné est limitée par la première modification survenant dans la répartition de l'information dans le système ou au niveau d'organisation considérés. L'homme, pragmatique, a appris à quantifier la résilience par étalonnage sur des durées-types.

Ces morceaux ne sont autres que les instants sous l'aspect ici redéfini. Les appeler "cordelettes" créerait confusion, "bouts de ficelle" est exclu, disons donc "paillettes", qui est très joli.

Les paillettes surabondent. Quelqu'un de malin saurait peut-être en évaluer le nombre puisqu'on le fait pour les atomes, paraît-il au nombre de 10^{80} . Une conscience individuelle dispose d'une infime fraction de cette nuée, infime dans l'univers mais immense par rapport aux possibilités de traitement d'un cerveau individuel. Celui-ci sélectionne inlassablement des paillettes, les regroupe, les oriente, les range. Ces assemblages sont les "représentations" qui deviendront autant de "modèles" (au sens scientifique, pas esthétique) pour les besoins de l'action.

C'est *a posteriori* que ces paillettes composent un passé et un futur. Summum de l'artifice et de la maestria néocorticale, c'est *a posteriori* qu'elles sont disposées selon un axe unique..., le Temps avec sa majuscule. Le Temps avec un commencement et une fin, l'un et l'autre si problématiques. Un temps unidimensionnel ! Procédé mental, répétons-le. C'est évidemment l'hypothèse d'un espace-temps pluridimensionnel qu'il faut retenir, le nombre des dimensions restant ouvert.

Paillettes ou instants, la grande et antique question subsiste —si "mystère" sonne trop mystique ou journalistique. Elle réside en ce qui est désigné ci-dessus par une périphrase : la modification dans la répartition de l'information. Les Présocratiques disaient "changement", les ingénieurs d'aujourd'hui disent "signal".

Même situation, nous l'avons vu, avec l'information elle-même (I_S et I_A). Décidément, la philosophie sauvage rencontre à chaque pas cette dualité multiforme dont l'expression la plus générale serait du type : connaissance/action, ou si l'on préfère : savoir/pouvoir.

Cette situation ne prête pas moins à quelques remarques. La première sera brève car c'est une répétition : défaillance du vocabulaire ! Combien de temps les larynx humains articuleront-ils *ins-tant* ou *in-stant* pour désigner entre eux la représentation qu'ils se donnent d'un phénomène conventionnellement rapide ? Confucius prônait comme un préalable la réforme du vocabulaire mais ni lui, ni ses successeurs ne sont passés à exécution. L'eussent-ils tenté qu'eux-mêmes auraient été immédiatement passés à l'exécution au sens le plus prosaïque car le péril n'aurait pas échappé à l'empereur de Chine et fils du Ciel, nécessairement très sage : de la réforme des mots à la réforme de l'esprit humain..., prudence s'impose.

Faudrait-il deux mots au lieu d'un seul pour l'instant ? Chimère sans doute car l'un des deux devrait continuer de servir l'usage courant tandis que l'autre relèverait d'une sorte d'ésotérisme. Par exemple et seulement pour montrer l'irréalisme de cette proposition : instant (le "classique", le ci-devant instant) d'une part, hyper-instant ou méta-instant d'autre part. Deux niveaux de langage, l'affaire remonte, pour le moins, à Nagarjuna à l'Est, Averroès à l'Ouest...

Attention, ne disons pas, surtout pas : "il y a deux sortes d'instant". Ce serait le contresens complet. Les deux aspects ici distingués sont solidaires et indissociables. D'une part, pas d'état sans possibilité de changement d'état (cela va loin : pas d'être sans non-être ? Parménide...). D'autre part, pas de changement d'état sans états. Mais ici non plus, 1 et 1 ne font pas 2.

Troisième remarque : à propos de dipôle. Ce mot est utilisé quelques pages plus haut pour rappeler que la recherche d'une "nature" de l'information conduit à un dédoublement de la représentation du monde : connaissance d'une part, action de l'autre pour utiliser les termes les moins contraignants. Très curieusement, il en va de même avec l'instant —tel, du moins, qu'il ressort de notre étude. Celle-ci, en effet, nous laisse face à deux modes pour lesquels "connaissance et action" conviennent également, tout comme la "potentialisation/ actualisation" chère à S. Lupasco dans sa téméraire exploration logico-physique ⁽¹⁶²⁾.

Autre dipôle, la sempiternelle, l'indécrottable division entre matière et esprit qui, décidément nécessite un toilettage moderne (combien de kilomètres de rayons de bibliothèque à épousseter ?).

Parvenu à ces confins de la pensée, libre à chacun de faire ou non un pas de plus, au risque de se perdre ou d'égarer son lecteur dans un brouillard pour le moins cosmique. Il est probable que les physiciens parlant du macro- et du microscopique ou de lois classiques et lois quantiques vivent une même perplexité. C'est à eux de le dire mais c'est bien leur science qui a réparti les particules élémentaires en deux grandes familles, et seulement deux, aux propriétés tranchées : d'une part les fermions parmi lesquels les constituants de la matière (baryonique), d'autre part les bosons responsables des trois types d'interaction.

S'il y a un mystère de l'instant, c'est exactement ici. Le mystère ne git pas dans l'instant tel que vécu au quotidien par chacun de nous et dépoussiéré, il est vrai, comme on a cru devoir le faire ici. Redisons-le : une petite tranche de fonctionnement du monde, en somme, de composition fort complexe pour qui veut y regarder de près. Cette complexité tient à la densité d'information, à la multiplicité des niveaux d'organisation impliqués, aux multiples jeux de la conscience enfin. Le mystère, il réside dans "cette étrange entité" de Socrate-Platon qui a été, non pas décrite mais caractérisée tant bien que mal (citation p. 173), véritable face cachée de l'instant sans laquelle, pas plus que la Lune, la face courante n'apparaîtrait.

Le défi de l'instant vient seulement d'être relevé. L'étude n'a pas épuisé le sujet, elle l'a seulement adossé à un postulat.

Éloge de l'instant

Pourquoi un éloge ? Ce mot est, bien sûr, emprunté à Érasme qui, en latin, disait *Laus* : louanges teintées de gratitude. Dans son "Éloge de la folie", on va de surprise en surprise. Sous couleur de pédanteries dûment humanistes et de fictions mythologiques, l'auteur dénonce des travers dont la seule évocation était taboue pour son époque. Érasme est de ces auteurs anciens qui ont plus d'un tour dans leur sac. Éloge... d'Érasme donc, et gratitude puisque le présent essai s'est inspiré, sans le savoir, de son procédé. Le contenu, en effet, et l'objet même de cette étude viennent à contre-courant d'une époque, la nôtre, que Valéry avait déjà caractérisée magistralement :

L'homme ne vit que fort peu dans l'instant même. Son établissement principal est dans le passé ou dans le futur. ⁽¹⁶³⁾

Cette dernière phrase date de 1936 environ. Aujourd'hui, une formulation plus détaillée pourrait être la suivante. Notre époque vit l'instant de manière paradoxale : elle le glorifie, elle incite à exploiter sa richesse, sa "productivité" en termes de sensations et de profits matériels ; et en même temps, elle l'abaisse au rang d'outil (en langage technocratique moderne : elle l'instrumentalise), l'ampute de toutes ses dimensions et de sa spiritualité si l'on peut avancer ce mot. Un philosophe de l'école dite "personnaliste", Nicolas Berdiaeff (1874-1948) déjà cité, émettait conjointement constat et recommandation :

De nos jours, dans ce siècle de technique, le problème du temps acquiert une acuité particulière. [...] Nul instant n'a de prix ni de plénitude en soi-même, on ne saurait s'y tenir, il faut qu'il cède la

place le plus vite possible à l'instant qui le suit. Chaque instant n'est qu'un moyen pour l'instant qui suit. [...] Emporté par le torrent du temps, le moi n'a pas le loisir de se reconnaître pour le libre créateur de l'avenir. Tout cela marque l'avènement d'un nouvel âge.

[...] L'intégrité et l'unité du moi sont liées à l'intégrité et à l'unité de l'indécomposable présent, de l'instant en sa valeur plénière, qui n'est plus un moyen pour l'instant suivant. Mais c'est dire que l'intégrité, l'unité et l'approfondissement du moi supposent la contemplation, car l'instant dans sa valeur plénière, l'instant indécomposable, est l'instant de la contemplation qui se refuse à être un moyen pour l'instant suivant [et] qui est communion avec l'éternité. ⁽¹⁶⁴⁾

La tentation était violente de tronquer cette citation en l'amputant de ses cinq derniers mots ; parce que, tout de même, l'instant-éternité, nous en aurons soupé ! Mais il ne faut jamais tronquer une citation, paraît-il, et puis là peut-être se présente notre dernière occasion de régler un vieux compte. Voici donc ce qu'il en est : les adultes humains disent "éternité" pour les mêmes raisons que celles qui font dire "pipi-caca" à leurs enfants de 2-6 ans : pour exorciser un mystère, par bravade, pour se faire un petit peu peur... Ça n'est pas plus malin que cela mais c'est fort habile. Avec "instant" on surenchérit sur la précarité du monde, "éternité" apporte l'antidote et le public, dans les gradins du néocortex, applaudit à ce bon tour.

Faisons court car le refrain est ressassé : cette époque technocratique, productiviste, dépersonnalisante, déculturante, etc. menace "les valeurs" et pas seulement les valeurs : également la Planète et tous ses habitants, humanité comprise. L'instant dans tout cela ? Encore une espèce menacée. Un éloge ne pouvait donc pas faire de mal.

Revenons à la citation de Valéry car il reste des choses à dire sur "le présent". Vivre dans le présent ou dans l'instant — expressions ressassées — il y a deux manières, au moins. Ce peut être oublier le "passé" et chasser le "futur" (guillemets de rigueur désormais) de façon à ne conserver, dans une bulle, que ce qui semble profitable ou agréable ou intéressant immédiatement. Cela

donne lieu aux "philosophies de l'instant" évoquées dans l'introduction ainsi que, anecdotiquement, à la paillardise.

C'est aussi pour quelques-uns souffler les cloisons de papier qui nous font croire à un avant et un après, à du proche et à du lointain. C'est rendre l'univers, dans l'infime recoin que nous en regardons, présent selon la stricte étymologie de *praesens*, ce qui est devant nous, ce qui nous est présenté. Un préfixe de plus et psychologie aidant : re-présenté, représenté par notre système nerveux avec ses capteurs de l'environnement et son ordinateur central (nul réductionnisme dans ces mots). Vivre dans le présent est alors, simplement, *vivre* si l'on précise : pas seulement accomplir les fonctions biologiques mais assumer la cohésion... du nuage des paillettes.

*

* *

L'instant nous éveille, il nous affranchit momentanément des contraintes que l'évolution anatomique et mentale a imposées, via ce que l'on appelle la conscience, à notre pensée et à notre conduite quotidiennes. Il nous rappelle combien conventionnel est le temps. Comme le disait à des amis le violoniste Albert Einstein qui s'y connaissait en physique : "La séparation entre passé, présent et avenir ne garde que la valeur d'une illusion, si tenace soit-elle" ⁽¹⁶⁵⁾. L'instant nous invite à un regard libre sur le monde, un regard qui soit le plus "englobant" possible sur un monde tout autant réel que virtuel et dans lequel toute dimension, notamment celle du temps, est vaine. Je ne saurais démontrer que la porte est ainsi ouverte à la contemplation et à la joie car ce peut n'être là qu'option personnelle ; et puis nous avons tous connu de ces instants terribles qui font croire au néant. Néanmoins, comme le montre la petite collection d'instantanés vécus rassemblée pp. 113-147, une telle option est disponible.

Il nous éveille, il sait aussi nous réveiller... aux dures nécessités du monde dit macroscopique. Il s'agit alors de "cette étrange entité" que l'on pourrait appeler l'hyper-instant, le méta-instant, etc. : celui qui a prise sur le monde, rompt le charme, fige les potentialités. Parmi celles-ci, il fait un choix. Il fait de la

complémentarité une antithèse ; de la simultanéité, une succession que notre brillant cerveau transformera promptement en causalité.

N'importe lequel de nos instants, du plus prosaïque au plus noble, a quelque chose de temporel *et* de non temporel, possède une durée *et* n'en possède pas, met en cause le sujet (le moi pensant) *et* le laisse de côté, réunit *et* sépare passé et futur. Apparemment, l'instant accumule les contradictions. C'est donc qu'il heurte la logique. Or "la logique" de tous les jours n'est qu'une logique, celle qu'a formalisée Aristote sur les bases de deux siècles de recherches pionnières ⁽¹⁶⁶⁾ et qu'il a érigée, quoi qu'on en dise, en un monument de l'humanité ⁽¹⁶⁷⁾. Cette logique a favorisé —et réciproquement— le développement d'un certain mode de culture et de civilisation. Cependant, on ne manque point d'autres logiques (voir le chapitre "Options mentales"), à commencer par le "tétralemme" indien qui remonte au bouddhisme, plus précisément à Bouddha lui-même et (ou) un autre philosophe, son contemporain Shankaya (Sanjaya) : "Ni l'un, ni l'autre, ni les deux, ni aucun des deux".

Un des grands soucis des penseurs de cette époque, en Orient comme en Occident, tournait autour de l'unité et de la dualité. Aujourd'hui, monisme et dualisme restent comme le couple impossible dans le cercle des philosophes. Sur cet aspect —c'était couru !— l'instant ne manque pas non plus d'être contradictoire. Sous la facette du "vécu", il a vocation au monisme puisqu'il rapproche les choses et laisse entrevoir une unité supérieure, voire un grand Tout. Ce serait compter sans l'instant-décideur qui a pour mission de choisir, de trancher. Cependant, quand il inciterait au dualisme, l'instant montre qu'aucun des deux termes, quel que soit le dipôle choisi, ne peut être considéré sans l'autre.

Dualisme ou pas, toujours est-il que l'instant adosse deux énigmes l'une à l'autre, il les "conjugue" au sens étymologique : il les associe sous un joug commun. (Plus exactement, il nous les montre ainsi.) Pourrait-on aller plus loin ? C'est déjà assez courageux —sans doute faut-il être un peu "sauvage" pour "philosopher" ainsi... car c'est, à cet échelon de réflexion appelé ontologique ⁽¹⁶⁸⁾, la négation délibérée du principe d'identité.

L'instant est ce qui est *ET* (indissociablement) ce qui change. État *ET* changement d'état, tous deux mutuellement dépendants. Et si l'on a beaucoup parlé d'information, c'est que cette notion, dûment rendue à sa riche vocation, conduit à une proposition du même type. Seule divergence, en raccourci : l'information est surtout pratiquée par les gens de science, l'instant par les gens de lettre, une distinction non retenue par la philosophie sauvage.

L'instant, un filon peut-on dire. Mieux que cela, une clef du monde. Outre qu'il nous a fait entrevoir les racines d'un vieux mythe, il nous a fait côtoyer les plus profondes interrogations de l'homme en même temps que plusieurs de ses découvertes scientifiques modernes. En plusieurs occasions enfin, il a fait apparaître ces sortes de dipôles qui, décidément, sont bien troublants, voire exaspérants : dans les mots les plus puissants de l'arsenal philosophique, ces dipôles s'écrivent être/devenir, pensée/action, manifesté/manifestant, monde/ conscience...

*

* *

Sous ses vertueuses intentions, notre étude n'aurait-elle pas brisé le mythe de l'instant ? Tel n'était pas le but et ce ne sera pas non plus la conclusion.

Qu'a-t-on fait, au juste ? Seulement revisité, dépoussiéré, toiletté —pour parler chic— un vieux cliché. Outre le lot des notions classiques (temps, durée...), discutées depuis l'Antiquité, on a fait usage de plusieurs concepts ou théories de la science moderne : systémique, holisme contre réductionnisme, information ; grâce à quoi reprend vie un cliché poétique et poncif littéraire qui était devenu passablement désuet. Et voilà l'instant en quelque sorte réhabilité en tant qu'objet d'étude, mis sur la table à la disposition des chercheurs, toutes castes mêlées : philosophes, scientifiques, poètes, artistes en tous genres, vous et moi, tous relevant le même défi de capter à la fois ce qui change et ce qui demeure.

Ainsi donc, réfléchir sur l'instant, ce serait entreprendre un tour du monde de la pensée ; c'est du moins ce qui s'est produit au cours de cet essai. Arrivé à cette page, on peut convenir que celle-

ci marque la fin du voyage. Ce fut un périple aventureux, qui évitait les chemins trop conventionnels, un périple au sens propre de "navigation autour" puisque nous sommes revenus, en quelque sorte, au point de départ. Partis d'un petit point d'interrogation (qu'est-ce que l'instant, cette bricole ?), nous terminons cernés par l'inconnu : qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que l'information, qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que la pensée même ? Nous avons proprement "navigué autour" de ces monuments-phares. Tout ça pour ça (le titre d'un film de H.-G. Clouzot), tout cela pour accroître le doute ? C'est bien possible et c'est exactement cela pour qui admet que doute et connaissance naviguent de conserve, en interaction.

La magie de l'instant, commémorée au début, réapparaît au terme de cet essai mais celui-ci nous a fait voyager. Nous connaissons maintenant les "trucs" ou plutôt, pour ne pas être dépréciatif : nous avons entrevu les racines de l'énigme ; entrevoir n'est pas voir mais en donne l'envie. Puisse ce travail avoir rajeuni le mythe et non l'avoir enterré ! Plaise à la philosophe contemporaine qui évoquait en Kairos un paradis perdu (Mme M. Trédé, citée p. 44) de retrouver dans ces pages "l'énergie créatrice du kairos [...] à la jonction du rationnel et du réel" !

*

* *

Enfin, et c'est douloureux à dire tant le mot est vilain, il y aurait bien une métaphysique. Pas seulement vilain et prétentieux, ce mot, mais peut-être sans objet si l'on en croit les philosophes —et non des moindres— qui ont condamné la discipline en soi. Or que montre l'instant à qui le considère naïvement et prosaïquement tout en respectant l'étymologie ? Il faut le dire posément, un peu lourdement. L'instant montre la nécessité de prendre en compte, "après, au-delà, derrière" (méta-) la nature (*phusis*, physique), la nécessité donc de prendre en compte une ou des composantes qui trouvent difficilement place, ou n'en trouvent pas, dans le tissu rationnel de nos années 2000 mais qui n'en sont pas moins indispensables à une représentation rationnelle.

On trouverait sans mal une envolée finale ; je vous propose plutôt une sorte d'anecdote sérieuse. Ernst Mach (1838-1916), le physicien dont la postérité a fait l'éponyme du plus grand nombre connu (sauf erreur) de principes, nombres, ondes ou effets, Mach inspirateur d'Einstein puis du Cercle de Vienne, était également philosophe très écouté. Sous ce dernier titre, il comptait parmi les détracteurs déclarés de la métaphysique. Son système du monde répond rigoureusement aux exigences rationnelles tout en comportant une inversion, simple et sans faux pli, des valeurs relatives à la réalité, comme on peut en juger en quelques mots dans la citation suivante ⁽¹⁶⁹⁾ mais il y a également plusieurs gros livres à l'appui : "Les corps ne sont que les symboles mentaux de complexes d'éléments (ou complexes de sensations)". Fort bien, une telle pensée est tout à fait licite et un tel principe ne contredit pas ceux de la physique, il n'empêche pas l'avion de tonner quand il dépasse la vitesse Mach-1. Toutefois, on notera que la réalité de Mach l'anti-métaphysicien est on ne peut plus métaphysique. C'est comme ça.

Notes et références

¹ Bachelard, G. *L'intuition de l'instant*. Stock, 1931.

² Voir, pour un exposé concis, le "Manifeste de philosophie sauvage" qui termine les *Fondements d'une philosophie sauvage*.

³ Borges, J. L. *Fictions* (La bibliothèque de Babel). Gallimard, 1957.

⁴ L'ouvrage de Bachelard, cité plus haut. Citation p. 25 de l'édition Stock / Livre de Poche.

⁵ Bachelard se réfère à un ouvrage paru peu d'années avant le sien et qui, sans celui-ci, serait probablement oublié aujourd'hui : *Siloë* de Gaston Roupnel (1871-1946), ouvrage paru chez Stock en 1927 et consultable en microfiches à la Bibliothèque Nationale de France.

⁶ Onfray, M. *L'invention du plaisir. Fragments cyrénaïques*. Le Livre de Poche, 2002.

⁷ Sournia, A. *Jardin de philosophie sauvage en forme de dictionnaire*. Inédit.

⁸ Aristote. *Physique* (IV, 223).

⁹ Costa de Beauregard, O. *Le second principe de la science du temps*. Éditions du Seuil, 1963.

Couloubaritsis, L. & Wunenburger, J.J. *Les figures du temps* (ouvrage collectif). Presses univ. Strasbourg, 1997.

Klein, E. "Le temps, son cours et sa flèche" in Y. Michaud, *Qu'est-ce que l'univers ?* Université de tous les savoirs. Odile Jacob, 2001.

Klein, E. 2001. *La tactique de Chronos*. Flammarion, 2001.

Lestienne, R. *Les fils du temps. Causalité, entropie, devenir*. CNRS Éditions, 2007.

¹⁰ Lecomte du Nouÿ, P. *Le temps et la vie*. Gallimard, 1936. Citations pp. 187, 188 et 198.

¹¹ Poulet, G. *Études sur le temps humain*. I [Sans sous-titre] ; II *La distance intérieure* ; III *Le point de départ* ; IV *Mesure de l'instant*. Librairie Plon, 1952-1964.

¹² Sournia, A. *Fondements d'une philosophie sauvage*. Citation extraite du "Manifeste", article 28.

¹³ Poulet, G. *Études sur le temps humain*, III *Le point de départ*. Librairie Plon, 1964.

¹⁴ Id. IV *Mesure de l'instant*. Librairie Plon, 1964.

¹⁵ Lavoué, J. *Dans l'éclat de l'instant*. Labor et Fides, 2005.

¹⁶ CNRS. *Trésor de la langue française* (vol. 10). *Éditions du CNRS, 1983*. Sur Internet : <http://atilf.atilf.fr>. C'est de cette somme que sont puisées les deux citations d'Oresme et de V. Cousin.

¹⁷ Même référence.

¹⁸ Augustin (Saint). *Confessions* (XI, 14). In "La mémoire et le temps". Mille et une nuits, 2004.

¹⁹ Barreau, H. Article "Temps" in *Encyclopaedia univ.* (22), 2002.

²⁰ Citation à retrouver.

²¹ Khayyām, O. *Quatrains*. Mille et une nuits, 1995.

²² Abou Abd al-Rahman al-Sulamî. *Futuwwah*. Albin Michel 1989.

²³ Delaunay, A. Article "Durée" dans *Encyclopaedia universalis* (26) 2002.

²⁴ Worms, F. Introduction au *Rôle de l'instant dans la philosophie de Descartes* par J. Wahl (Éditions Descartes et C^{ie}, 1994). Cette introduction est très accessible au non initié qui, en ma misérable personne, n'a rien su tirer de l'ouvrage lui-même de J. Wahl.

²⁵ Schopenhauer, A. *Sur la doctrine de l'indestructibilité de notre être réel après la mort*. In "Du néant de la vie". Mille et une nuits, 2004. Faisant partie des *Parerga et paralipomena*, ce texte a été écrit en 1851 au plus tard.

²⁶ Cuvillier, A. *Nouveau vocabulaire philosophique*. Armand Colin, 1976.

²⁷ Jaspers, K. *Introduction à la philosophie*. Librairie Plon (10/18), 1981.

²⁸ Lavelle, L. *Le moi et son destin*. Fernand Aubier / Montaigne, 1936.

-
- ²⁹ Kierkegaard, S. *Le concept d'angoisse*. Éditions de l'Orante, 1979. Également une autre édition, non relevée.
- ³⁰ William Blake. Citation à localiser.
- ³¹ Gandhi. Citation à localiser.
- ³² Rosset, Cl. *Le réel. Traité de l'idiotie*. Les Éditions de Minuit, 1997.
- ³³ Baudelaire, Ch. *Petits poèmes en prose* (V – La chambre double). Éditions diverses.
- ³⁴ Lavelle, L. *Le moi et son destin*. (Cité plus haut)
- ³⁵ Monod, J. *Le hasard et la nécessité*. Le Seuil, 1970. La citation attribuée à Démocrite (sans la référence du fragment ni mention de la traduction) serait plutôt de Leucippe.
- ³⁶ Camus, A. *Le mythe de Sisyphe*. Gallimard, 1985.
- ³⁷ Voir, par exemple Sournia, A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook, 2007.
- ³⁸ Platon. *Le Théétète*. GF-Flammarion / Garnier Frères, 1967.
- ³⁹ Platon. *Le Parménide*. Trad. E. Chambry. GF-Flammarion, Garnier-Frères, 1967. Comment Platon dit-il "instant" ? par l'adverbe ἐξαίφνης (*exaiphnès* : tout à coup, subitement, tout de suite), pour la circonstance substantivé au féminin.
- ⁴⁰ Valéry, P. *Cahiers* (I) : Temps. Librairie Gallimard. NRF Bibliothèque de La Pléiade, 1973.
- ⁴¹ Léonard de Vinci est épinglé dans mon *Jardin de philosophie sauvage*, où l'on trouvera des références récentes.
- ⁴² Nuland, S. B. *Léonard de Vinci*. Éditions Fides, 2002.
- ⁴³ Voir, par exemple, mon *Voyage en pays présocratique*.
- ⁴⁴ Diogène Laërce. *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* (2 tomes). GF-Flammarion/Garnier frères, 1965. Consulté également texte grec.
- ⁴⁵ En particulier : Daremberg, C. & Saglio, E. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Librairie Hachette, 1877. Également les ouvrages de M. Trédé et de E. Moutsopoulos cités plus loin.
- ⁴⁶ Pausanias. *Périégèse*. Chapitre "Attique" (V : 14, 9). Sur Internet : www.education.educnet (2005). C'est Pausanias qui attribue au poète

Ion de Chio (dont les fragments eux-mêmes n'en disent rien) la filiation Zeus/Kairos.

⁴⁷ Le plus récent ouvrage que j'aie consulté est celui d'E. Stafford et J. Herrin, *Personification in the Greek world*. Aldershot, 396 p. (2005). Voir en particulier le chapitre "Situational aesthetics" par A. Allan.

⁴⁸ Hésiode. *Les travaux et les jours*. Arléa, 1998. Le texte grec est : Μέτρα φυλάσσεισθαι καιρὸς ἐπι πᾶσιν ἄριστος (vers 694). J'ai pêché d'aventure un autre emploi du mot chez le poète Alcée légèrement postérieur (texte et trad. G. Libermann, *Les Belles Lettres*, 1999. Fragment 307-4).

⁴⁹ Trédé, M. *Kairos. L'à-propos et l'occasion*. Éditions Klincksieck, 1992.

⁵⁰ Vestige glané dans les temps actuels : "Les thérapeutes existentialistes appellent *kairos* [...] le moment le plus approprié pour leurs interventions" (Ellenberger, H.F. *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Fayard, 1994.

⁵¹ Sournia, A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook, 2007.

⁵² Delattre, P. in Dumont, J.-P. *Les Présocratiques*, p. 512 et notes p. 1366. La Pléiade. Gallimard, 1988.

⁵³ Citation hypothétique d'Euripide dans le double-dit II ("Sur le beau et le laid"). J.-L. Poirier in J.-P. Dumont : *Les Présocratiques* (réf. ci-dessus).

⁵⁴ Selon J.-L. Poirier, c'est effectivement la clef. Voir de cet auteur la présentation de l'œuvre de Gorgias in *Les Présocratiques* sous la direction de J.-P. Dumont (réf. ci-dessus).

⁵⁵ Par exemple dans *Les lois* (IV, 709) : "Avec Dieu, la fortune et l'occasion gouvernent toutes les affaires humaines". Également deux fois, au moins, dans *La République* (II : 370 b-c). Etc.

⁵⁶ Proclus. *Commentaire sur le Parménide de Platon*, VII. Cité par D. Delattre in Dumont, J.-P. "Les Présocratiques". La Pléiade, p. 1412. Gallimard, 1988. Texte original : dans son édition par Victor Cousin (Aug. Durand, Paris 1864), p. 1224.

⁵⁷ Moutsopoulos, E. et coll. *Kairos. La mise et l'enjeu*. Vrin, 1991.

⁵⁸ D'une part la référence précédente, d'autre part : Moutsopoulos, E. et coll. *Chronos et Kairos*. Entretiens d'Athènes, 1986. Vrin, 1988 (Diotima, vol. 16 (1988), pp. 7-134).

-
- ⁵⁹ Un délire ! Ironisons sans pitié : la période du rut peut rendre dangereux certains animaux ordinairement pacifiques.
- ⁶⁰ P. Tillich, dans une conférence de 1964, cité par M. Boss et coll. dans un colloque récent à Marseille (sur Internet).
- ⁶¹ Page 125 in Moutsopoulos, E. et coll. Kairos. *La mise et l'enjeu*. Vrin, 1991.
- ⁶² Moutsopoulos, E. Le statut philosophique du kairos. In Couloubaritsis, L. & Wunenburger, J. J. *Les figures du temps* (ouvrage collectif), pp. 49-56. Presses univ. Strasbourg, 1997.
- ⁶³ Koestler, A. *Le cheval dans la locomotive*. Calmann-Lévy, 1967. Voir aussi, du même auteur : *Janus*. Calmann-Lévy, 1979.
- ⁶⁴ <http://agora.qc.ca> (en juin 2005).
- ⁶⁵ Proscrit au moins par la philosophie sauvage. Voir les *Fondements* cités au début, en particulier article 21 du "Manifeste".
- ⁶⁶ Leroux, B. "Liberté gravitationnelle du vide, épaisseur du présent et clivage dimensionnel". Sur Internet en octobre 2009.
- ⁶⁷ Cohen-Tannoudji, G. *Les constantes universelles*. Hachette, 1998.
- ⁶⁸ Pileni, M.-P. "L'étude de la matière à toutes les échelles" in Y. Michaud : *Qu'est-ce que l'univers ?* Université de tous les savoirs (4). Éditions Odile Jacob, 2001.
- ⁶⁹ Sournia, A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook, 2007.
- ⁷⁰ Caillat, C. & Renon, M.-S. : article "Jinisme (ou Jaïnisme)" in *Encyclopaedia universalis* (12), 2002. Avec toutes réserves sur un "temps nécessaire pour traverser un point d'espace".
- ⁷¹ Bojowald, M. Article "L'univers rebondissant" in *Pour la Science* (35), 2009.
- ⁷² Voir par exemple cet article récent : Llieva, L. & Iliev, S. Le caractère temporaire de la perception. Le rôle du concept "maintenant". Sur Internet en juin 2008. Sans date ; sans autre indication de source que (indirectement) "Bulgarian Academy of Sciences".
- ⁷³ Edelman, G.M. *La science du cerveau et la connaissance*. Éditions Odile Jacob, 2007.
- ⁷⁴ Moles, A. *Théorie de l'information et perception esthétique*. Flammarion, 1958. Les durées sont indiquées pp. 23, 94 et 194.

⁷⁵ Il était, en fait, biologiste, mathématicien, physicien, chimiste et philosophe, entre autres. Ouvrage cité : Lecomte du Noüy, P. *Le temps et la vie*. Gallimard, 1936. Citation p. 255.

⁷⁶ Worms, F. Introduction au *Rôle de l'instant ...* (²⁴). Voir aussi au début (p. 26) à propos de l'existence de l'instant.

⁷⁷ *La tempête* : "We are of such stuff as dreams are made of".

⁷⁸ de Broglie, L. *Continu et discontinu en physique moderne*. Albin Michel, 1941.

⁷⁹ Lachèze-Rey, M. "Le big bang" in Y. Michaud : *Qu'est-ce que l'univers ?* Université de tous les savoirs (4). Odile Jacob, 2001.

⁸⁰ *Errare humanum est*. Lettre de l'association ARSEM (Aide à la réinsertion par l'enseignement mutuel) n° 27, 2000.

⁸¹ Hommage à un académicien qui savait compter jusqu'à cent, André Siegfried. Dans *L'âme des peuples* (1950) où il évoque un autre changement de siècle : "Je me rappelle une date que nous avons crue fatidique, le 31 décembre 1900, seuil du nouveau siècle. Ce soir-là, non sans quelque solennité, nous nous étions dit, non plus "bonne année" comme d'habitude, mais "bon siècle". Dans le texte présenté en encadré, je lui ai emprunté sans le savoir les deux derniers mots. En revanche, un siècle plus tôt, Chateaubriand n'avait pas su éviter l'embûche : rentrant d'exil en mai 1800, sur le navire qui le ramène en France il dit aborder sa patrie en même temps que le siècle. Etc.

⁸² Ekeland, I. *Le calcul, l'imprévu*. Le Seuil, 1984. Les citations proviennent des pages 30 et 131-132 de cette édition.

⁸³ Prigogine, I. & Stengers, I. *La nouvelle alliance*. Gallimard 1986 (citation p. 24).

⁸⁴ Sournia, A. *Une courte histoire du réel. Philosophie sauvage*. Publibook 2007.

⁸⁵ Thom, R. *Paraboles et catastrophes*. Flammarion 1980.

⁸⁶ Thom, R. *Prédire n'est pas expliquer*. Flammarion, 1993.

⁸⁷ Voir les deux ouvrages précédents et surtout *Esquisse d'une sémiophysique*. InterÉditions, 1988.

⁸⁸ Oppenheimer, J. R. *La science et le bon sens*. Gallimard, 1955.

-
- ⁸⁹ Péquignot, H. Article "Mort, A. Le phénomène biologique" in *Encyclopaedia universalis* (15) 2002.
- ⁹⁰ Klarsfeld, A. & Revah, F. *Biologie de la mort*. Odile Jacob, 2000.
- ⁹¹ Gachelin, G. Article "Apoptose" in *Encyclopaedia universalis* (25) 2002.
- ⁹² Péquignot, H. Même référence que quelques lignes au-dessus.
- ⁹³ Dupont, B.-M. "Quand la vie s'arrête-t-elle ?" In Ameisen, J.C. et coll. *Qu'est-ce que mourir ?* Le pommier, 2003.
- ⁹⁴ Même référence.
- ⁹⁵ *Bardo-Thödol. Le livre tibétain des morts*. Albin Michel, 1980 ; très nombreuses autres éditions. Ne pas confondre avec le "Livre des morts égyptien", de son vrai nom "Livre de la sortie au jour", une œuvre de caractère tout différent.
- ⁹⁶ "L'organisme doit être considéré comme une hiérarchie à plusieurs niveaux de sous-ensembles semi-autonomes, se ramifiant en sous-ensembles d'ordre inférieur, et ainsi de suite. On appellera *holons* les sous-ensembles de n'importe quel niveau de la hiérarchie. [...] Le terme de holon peut s'appliquer à tout sous-ensemble biologique ou social stable manifestant un comportement régi par des règles et (ou) une constante de Gestalt structurelle. C'est ainsi que les organites et les organes homologues sont des holons évolutionnaires ; les champs morphogéniques, des holons ontogénétiques ; les "schèmes d'actions fixes" de l'éthologiste et les éléments des techniques acquises, des holons de comportement ; les phonèmes, les morphèmes, les mots, les phrases, des holons linguistiques ; les individus, les familles, les tribus, les nations, des holons sociaux." (Koestler, A. *Le cheval dans la locomotive*. Calmann-Lévy, 1968)
- Ce que le présent essai ajoute ? que les instants sont des holons de durée spatio-temporelle.
- ⁹⁷ Jacob, F. *La logique du vivant*. Gallimard (Tel), 1970.
- ⁹⁸ Valéry, P. *Cahiers* (I) : Système. Librairie Gallimard. NRF Bibliothèque de La Pléiade, 1973.
- ⁹⁹ Valéry, P. *Cahiers* (I) : Temps. Librairie Gallimard. NRF Bibliothèque de La Pléiade, 1973.
- ¹⁰⁰ Valéry, P. Référence ci-dessus, pp. 1294-1295.

¹⁰¹ Sournia, A. *Dix milliards de neurones*. La pensée universelle, 1980.

¹⁰² Valéry, P. *Œuvres* (I) : Instants. Librairie Gallimard. NRF Bibliothèque de La Pléiade. 1957.

¹⁰³ Valéry, P. *Cahiers* (I et II) et leur index analytique établi par J. Robinson. Gallimard. NRF, La Pléiade, 1973 et 1974.

¹⁰⁴ Sources historiques :

Barroux, R. *Le Cardinal de Retz*, La Bonne Presse, 1942.

Battifol, L. *Biographie du Cardinal de Retz*. Hachette, 1929.

Dyssord, J. *Le Cardinal de Retz, conspirateur né*. Fernand Sorlot, 1938.

Joli [ou Joly], G. *Mémoires de M. Joli, conseiller au Parlement, contenant l'histoire de la régence d'Anne d'Autriche [...] avec les intrigues du Cardinal de Retz à la Cour*. Tome 1 : Mémoire touchant les affaires du Cardinal de Retz avec la Cour. Tome 2. J.F. Bernard, Amsterdam, 1718. Autre édition : Genève, 1751.

Lorris, P.-G. 1956 *Un agitateur au xvii^e siècle, le cardinal de Retz*. Albin Michel, 1956.

Retz (Cardinal de) *Mémoires. La conjuration du comte Jean-Louis Fiesque. Pamphlets*. Gallimard NRF (La Pléiade), 1956, 1968.

Retz (Cardinal de) *Mémoires*. Tomes I et II. Gallimard et Librairie Générale Française (Le Livre de Poche), 1965.

Retz (Cardinal de) *Mémoires* [extraits]. Les Presses de l'Opéra (s. d.).

¹⁰⁵ Tel est du moins le récit qu'en donne Retz dans ses *Mémoires*. Selon d'autres sources, deux barques étaient retenues d'avance depuis la veille — ce qui semble plus vraisemblable.

¹⁰⁶ Morin, E. 1972, L'événement-sphinx. *Communication*, 18 : 173-192.

¹⁰⁷ On trouve ce récit dans *Les illuminations de la Mecque* d'Ibn Arabi et, plus commodément, sous la forme d'une citation de H. Corbin par Y. Jaïgu dans les comptes rendus du premier colloque de Cordoue (référence suivante).

¹⁰⁸ (Sans auteur) *Science et conscience. Les deux lectures de l'univers*. Éditions Stock et France-Culture, 1980. Deux colloques de Cordoue postérieurs (ouvrages non consultés) : *Ibn Rochd, Maimonide, Saint Thomas ou la filiation entre foi et raison*. Climats, 1998 et Association freudienne. *Les traités techniques du moyen-âge*. (Edit. ?), 2005.

¹⁰⁹ Averroès emploie, en fait, deux mots, comme la traduction le signaler : *falsafa* et *hikma*. Le premier correspond littéralement à "philosophie", le second renverrait à son sens premier de "sagesse".

¹¹⁰ Al-Gazali. *Lettre au disciple*. Trad. T. Sabbagh. Commission libanaise pour la traduction des chefs d'œuvre, 1969. La citation est extraite de l'introduction de cet ouvrage par G. H. Scherer.

¹¹¹ Ibn Tufayl. *Hayy bin Yaqzân*. Trad. L. Gauthier. Papyrus, 1983. Autre édition : *Le philosophe autodidacte*. Mille et une nuits, 1999. (Résumé et analyse de cet ouvrage dans mon *Jardin de philosophie sauvage*)

¹¹² L'histoire d'*Hayy bin Yaqzân* remonterait à un conte d'Avicenne, *Salâmân et Absâl* (non localisé). Ce qui existe sous ce titre, en microfiche à la BNF, est un conte d'Al-Djâmî, postérieur de deux siècles. La traduction française (éd. Charles Carrington, Paris et Bruxelles, 1911), dans une substantielle introduction, énumère les antécédents. Ainsi, "le même sujet avait tenté Avicenne" mais aucune mention d'Ibn Tufayl. Au demeurant, l'histoire contée par Al-Djâmî est toute différente.

¹¹³ Ibn Rochd (Averroès). *L'accord de la religion et de la philosophie. Traité décisif*. Trad. L. Gauthier. Éditions Simbad, 1988.

¹¹⁴ Citation de H. Corbin cité par Y. Jaigu dans les comptes rendus du premier colloque de Cordoue (référence un peu plus haut).

¹¹⁵ Poincaré, H. Le hasard. *La Revue du mois* (n° 3), 1907. Reproduit dans "L'analyse et la recherche". Hermann, 1991.

¹¹⁶ Flaubert, G. Lettre à Louise Colet, 23 décembre 1853. Mille et une nuits, 2001.

¹¹⁷ Rilke, R.M. *Lettres à un jeune poète*. Bernard Grasset, 1937.

¹¹⁸ *Pour la science*, n° spéc. décembre 2006.

¹¹⁹ Métrodore de Chio. *De la nature* (fragment 1) in "Les Présocratiques" (dir. J.-P. Dumont). Gallimard / La Pléiade, 1988.

¹²⁰ Zweig, S. *Le monde d'hier*. Cité par P. Cassou-Noguès, "Les démons de Gödel". Éditions du Seuil, 2007.

¹²¹ Sournia, A. *Jardin de philosophie sauvage en forme de dictionnaire*.

¹²² Quine, W.V. *La poursuite de la vérité*. Le Seuil, 1993.

¹²³ Valéry, P. *Cahiers* (I et II). NRF, Bibliothèque de La Pléiade, Éditions Gallimard, 1973-1974.

¹²⁴ "Un texte de L. Borgès" cité par M. Foucault : *Les mots et les choses*. Gallimard, 1966.

-
- ¹²⁵ Kierkegaard, S. *Le concept d'angoisse*, III (éditions diverses). Également in J. Brun : *Kierkegaard. L'existence* [anthologie]. Presses Universitaires de France, 1962. L'instant comptait tant dans l'œuvre de Kierkegaard qu'il a donné ce nom à une série bimensuelle de plaquettes qu'il a publiées pendant les cinq derniers mois de sa vie.
- ¹²⁶ Borges, J. L. *Fictions*. Gallimard, 1957.
- ¹²⁷ Wittgenstein, L. *Tractatus logico-philosophicus* (6. 4311). Gallimard, 1993.
- ¹²⁸ Nombreuses références dans mon *Mini-traité du moi* (Publibook, 2007).
- ¹²⁹ Flaubert, G. Lettre à Louise Colet, 6 juillet 1852. In "L'homme-plume", Mille et une nuits, 2001.
- ¹³⁰ Grousset, R. *Figures de proue*. Balland (Bibliothèques 10/18), 1992.
- ¹³¹ Jaspers, K. *Introduction à la philosophie*. Bibliothèques 10/18, Librairie Plon, 1981.
- ¹³² Klein, E. "Le temps de la physique" in M. Cazenave : *Dictionnaire de l'ignorance*. Éditions Albin Michel, 1998.
- ¹³³ Clément, E. et coll. *La philosophie de A à Z*. Hatier, 200.
- ¹³⁴ Barreau, H. Article "Temps" Encyclopaedia univ. (22), 2002.
- ¹³⁵ Churchland, P.S. *Neurophilosophy*. MIT Press, 1986. Andrieu, B. *La neurophilosophie*. (Que sais-je ? n° 3373). PUF, 1998.
- ¹³⁶ Aristote. *Physique* (IV, 219)
- ¹³⁷ Nagarjuna. *Conseils au roi* (69). Éditions du Seuil, 2000.
- ¹³⁸ Saint Augustin. *Confessions* (chap. XI). Trad. L. de Mondalon. Pierre Horay et Cie, 1947.
- ¹³⁹ Sournia, A. *Sagesse orientale et philosophie occidentale*.
- ¹⁴⁰ Klein É. *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*. Flammarion, 2009.
- ¹⁴¹ Rosset, Cl. *Le réel. Traité de l'idiotie*. Les éditions de minuit, 2004.
- ¹⁴² Revel, J.-F. *Histoire de la philosophie occidentale* (I). Stock, 1968.
- ¹⁴³ Sournia, A. *Mini-traité du moi*. Publibook, 2007.
- ¹⁴⁴ Sournia, A. *L'un ou l'autre. Méfaits de la pensée binaire*.

¹⁴⁵ Ces principes traditionnellement présentés séparément sont complémentaires et partiellement redondants. Voir référence précédente.

¹⁴⁶ Texte et référence de cette citation dans mon *Histoire du réel*.

¹⁴⁷ Quelques références :

Koestler, A. *Le cheval dans la locomotive*. Calmann-Lévy, 1968.

Koestler, A. & Smythies, J.R. *Beyond reductionism*. Radius book/Hitchinson, 1969.

Sournia, A. *Héraclite ou l'intuition de la science*. Chez l'auteur, 1982.

¹⁴⁸ Le spectre des durées de l'instant est sensiblement moins étendu que celui des préfixes du Système International d'Unités (SI), à savoir yotta 10^{24} , zéta 10^{21} , hexa 10^{18} , péta 10^{15} , téra 10^{12} , méga 10^9 , giga 10^6 , kilo 10^3 , unité, milli 10^{-3} , micro 10^{-6} , nano 10^9 , pico 10^{-12} , femto 10^{-15} , atto 10^{-18} , zepto 10^{-21} , yocto 10^{-24} .

¹⁴⁹ Sournia, A. Vous avez dit "théorie de l'information ?" in *Fondements d'une philosophie sauvage*. Sur la cybernétique, voir *Histoire du réel*.

¹⁵⁰ Platon. *Le Parménide*. Trad. E. Chambry. GF-Flammarion, Garnier-Frères, 1967. La citation complète figure dans cet Essai à la fin du chapitre "Les magies de l'instant".

¹⁵¹ Costa de Beauregard. *Le second principe de la science du temps*. Le Seuil, 1963.

¹⁵² Atlan, H. *Entre le cristal et la fumée*. Éditions du Seuil, 1986.

¹⁵³ Laborit, H. *La nouvelle grille*. Éditions Robert Laffont, 1974.

Dans ses derniers écrits (*Une vie*. Éditions du Félin, 1996), l'auteur développe les deux types d'information avec, notamment, deux sortes d'information-structure.

¹⁵⁴ Simondon, G. *Du mode d'existence des objets techniques*. Aubier-Montaigne, 1969.

¹⁵⁵ Sournia, A. "Vous avez dit "théorie de l'information" ? (référence ci-dessus).

¹⁵⁶ Références dans "L'un ou l'autre" (*Fondements*).

¹⁵⁷ La référence devrait être disponible dans une dizaine de siècles.

¹⁵⁸ Lakoff, G. & Johnson, M. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Éditions de minuit, 1985.

¹⁵⁹ O. Costa de Beauregard, cité un peu plus haut.

¹⁶⁰ Berdiaeff, N. *Essai de métaphysique eschatologique* Aubier- Montaigne, 1946.

¹⁶¹ Sournia, A. "Vous avez dit "théorie de l'information" ? (réf. ci-dessus).

¹⁶² Par exemple Lupasco, S. *L'énergie et la matière psychique*. Julliard 1974. Autres références et introduction au système de cet auteur dans ma *Courte histoire du réel*.

¹⁶³ Valéry, P. *Variété* (III). Milan, 1936 ? J'ai recherché en vain cette première édition et parcouru sans plus de succès les éditions postérieures de *Variété*.

¹⁶⁴ Berdiaeff, N. *Le temps et l'éternité*. Référence incertaine : in "Cinq méditations sur l'existence" ou bien in "Esprit et réalité". Sur Internet, été 2007 : sergecar.club.fr/textes/Berdiaef.html

¹⁶⁵ Einstein conversant avec la famille Besso (réf. ?).

¹⁶⁶ Sournia, A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook, 2007.

¹⁶⁷ Voir par exemple : Revel, J.-F. *Histoire de la philosophie occidentale* (I). Stock, 1968. Sournia, A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook, 2007. *L'un ou l'autre. Méfaits de la pensée binaire*.

¹⁶⁸ Il faut bien utiliser ce mot en dépit de l'aversion qu'inspire sa pédanterie. L'ontologie appartient à tout le monde, y compris au physicien qui s'interroge sur le statut des particules.

¹⁶⁹ Mach, E. *Analyse des sensations*, 1886. Diverses traductions.